

U d'of OTTAWA



39003003937330





Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



L'HOMME

AUX

NEUF MILLIONS

PAR

PIERRE ZACCONE



MONTREAL

LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier



PQ  
2484  
-Z2H6  
1906

# L'HOMME

AUX

# NEUF MILLIONS

---

## PROLOGUE

---

### I

Sur la pointe extrême de la côte de Bretagne, non loin du bourg de Trémor, s'élevait à l'époque où commence ce récit, c'est-à-dire vers le 15 septembre 1875, un vieux manoir féodal, qui datait manifestement de la première partie du quinzième siècle.

Cette habitation appartenait à M. le duc de Kervenny, qui était alors âgé de plus de quatre-vingts ans.

C'était le dernier descendant d'une race de campagnards robustes et vaillants.

Il avait lutté le plus qu'il avait pu, préférant s'ensevelir dans ce qu'il appelait le drapeau de ses pères, plutôt que de céder à l'entraînement des jeunes et héroïques générations.

D'ailleurs, il y avait eu, quelques années auparavant, dans sa vie, un incident cruel qui avait ajouté encore à sa mélancolie et à sa tristesse.

Son fils, Roger de Kervenny, l'enfant de son âge mûr, avait, contre son gré, épousé une jeune fille, qui n'avait ni fortune, ni blason. C'était là un grand crime aux yeux du bonhomme obstiné; il avait maudit son enfant en lui faisant défendre de reparaître jamais devant lui.

Roger était parti.

Le duc était resté seul, n'accueillant auprès de lui que Me Durandeu, un jeune notaire du canton, et le comte de Blangy, le fils de sa soeur, et le seul parent pour lequel il conservât quelque affection.

Le comte de Blangy avait alors cinquante ans.

C'était un de ces gentilshommes viveurs, comme on en voit beaucoup à Paris et en province, et qui ne semblent demander à la vie que la satisfaction de leurs passions.

Dès l'âge de vingt-cinq ans, il avait dissipé la fortune qu'il tenait de son père; en moins de cinq années, le jeu, les femmes, les chevaux engloutissaient son patrimoine, et quand il s'était vu ruiné, incapable de se reconstituer une fortune par le travail, il avait cherché et facilement trouvé une jeune héritière dont la dot devait réparer les désastres occasionnés par ses folies de gentilhomme désœuvré.

Peut-être cette union eût-elle réussi à le ramener à une vie plus calme, ou moins dérégulée. La comtesse l'aimait sincèrement et ne demandait qu'à le rendre heureux. Au bout d'une année, elle donnait le jour à un beau garçon sur lequel il eût pu reporter tout son amour et toute son ambition, mais le comte n'était pas homme à se laisser toucher par ces considérations d'ordre inférieur, — et puis, eût-il été disposé à s'amender

sérieusement, que la malechance ne lui en laissa pas le temps.

Deux ans à peine après son mariage, la comtesse mourait.

Ce fut un véritable malheur.

Pour le comte, qui allait se trouver rejeté dans sa vie d'autrefois... et pour l'enfant, dont l'éducation resterait livrée à des mains mercenaires.

C'était fatal ! et cela ne manqua pas d'arriver.

Quand l'enfant que l'on appelait Anatole de Blangy, atteignit sa dix-huitième année, il ne connaissait encore son père que pour l'avoir vu de loin en loin, au lycée ou chez quelque parent éloigné où on le recueillait les jours de sortie.

Dans l'isolement qui s'était fait autour du duc de Kervenny, le comte était le seul qui lui fût resté fidèle il venait souvent le visiter. Il avait réussi de la sorte à creuser chaque jour davantage l'abîme qui séparait le duc de son fils Roger, et il ne désespérait pas d'arriver à détourner, à son profit, une bonne partie de l'héritage de ce dernier.

Tel était son but ; et pour l'atteindre, il avait mis dans son jeu, le notaire dont nous avons parlé, Me Durandau, dont il avait, dès le premier jour, pénétré le caractère.

Le jeune notaire était dévoré d'ambition !...

Il voulait arriver... — à tout prix.

On était au 15 septembre 1875.

Le duc était dans sa chambre à coucher, étendu sur son lit, en proie à des douleurs aiguës qui, par instants, lui arrachaient des cris qu'il cherchait vainement à étouffer.

A son chevet, veillait une vieille gouvernante, qui, depuis trente ans, ne l'avait pas quitté, et faisait pour ainsi dire, partie de la maison.

La vieille Ursule.

Elle avait connu Roger, le fils du duc, qu'elle aimait comme s'il eût été son propre enfant... elle avait bien pleuré, quand il était parti, et elle espérait toujours le revoir.

Mais le duc s'affaiblissait chaque jour davantage. Depuis une semaine surtout, le médecin devenait soucieux et inquiet.

La pauvre Ursule avait peur et ne savait avec qui pleurer.

A deux pas d'elle se tenait le comte de Blangy, pâle, sombre, attentif aux moindres mouvements du duc, et secouant parfois sa préoccupation pour écouter les bruits du dehors.

Evidemment, il attendait quelqu'un et s'impatientait de n'entendre rien venir.

Le matin, le médecin avait déclaré que le duc pourrait bien ne point passer la nuit.

On avait caché la vérité au vieillard, mais ce dernier ne se faisait aucune illusion; il sentait bien que sa fin approchait, et il avait dépêché un exprès à Me Durandeau, en le priant de le venir trouver au plus tôt.

Le notaire n'était pas encore arrivé: c'est lui que le comte de Blangy attendait.

A un moment donné, le duc cessa tout à coup de geindre, et s'étant soulevé à demi sur son séant, il promena son regard effaré à travers la chambre.

La vieille Ursule releva les yeux et le comte de Blangy se rapprocha.

—A moi! à moi! balbutia le duc d'une voix éteinte.

—Que voulez-vous! dit la pauvre gouvernante, plus morte que vive, est-ce que M. le duc se sent plus mal?

—Non, non!... mais je veux.

—Parlez.

—Mon fils.

—M. Roger.

—Où est-il? Je veux le voir! qu'il vienne à l'instant, car s'il tarde...

Il s'affaissa, et sa tête roula défaillante sur l'oreiller. Il y eut un moment de silence lugubre.

À travers les grondements de l'orage on entendait la poitrine du moribond siffler affreusement, et, de temps à autre, il agitait ses deux bras nus dans le vide.

Ursule prépara à la hâte une boisson que le médecin avait ordonné de lui donner en cas de syncope; mais le malheureux la repoussa doucement et eut un hoquet sinistre.

—Mon Dieu! murmura la gouvernante, en joignant les mains.

Cependant le duc semblait revenir à lui, l'expression de son regard s'adoucit, deux larmes coulèrent le long de ses joues creuses.

—Pauvre Roger! continua-t-il; où est-il à cette heure? Pourquoi n'est-il pas revenu? Avec quelle joie je lui aurais pardonné! Il ne le sait donc pas... On ne lui a donc rien dit... Est-ce que je vais mourir sans l'avoir embrassé et béni?

Il se tut et prêta l'oreille.

Le comte de Blangy était allé à la porte qu'il avait entr'ouverte, et le corps penché au dehors, il écoutait.

—Qu'y a-t-il? demanda encore le moribond.

—Je l'ignore, répondit le comte... mais, si vous le désirez, je vais voir.

—Oui!... allez! allez!...

Le comte n'en attendit pas plus long; il se précipita sur le palier et descendit rapidement l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

Il ne s'était pas trompé, lui! Il ne pouvait se faire illusion sur le bruit qu'il venait d'entendre, et il ne doutait pas que ce ne fût Me Durandeu.

C'était lui, en effet, et il le rencontra comme il se préparait à monter chez le duc...

Le comte l'arrêta brusquement.

—Où allez-vous? lui dit-il d'un ton impérieux et bref.

—Mais je me rends chez le duc... répondit le jeune notaire, moins étonné de la question que du ton dont elle était faite.

—Nous y monterons dans un instant; insista le comte; auparavant, il faut que je vous parle.

—A moi!

—A vous... oui... Me Durandeaup, et ce que j'ai à vous dire est assez grave, et votre honneur y est trop intéressé, pour que vous hésitiez à m'accorder les quelques minutes d'entretien que je réclame de vous.

—Mais, monsieur...

—Mais, monsieur, encore une fois!... Craignez de vous repentir cruellement d'un refus que, d'ailleurs, jusqu'à présent, rien ne vous autorise à m'opposer.

Le notaire s'inclina.

—Quelque insolite que soit cette mise en demeure, dit-il après un moment de réflexion, je veux bien m'y soumettre; mais n'oubliez jas, je vous prie, que le duc m'attend et que mon devoir...

Le comte sourit avec ironie.

—Soyez sans inquiétude sur ce point, répondit-il, et quand vous m'aurez entendu, je suis certain que vous comprendrez mieux où vous devrez placer votre devoir et votre honneur.

Et, en disant ces mots, le comte poussa une porte et pénétra dans un grand salon vert qu'éclairait seule une lampe dont la lumière était voilée par un abat-jour de couleur sombre.

---

II

Pour tout dire, Me Durandeaup était fort intrigué.

C'était la première fois qu'on lui parlait de la sorte, et il se demandait quel sentiment poussait le comte de Blangy à le traiter avec cette brusquerie.

Le jeune notaire ne manquait ni d'audace ni d'habileté; mais vaguement il comprenait qu'il s'agissait ici d'une chose inattendue, et instinctivement, il se sentait gagné par une de ces terreurs mystérieuses qui vous envahissent tout entier, et contre lesquelles aucune énergie ne saurait prévaloir.

Toutefois, il fit bonne contenance; dès qu'il se vit seul avec son interlocuteur, il leva sur lui un front assuré et osa le regarder bien en face.

— Nous voici seuls, monsieur le comte, dit-il; j'espère que maintenant vous voudrez bien me faire connaître...

— Vous allez être satisfait, monsieur, répondit le comte; et je ne doute pas que vous ne consentiez, quand je me serai expliqué, à me rendre le service que j'attends de vous.

— Un service! fit le notaire, et que ne le disiez-vous tout de suite? je vous suis tout acquis.

— J'y compte bien.

— J'y compte bien.

— De quoi s'agit-il?

— Ecoutez-moi.

Et le comte prit une attitude pour ainsi dire plus sévère.

—M. le duc de Kervenny est mourant, continua-t-il presque aussitôt.

—Est-il si mal que cela ? interrompit Me Durandean.

—Le médecin a déclaré, ce matin, qu'il ne passerait pas la nuit.

—Dans cette extrémité, le duc, qui ne s'abuse pas sur son état, vous a fait appeler auprès de lui, et j'ai des raisons de croire que vous aurez à recevoir ses dernières volontés.

—M. le duc m'a déjà entretenu une fois ou deux de ses intentions.

—Je le sais... mais ce ne sont pas des intentions que je me préoccupe... ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment vous êtes disposé à les accueillir.

Le jeune notaire eut un haut-le-corps, et fit un geste d'étonnement

—Je ne comprends pas bien, monsieur le comte, dit-il d'une voix inquiète.

—Eh bien ! vous allez me comprendre ; car j'entends être très explicite. Le duc m'a dit lui-même qu'il pardonnait à son fils... Les rigueurs dont il a usé envers lui, lui pèsent comme un remords, et il veut racheter le mal qu'il a fait à Roger par sa sévérité excessive... Bref, le testament qu'il va vous dicter, donnera toute sa fortune... les trois millions qu'il doit laisser après lui, à ce fils qu'il voulait déshériter, parce qu'il lui avait désobéi !... n'est-ce pas cela ?...

—Le duc m'a confié, en effet...

—Le jour où j'ai appris que telles étaient ses intentions, j'ai pris mes mesures pour qu'un pareil dénouement ne vînt point détruire misérablement les projets que j'avais formés.

—Quels projets ?...

Le comte eut un geste violent.

—Eh ! croyez-vous, dit-il d'une voix vibrante, que j'aie convoité cet héritage pendant vingt ans, pour le

laisser échapper, au moment où je croyais l'atteindre ! Non, non ! Mille fois non ! et je jure bien que moi vivant cela ne sera pas.

— Que ferez-vous ? interrogea Me Durandean, qui ne démêlait pas bien encore la pensée du comte.

— Ce que je ferai ? Rien, — car c'est vous seul qui agirez.

— Moi ?

— Et qui donc ? . . . n'allez-vous pas vous trouver, tout à l'heure, seul en présence du duc . . . du duc affaibli, troublé, en proie déjà à toutes les affres de la mort . . . Rien ne vous sera facile comme de lui dicter vous-même ses dernières dispositions, ou, tout au moins, si cela était impossible, de substituer au véritable testament . . .

A ces paroles, Me Durandean se dressa comme mû par un ressort, et il recula effaré de deux pas.

— Une pareille proposition . . . à moi ? . . . s'écria-t-il avec indignation.

Le comte haussa les épaules.

— Voyons. Calmez-vous, dit-il froidement en toisant son interlocuteur avec un dédain superbe ; vous n'êtes plus un enfant, maître Durandean, et m'est avis que vous avez d'autres visées que celle d'un pauvre tabelion de province. Eh bien ! si vous consentez à me servir dans cette circonstance, comme je le désire, je vous promets que vous n'aurez qu'à vous féliciter d'avoir aidé à mes projets.

— Mais c'est une infamie ! fit le notaire de plus en plus stupéfait.

— Cela dépend du point de vue où l'on se place.

— Ah ! jamais ! jamais !

— Avez-vous bien réfléchi ?

Me Durandean fit un pas vers la porte.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-il avec fermeté ; mais vous en avez déjà trop dit, et je ne puis en

entendre davantage : M. le duc de Kervenny m'a fait appeler... il m'attend... et vous trouverez bon...

— À votre aise, monsieur, à votre aise !... fit le comte, sur un mode railleur ; seulement, avant de nous séparer... laissez-moi, je vous prie, ajouter un mot : ce sera le dernier...

Le notaire s'arrêta, la main posée sur la serrure de la porte.

Le comte le regardait, souriant.

— Je ne vous ai pas dit, reprit-il peu après, que l'année dernière, me trouvant à Paris, je suis allé passer une soirée au théâtre de la Renaissance. On y jouait une pièce agréable, dont le principal rôle était tenu par Jeanne Granier ; il y avait beaucoup de monde, et cela m'intéressa fort... Toutefois...

— Toutefois... répéta machinalement Me Durandeu.

— L'attrait de la pièce ne captivait pas entièrement mon attention, et j'eus le temps, du moins pendant les entr'actes, de lorgner la salle et d'observer les spectateurs... Or, savez-vous ce que je vis, ce soir-là, dans une loge du rez-de-chaussée ?

— Qui donc, monsieur le comte ? interrogea le jeune notaire, dont la main abandonna la porte.

— Cascadette, répondit M. de Langy, une de nos étoiles de la galanterie, que je connaissais beaucoup pour l'avoir fréquentée quelquefois. Seulement, ce qui m'intrigua, ce ne fut pas mademoiselle Cascadette, qui se trouvait, là, bien naturellement à sa place, mais ce fut bien plutôt son cavalier dont les traits me frappèrent tout particulièrement.

— Vraiment, — et ce cavalier ? — balbutia Me Durandeu.

— Une ressemblance bizarre, incroyable, et si je ne vous avais su alors en pèlerinage à Lourdes, j'aurais pu penser...

—Monsieur le comte...

— Je crus être le jouet d'une illusion... Je ne pouvais admettre que deux hommes pussent se ressembler à ce point. Cela piqua ma curiosité... et, ma foi, après le spectacle, je filai mon homme jusqu'à son hôtel.

Le notaire devint blême.

—Ah!! monsieur le comte... fit-il, la gorge serrée, ne me perdez pas. C'était moi, en effet; j'avais été entraîné... ce fut ma première faute... ma seule escapade...

—C'est ce que je me suis dit... répliqua le comte... Pour être notaire, on n'en est pas moins homme... et à votre âge, il est permis d'avoir de ces défaillances bien pardonnables.

—N'est-ce pas?

—Cependant, je ne vous cacherai pas qu'à partir du jour où je fis cette découverte, je me sentis envahi par un sentiment dont j'expliquerais mal le caractère, mais qui s'empara de mon esprit avec une autorité souveraine.—Je me pris à réfléchir: je me dis que vous n'aviez aucune des qualités extérieures qui peuvent séduire une femme comme Cascadette... que, pour expliquer les bontés qu'elle avait pour vous, il fallait qu'elle eût été poussée par un caprice, comme ces dames en éprouvent quelquefois... à moins que vous ne vous soyez changé en pluie d'or, ce qui était certainement le plus pratique et le plus vraisemblable.

—Mais, je suis pauvre, objecta humblement Me Durandean.

—Pardieu! C'était là le mystère, et alors, je me renseignai, je questionnai, et j'appris par vos fournisseurs, surtout par les amies de Cascadette, qu'en moins de quinze jours, vous aviez fait pour la jolie pécheresse les plus ruineuses extravagances. Dès lors, le mystère se compliquait; je résolus d'en avoir le coeur net, et

d'arriver, à tout prix, à la découverte de la vérité tout entière.

—Monsieur le comte... de grâce...

—Laissez-moi achever, ce ne sera pas long, — je me mis donc en campagne, cela dura plusieurs mois, sans que rien vînt m'éclairer, et c'est seulement depuis quelques jours que le mystère m'a été dévoilé.

Le notaire se laissa tomber anéanti sur un siège.

Le comte poursuivit::

—L'année dernière, dit-il, M. le duc à qui vous aviez fait part de votre intention de vous rendre à Paris, où certaines affaires vous appelaient, le duc vous remit une somme de cent mille francs, qu'il vous chargea de déposer à la Banque de France.

—Mais cette somme, j'en ai donné le reçu à M. le duc dès mon retour.

—En effet, et c'est là le crime!

—Monsieur...

—Car ce reçu est faux!... Vous le savez bien... et si demain, il me prenait fantaisie de le remettre entre les mains de M. le procureur de la République, avant vingt-quatre heures, M. le notaire Durandeaup serait jeté en prison en attendant de passer en cour d'assises.

—Ah! ne me perdez pas, monsieur le comte.—Par pitié, à mains jointes, voyez, je vous supplie.

Le comte eut un ricanement ironique.

—Eh! qui parle de vous perdre? répliqua-t-il, avec un sourire railleur.—Vous pouvez m'être trop utile pour que je prive le canton de votre présence!... Mais comprenez bien votre situation, cher monsieur, et tâchez de prendre une résolution.—J'ai besoin de vous, et si vous voulez faire ce que je demande, je détruirai le faux que j'ai trouvé dans les papiers de mon oncle, et personne ne vous parlera, le duc une fois mort, des cent mille francs que vous avez soustraits.

—Mon Dieu! mon Dieu!—fit Me Durandean, en promenant autour de lui des regards terrifiés.

—J'ajoute, continua le comte, qu'au lendemain du jour où j'hériterai, je vous compterai une somme de deux cent mille francs qui vous permettront d'aller à Paris, où vous attire votre tempéramment et vos aspirations de luxe, de fortune et de plaisirs.—Est-ce convenu?

—Mais c'est mon honneur que vous demandez-là!

Le comte lui éclata au nez.

—Est-ce convenu? répéta-t-il en faisant mine de s'éloigner à son tour.

Durandean le retint d'un geste désespéré.

—Non! non! restez!... dit-il comme affolé. Je ferai ce que vous voudrez. Je suis à votre merci. Mais ne me perdez pas. Je vous en conjure.

—A la bonne heure! approuva de Blangy; vous voilà tout à fait raisonnable, et nous allons nous rendre auprès du duc. Vous n'avez rien à ajouter, avant que nous quittions ce salon.

Le notaire répondit par un signe.

La voix hésitait dans sa gorge; il était devenu livide. On eût dit qu'il n'avait plus une goutte de sang dans les veines.

D'une main fébrile, il fouilla dans la *serviette* qu'il avait apportée, et en tira deux lettres qu'il présenta au comte.

—Qu'est ceci? demanda ce dernier.

---

II

Le notaire fit un effort.

—Ce sont deux lettres que j'ai reçues ce matin même, répondit-il d'une voix faible comme un souffle .

—D'où viennent-elles ?

—De Cincinnati.

—Et vous les avez ouvertes ?

—Le duc m'y avait autorisé.

—Enfin, qui les a écrites ?

—L'une, — celle-ci est de Roger.

—Le fils du duc ?

—Lui-même.

—Et que dit-il ?

—C'est un suprême appel qu'il adresse à la pitié de son père. Il va mourir, et implore son pardon.

—Mourir ! — répéta le comte en s'emparant violemment de la lettre. Mourir ! à quelle date l'a-t-il écrite ?

—Il y a trois semaines environ.

—Et depuis ? — Depuis ?

—Depuis, Roger de Kervenny est mort, et j'ai là l'acte authentique de son décès ! . . .

Le comte étouffa un cri de satisfaction et tendit sa main frémissante vers le notaire.

Ce dernier fouillait lentement dans son portefeuille ; au bout de quelques secondes, il en tira un papier de dimension particulière, et, avant de le remettre à son interlocuteur, un rictus d'une sardonique expression vint crispier ses lèvres minces.

—Ne vous hâtez pas trop de vous réjouir, dit-il, en

scandant chacun de ses mots. Car s'il est acquis que Roger de Kervenny a bien rendu son âme à Dieu, il n'est pas moins authentique qu'il a laissé un fils légitime qui sera appelé à lui succéder dans tous ses droits à l'héritage du duc.

Le comte eut un geste farouche.

—Et ce fils ! interrogea-t-il, la voix ardente et sèche.

—Tout porte à croire qu'il est vivant, répondit Me Durandau ; mais son père l'avait éloigné pour des raisons que l'on ignore, et on suppose qu'il a été placé dans quelque maison d'éducation de France ou d'Angleterre, on ne sait au juste.

—Mais, qui vous a donné ces renseignements ?

—Le correspondant de Cincinnati, auquel je m'étais adressé par l'ordre du duc.

—Et ce correspondant n'a rien pu vous dire de plus ?

—Rien.

—Enfin, dans cette situation, que pensez-vous que nous ayons à faire ?

—Le notaire parut réfléchir un moment, puis il releva la tête et reprit :

—Sauf meilleur avis, dit-il, j'estime qu'il ne faut rien dire au duc !... Roger est mort, son fils disparu, nous sommes maîtres du terrain, et nous avons le temps de voir venir... Le duc ne peut tarder de quitter cette vallée de douleurs : le testament qu'il va dicter, je le rédigerai au mieux de vos intérêts... , et vous pouvez être assuré de mon dévouement, puisque vous me tenez sous la plus terrible des menaces.

—Alors, je puis compter sur vous ?

—Comme sur vous-même !

—C'est bien ! le duc vous attend... Rendez-vous sans plus de retard auprès de lui... dans quelques minutes... j'irai vous rejoindre.

—A bientôt donc, monsieur le comte...

Me Durandeaü salua humblement, reprit sa serviette de notaire, et gagna le premier étage.

Un instant après, il était assis au chevet du duc, avec la vieille gouvernante Ursule.

Son visage avait déjà comme l'empreinte de la mort!

Quand le notaire s'approcha du lit, il poussa un soupir de soulagement, et lui tendit la main.

—Vous, c'est vous! dit-il... Ah! je vous attendais avec impatience.

—Que monsieur le duc m'excuse, répondit Me Durandeaü, mais ce soir...

—Bien, bien, ne perdons pas de temps..., interrompit le moribond, nous avons à causer. Je veux vous dicter cette fois mes dernières volontés.

—Monsieur le duc se croit plus mal?...

—Non, non, monsieur, je sais ce que j'éprouve et on ne ruse pas avec la mort. Voyons, mettez-vous là! Et le comte où est-il?

—Je le quitte à l'instant; il ne s'est retiré que par discrétion.

—J'entends qu'il soit là.

—On va le prier de venir.

—C'est cela. Ursule, va dire au comte que je désire le voir et qu'il vienne à l'instant.

Ursule sortit aussitôt.

Quand elle fut éloignée, le duc remua la tête avec un geste de découragement.

—Et dire, balbutia-t-il, les yeux brûlés par les larmes, dire que je vais mourir ainsi, seul, sans avoir revu mon pauvre Roger.

Ah! je ne sais pourtant quel espoir insensé j'avais conservé!... Il m'a semblé que le ciel ferait un miracle en ma faveur! Cher Roger!... La mort m'eût été moins cruelle... si j'avais pu le voir, ne fût-ce qu'une seconde à mon chevet.

Il n'acheva pas.

Le comte de Blangy venait d'entrer : il s'était approché, lui avait baisé la main et était allé s'asseoir auprès du notaire.

Le duc reprit, en s'adressant à son neveu :

— Je vous ai fait prier de venir, parce que cette heure est solennelle entre toutes, et que je ne veux rien décider qui puisse m'être un jour reproché par ceux qui garderont quelque souvenir de moi... Comte, prenez place, je vous prie... et vous, Monsieur Durandeu, écrivez ; car ceci est l'expression de ma volonté suprême!...

Un incident singulier se produisit, qui impressionna les trois hommes attentifs et émus.

Le duc se dressa brusquement sur son séant, pendant que le notaire et le comte échangeaient un regard terrifié.

La cloche de la grille d'entrée venait de se faire entendre, et deux ou trois valets s'étaient précipités au dehors à cet appel impérieux et bref.

L'attente fut courte d'ailleurs, et quelques minutes plus tard la porte s'ouvrait, et un nouveau personnage pénétrait dans la chambre.

Ce n'était ni Roger, ni son fils, mais à son aspect, le duc jeta un cri de joie, pendant que le comte se penchait rapidement à l'oreille de Me Durandeu.

Celui qui venait d'entrer était un homme d'une cinquantaine d'années environ, d'allure bourgeoise, légèrement replet, dont la physionomie d'ailleurs effacée et insignifiante, ne s'imposait par aucune des qualités qui attirent et retiennent le regard.

Il s'appelait M. Parville. C'était un riche bourgeois de Paris, d'une honorabilité incontestée, et qui connaissait le duc, parce que son père, ancien magistrat, avait été son ami, le meilleur.

Il se trouvait en Bretagne pour affaires, et y avait appris que le duc était mourant ; il n'avait pas voulu

retourner à Paris sans lui serrer la main et l'assurer, une dernière fois, de la profonde affection qu'il lui portait.

Il avait donc laissé sa fille, Edmée, chez des parents qui habitaient une ville voisine, et il accourait anxieux, attristé, craignant d'arriver trop tard.

Cependant le duc lui avait fait signe d'approcher, et leurs mains restèrent un moment serrées dans une sympathique et muette étreinte.

— Cher ami... balbutia enfin le duc, d'une voix émue... Ah ! vous êtes bien, vous, le digne fils de votre père... merci pour la bonne pensée que vous avez eue de venir. C'est une joie sur laquelle je ne comptais pas, et qui adoucira aussi l'amertume de mes derniers moments.

Puis, se tournant vers Me Durandean qui avait échangé quelques mots rapides avec le comte :

— Et maintenant, ajouta-t-il, d'un ton presque ferme, écrivez, monsieur, et n'oubliez pas aucune des recommandations que j'ai à vous faire.

Ce qui suivit ne vaut la peine d'être rapporté, que pour l'intelligence des événements que nous aurons à raconter au cours de ce récit.

Les choses se passèrent d'ailleurs, de la façon la plus simple et la plus régulière. Il y avait là un témoin autorisé, Parville, depuis longtemps rompu aux affaires, et devant lui il n'y avait plus de place pour un subterfuge.

Le duc dicta, le notaire écrivit, et voici sommairement les dispositions qui furent arrêtées.

Le duc, dans l'ignorance où on l'avait laissé de la mort de Roger, déclarait qu'au moment de quitter cette vie, il demandait pardon à son fils pour la rigueur qu'il avait montrée à son égard, et lui laissait toute sa fortune, — s'il vivait encore.

En cas de décès, cette fortune devait revenir au comte

de Blangy, qui, sous réserve des constatations légales à produire, en aurait l'administration provisoire et en toucherait les revenus.

En attendant, pour reconnaître les bons offices du comte, et lui laisser un témoignage de son affection et de son estime, il lui légua une somme de deux cent mille francs, en possession de laquelle il entrerait dès que les formalités d'usage auraient été remplies.

Ce n'était pas là précisément ce que le comte avait espéré, mais le dernier mot n'était pas dit, et il n'avait pas longtemps à attendre.

Le lendemain, on apprit que le duc était mort, vers les premières heures du jour, entre les bras du comte, de la vieille Ursule et du médecin qui avait été appelé en toute hâte.

Quand on le conduisit à sa dernière demeure, son cercueil ne fut suivi que par ceux-là seuls qui ne pouvaient faire autrement.

Le comte et Me Durandeaup furent naturellement de ceux-là et les sceptiques du canton mirent une certaine malice à faire remarquer avec quel air de componction affectée ils assistèrent à toutes les cérémonies qui accompagnèrent l'inhumation.

On savait déjà que le comte héritait d'une somme de deux cent mille francs, en attendant que l'héritage lui revînt tout entier—et, quant au notaire, nul n'ignorait qu'il allait toucher un chiffre d'honoraires auquel il n'était pas habitué.

Mais ces critiques touchaient peu ceux qui en étaient l'objet; ils avaient, l'un et l'autre, bien autre chose en tête...

Quand ils retournèrent au château, après la cérémonie, ils trouvèrent un succulent déjeuner qui leur avait été préparé... et qui leur fut servi dans la salle à manger.

Ils avaient faim l'un et l'autre, et mangèrent de bon appétit.

Me Durandean surtout ! . . .

Il était jeune, robuste, sanguin, et on ne l'avait jamais vu boudier devant un déjeuner de maître, arrosé de bon bordeaux ou de bourgogne.

Ils restèrent près d'une heupre à table et le jeune notaire y fut resté plus longtemps—tant il s'y trouvait bien—si, au moment de prendre le café, le comte ne s'était levé et ne l'avait invité à passer dans son appartement.

—J'ai là d'excellents cigares, dit-il ; nous pourrions fumer à notre aise et causer surtout sans avoir à redouter l'indiscrétion de ces valets qui écoutent, pour le rapporter, tout ce que nous disons. N'est-ce pas votre avis ?

—Je n'ai pas d'autre opinion que M. le comte, répondit Me Durandean, qui avait l'estomac reconnaissant.

—A la bonne heure ; eh bien ! venez : je vais vous dire ce que j'attends de vous, et j'espère que, selon que vous le déclarez, nous allons nous trouver en complète conformité de sentiments et d'idées.

Et, suivi par le notaire, il passa sur ces mots dans le cabinet attenant à sa chambre à coucher.

---

#### IV

Alors, il présenta une boîte de havanes à Me Durandeau, et quand chacun eut allumé son cigare, le comte s'assit près de la fenêtre, et invita le notaire à venir prendre place à ses côtés.

—Je vous disais tout à l'heure, commença le comte, que je vous rendrais le reçu entaché de faux, que vous avez remis au duc, mais depuis une heure, j'ai mûrement réfléchi, et je crois qu'il est préférable que ce document reste entre mes mains.

—Mais, monsieur le comte!... se récria Me Durandeau.

—Ne vous effrayez pas ainsi, cher monsieur, et voyez les choses sous leur vrai jour! Ce document est une arme entre mes mains, et vous conviendrez vous-même qu'il faudrait que je fusse bien naïf pour m'en dessaisir.

—Cependant...

—Qu'arriverait-il, en effet, si je vous le rendais?... vous cesseriez immédiatement d'être à ma merci... et peut-être même vous laisseriez-vous aller à quelque indiscretion où il n'y aurait plus aucun danger pour vous.

—Ah! je vous jure...

Le comte eut un sourire railleur.

—Dieu me garde de mettre en doute votre bonne foi et votre sincérité, dit-il; mais la situation est trop bonne pour qu'il me vienne à l'esprit de la vouloir modifier. Donc, je garde le reçu, et de cette façon, je suis assuré

que vous ne me refuserez pas de me rendre les quelques petits services que j'ai à vous demander.

Me Durandeaü s'agitait sur son siège et regardait son interlocuteur avec des yeux égarés.

Il se sentait acculé dans une impasse, à laquelle il cherchait vainement une issue, et son coeur était partagé entre mille sentiments contraires où se mêlaient avec violence, la rage impuissante, la colère aveugle, et l'ardent désir de la vengeance.

Mais le comte le tenait. Il n'y avait à espérer de lui aucune pitié dans une affaire où tous ses intérêts étaient profondément engagés.

—Qu'attendez-vous donc encore de moi? balbutia-t-il avec effort.

—Oh ! presque rien, répondit le comte sur le même ton ironique et froid. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas de vous rappeler que je n'ai qu'un geste à faire pour vous envoyer finir vos jours à la Nouvelle-Calédonie. Seulement, je tiens à vous répéter que telle n'est pas mon intention, et je préfère vous aider à conquérir une fortune qui vous permette de retourner à Paris, et d'y retrouver mademoiselle Cascadette qui a, j'en suis sûr, conservé de vous le meilleur souvenir.

—Une fortune... Cascadette... répéta machinalement le malheureux notaire.

—Cette perspective ne vous sourit-elle pas?

—Mais quel moyen?

—Il y en a un.

—Ah! dites! dites!

—Voici.

Le comte avait tiré de son portefeuille les deux lettres de Cincinnati, que Durandeaü lui avait remises la nuit précédente, et il les avait ouvertes et parcourues rapidement.

—Aux termes de l'une de ces lettres, continua-t-il peu après, Roger est mort presque subitement à New-

York, sans avoir eu le temps de régulariser sa position. Les uns prétendent qu'il était riche, d'autres, qu'il n'avait que ces ressources passagères que procurent certaines affaires aventureuses auxquelles se livrent la plupart des Américains. Depuis trois années, il réalisait, dit-on, des bénéfices considérables, et votre correspondant laisse entendre, sous une forme trop vague pour qu'elle ait une sérieuse valeur, qu'il avait passé un contrat d'assurances avec une des grandes compagnies du Nouveau-Monde, qui, en cas de décès de Roger, devait payer à son fils une somme presque extravagante. Il y a là une exagération évidente qui n'étonne que médiocrement de la part d'un Yankee, ou d'un Français qui l'était probablement devenu. Mais, toutefois, il est prudent d'en tenir compte.

Votre correspondant assure que des recherches ont déjà été faites, et que l'on n'est pas parvenu à découvrir ce fils de Roger, et au plus tôt, à tout prix, je veux être fixé sur ce point qui est capital.

— Que désirez-vous donc que je fasse ? interrogea Me Durandeau, qui ne pénétrait pas bien encore la pensée du comte.

— Dans quelques jours... vous partirez pour Cincinnati.

— Moi.

— Vous vous mettrez, dès votre arrivée, en communication avec votre correspondant, auquel je vous ferez connaître la nature des renseignements que j'entends obtenir... Vous devrez relever avec soin tout ce qui concerne le fils de Roger qui a disparu, paraît-il, sans qu'on explique les causes de cette disparition invraisemblable. Je veux savoir ce qu'il est devenu, entendez-vous, où il vit, et surtout, s'il vit ! Vous comprenez. En Amérique, l'argent est, dit-on, souverain, et l'argent ne vous manquera pas !

—Oh ! j'ai bien peur de ne point être à la hauteur de la mission que vous me confiez.

—N'ayez pas tant de modestie, maître Durandeaup ; je vous connais, moi, mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et je ne doute pas que vous ne réussissiez à merveille ; mais écoutez-moi jusqu'au bout.

—N'est-ce pas tout ?

—Non.

—Qu'y a-t-il encore ?

Le comte parut réfléchir quelques secondes. Ses sourcils se froncèrent ; sa physionomie prit une expression plus sombre.

—Je tiens, reprit-il d'une voix plus accentuée, à ce que vous vous assuriez de la date précise de la naissance de ce fils de Roger. Comprenez-moi bien ? Nous ignorons encore dans quelles circonstances cet enfant est né... Si toutes les formalités légales ont été bien remplies, enfin... s'il est apte à réclamer l'héritage de son père ! Car, admettez pour un moment que quelque accident, —un incendie par exemple,—ait détruit les actes authentiques qui l'ont fait légitime... nous n'avons plus rien à craindre de lui... ce n'est plus qu'un bâtard sans droit, sans famille, et les trois millions du duc de Kervenny reviennent naturellement, légalement, au comte de Blangy qui reste le seul descendant direct ! Est-ce clair ?

—Parfaitement.

—Et vous avez bien saisi ce que j'attends de vous ?

—Monsieur le comte...

Le comte se redressa le front haut et rassénééré.

Il frappa familièrement sur l'épaule du pauvre notaire.

—Tout est pour le mieux, conclut-il ; dès demain, vous vous mettez à l'oeuvre, et avant huit jours, vous irez vous embarquer au Havre, sur le premier transatlantique qui chauffera pour New-York.

Toutefois, comme je ne prétends pas abuser du pouvoir que me donne le faux que je détiens, voici une dizaine de mille francs, que je vous prie de vouloir bien accepter à titre d'argent de poche et avant de vous rendre au Havre, je vous autorise à faire une pointe sur Paris, pour y revoir mademoiselle Cascadette, qui vous sera reconnaissante de cette attention. Est-ce convenu ?

Me Durandeau eut un geste résigné.

—Je ferai ce que monsieur le comte m'ordonne ! dit-il avec humilité.

—Vous êtes un homme charmant, cher monsieur... et vous verrez, à votre retour, que vous n'aurez point obligé un ingrat.

Le comte s'était levé, son interlocuteur en fit autant, et ayant salué profondément, il s'éloigna en proie à une colère dont il avait eu bien de la peine à modérer la violence.

Quand il eut franchi la grille du château, et qu'il eut gagné la campagne, il s'arrêta pour respirer.

Le souffle lui manquait, des gouttes de sueur perlaient à ses tempes... il était prêt de suffoquer.

Cela dura quelques minutes. Puis il secoua la tête avec force ; une détente se produisit : il redevint plus calme.

—Oui ! oui !... murmura-t-il avec un dernier tremblement dans la voix... J'irai à New-York... Je ferai cette recherche qu'il m'ordonne puisqu'il me tient et peut m'envoyer au baignoire !... Mais malheur à lui !... si jamais l'occasion se présente de me venger !

FIN DU PROLOGUE

## PREMIERE PARTIE

### I

Le 15 septembre 1879, voici le singulier entrefilet que l'on pouvait lire à Paris, dans tous les journaux du matin :

#### AVIS IMPORTANT

“New-York, septembre 1879.

“ M. Jonathan, de Cincinnati, informe le public qu'il est chargé de rechercher l'héritier, jusqu'ici inconnu, d'une succession qui ne représente pas moins de six millions de francs.

“ L'héritier, que l'on n'a pu retrouver encore à la date d'aujourd'hui, 1er septembre 1879, devra justifier qu'il est né à Cincinnati vers le 20 octobre 1857, c'est-à-dire qu'il est âgé de 22 ans, et produire certains actes établissant qu'il a habité successivement New-York, Calcutta, Bombay et Londres.

“ M. Jonathan partira de New-York pour l'Europe, le 2 septembre ; il sera à Paris le 15 et descendra au Grand-Hôtel, où il recevra, de deux à cinq heures, toutes les personnes qui pourront produire les justifications nécessaires.

“ Il croit devoir ajouter que les six millions promis au jeune homme qui prouvera qu'il est bien l'héritier re-

cherché, s'augmenteront d'une somme de trois millions, en possession de laquelle il entrera immédiatement, dès que les formalités légales auront été remplies.

“ Pareil avis paraît à la même heure, dans toutes les feuilles publiques de Londres, de Berlin et de Vienne. Les autres journaux sont instamment priés de le reproduire.

Nos lecteurs comprendront, sans qu'il soit besoin d'y insister, l'effet que dut produire, à Paris surtout, l'entrefilet qui précède.

L'avis fut commenté dans tous les salons, dans tous les établissements publics, et pendant la journée qui suivit on ne s'aborda sur les boulevards que pour parler de Jonathan, de Cincinnati.

On n'appelait plus Jonathan, que *l'homme aux neuf millions*, et plus d'un qui s'endormit cette nuit-là, rêva qu'il avait habité Calcutta, Bombay et Londres, et qu'il remplissait toutes les conditions imposées par l'excentrique Américain! . . .

Tous ceux qui ont vécu à cette époque se rappellent certainement la grande maison de banque de M. Parville et Cie qui était située rue de Trévise, non loin de la rue Bleue; elle occupait entre cour et jardin un hôtel dont on n'apercevait de la rue que le premier étage et les mansardes.

C'était un des établissements financiers les plus considérables de France; M. Parville, qui le dirigeait, tenait un grand état à Paris, et sa réputation d'honorabilité allait de pair avec celle des noms les plus respectables de la finance.

Depuis que nous l'avons présenté à nos lecteurs, la nuit de la mort du duc de Kervenny, M. Parville n'a pas changé. C'est la personnification la plus complète de la bourgeoisie moderne: esprit étroit, caractère banal, ne voyant rien au-delà de l'horizon borné où il évolue, incapable d'aspirations élevées, mais libéral à sa manière.

re, c'est-à-dire à la condition que son libéralisme ne compromettra pas son intérêt et la sécurité de l'ordre des choses auquel il est attaché.

D'ailleurs, bon père, après avoir été bon époux, et rêvant pour sa fille Edmée un mariage qui lui ouvrirait les portes d'un monde dans lequel il n'a jamais eu ses entrées.

Il y a bien des Parville encore dans la société moderne, et tous n'ont pas même les qualités excellentes, quoique négatives de l'honorable banquier qui nous occupe.

M. Parville n'avait vieilli ni au physique ni au moral.

Le matin, dès sept heures, il entraînait dans son cabinet, dépouillait lui-même son courrier, rédigeait sommairement les réponses à faire, les ordres à donner, et, à partir de neuf heures, quand la besogne était ainsi préparée, qu'il avait distribué à chacun le travail de la journée, il recevait les clients du dehors, et donnait tous ses soins aux grandes affaires, pour lesquelles on réclamait quotidiennement le concours de son intelligence et de son esprit pratique.

Dans l'après-midi, il allait aux rendez-vous qu'il avait pris et revenait régulièrement rue de Trévise, vers cinq heures du soir.

A cette heure il trouvait le landau attelé, et ne tardait pas à partir pour le Bois, avec sa fille Edmée.

C'était le moment de la détente ! L'homme d'affaires disparaissait brusquement pour faire place au père, et jusqu'à minuit, toute sa pensée, tout son cœur, étaient à l'adorable enfant qui, depuis la mort de sa femme, emplissait la maison de tendresse et de gaieté communicatives.

Le jour où nous retrouvons M. Parville, sa sérénité habituelle paraît s'être un peu altérée : il est descendu à son bureau et a commencé sa tâche quotidienne à son heure accoutumée.

Il ne tarda pas à être mis au courant de la nouvelle sensation qui circulait déjà dans Paris; il demanda à voir les feuilles publiques qui contenaient l'avis de Jonathan, et pendant que ses commis se répandaient en plaisanteries sur le compte du Yankee qu'ils ne connaissaient pas, M. Parville lut avec une grande attention les journaux que l'on venait de lui apporter.

Quand il eut fini, et comme on riait encore autour de lui, il se tourna vers le plus ancien des employés, M. Protat, qui remplissait dans la maison des importantes fonctions de fondé de pouvoirs, et fit un geste qui coupa court aux commentaires dont l'entrefilet était l'objet.

—Vous avez quelque raison de rire, messieurs, dit-il d'un ton d'autorité bienveillante, parce que vous ne connaissez pas ce Jonathan dont il est question? Vous croyez à un canard américain, et je partagerais votre sentiment s'il s'agissait de tout autre personnage. Mais Jonathan, quoique jeune encore, est un homme des plus sérieux; il a trente-cinq ans à peine; il est très positif, surtout très pratique. Je ne l'ai vu que deux fois dans ma vie: c'est le représentant autorisé de la plus solide compagnie d'assurance de New-York; j'entretiens avec lui, depuis de longues années, des relations fréquentes dont je n'ai jamais eu qu'à me louer. C'est vous dire que je connais Jonathan sous les meilleurs auspices et je puis affirmer que ce n'est pas lui qui aurait recours à des procédés de banquiste.

M. Protat ébaucha un sourire.

—Cependant, dit-il, la nouvelle n'a jusqu'ici rencontré que des incrédules.

—Oh! ce n'est pas que je veuille me porter garant de l'authenticité de l'avis, répliqua M. Parville; peut-être n'est-ce là que l'oeuvre d'un mystificateur, qui aura pris le nom de Jonathan comme il aurait pu prendre le

vôtre. Mais si l'avis émane bien véritablement de mon Jonathan à moi, soyez assuré que rien n'est plus sérieux.

Au surplus, ajouta M. Parville en jetant un nouveau regard sur le journal qu'il tenait à la main, nous sommes aujourd'hui le 15 septembre; c'est la date indiquée pour l'arrivée de maître Jonathan à Paris, et je me tromperais fort si je ne recevais pas sa visite dans quelques heures, en admettant qu'il ait conservé ses habitudes de ponctualité rigoureuse.

Comme M. Parville achevait ces paroles, un garçon du bureau entra et lui remit une lettre qu'un chasseur du Grand Hôtel venait d'apporter.

M. Parville n'eut pas plutôt examiné la suscription qu'il échappa un cri de surprise.

—Qu'y a-t-il? interrogea vivement M. Protat.

M. Parville souriait.

—Pardieu! répliqua-t-il, tout en ouvrant la lettre, voici qui arrive à point pour confirmer mes déclarations. Cette lettre est de Jonathan lui-même.

—Est-ce possible?

—Il est arrivé cette nuit, et il m'annonce qu'il me viendra voir dans la matinée; je ne m'avançais pas trop en disant que c'est un homme exact.

—Mais alors les neuf millions?

—Vous pouvez dire en toute assurance que rien n'est plus réel... et détromper l'opinion publique qui s'égare en croyant à un canard américain.

M. Protat salua sur ces derniers mots, et il allait se retirer quand M. Parville le retint.

—Un mot encore, je vous prie, dit-il, d'un air soucieux: M. Max est-il arrivé?

—Oh! M. Max est ici tous les jours u ndes premiers, répondit le fondé des pouvoirs; c'est un de nos meilleurs employés; assidu, intelligent, toujours prêt au travail. J'ai eu le plaisir de le recommander quelquefois à votre bienveillance.

—Oui, oui, je me souviens, et je suis heureux de l'intérêt que vous lui portez.

—Est-ce que vous désirez lui parler ?

—C'est cela.

—Je vais le lui dire... et dans un moment il sera près de vous.

Cette fois, M. Protat sortit, pendant que M. Parville se levait et faisait avec agitation quelques tours à travers la chambre.

Il marchait à pas heurtés, le front penché, le geste nerveux, balbutiant de temps à autre quelques paroles incohérentes qui semblaient lui échapper malgré lui.

Enfin, la porte s'ouvrit, et il s'arrêta.

L'employé qu'il avait fait demander venait d'entrer.

## II

— Veuillez vous approcher, monsieur Max, dit M. Parville, d'un ton qu'il cherchait à rendre bref, mais sous la sécheresse duquel on sentait trembler une secrète émotion ; voilà plusieurs jours que je voulais vous parler, et si certaines affaires importantes ne m'avaient détourné...

L'employé s'inclina sans répondre.

C'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans : il était grand, élancé, d'une distinction rare.

Il avait les yeux profonds et noirs, le front pur et blanc, et sous la fine moustache brune qu'il portait, se dessinaient deux lèvres d'un rouge vif et sain.

Son attitude était calme en apparence, mais il était évident qu'une pensée inquiète dominait son esprit, et son regard n'avait pas sa lumière ordinaire.

M. Parville poursuivit :

— Je n'ignore pas, monsieur Max, dit-il, que vous êtes un commis intelligent et particulièrement **assidu, et**, plus d'une fois j'ai même songé à vous faire, dans mes bureaux, une position plus en rapport avec les aptitudes que l'on a reconnues en vous. J'attendais pour cela une occasion qui ne s'est pas présentée, et je craindrais en vous gardant plus longtemps, dans la position secondaire que vous occupez, de nuire à vos intérêts et de compromettre l'avenir qui vous est réservé...

Le jeune homme fit un mouvement ; il allait répondre ; il se contint.

— C'est donc bien à regret, poursuivit M. Parville,

que le silence de son interlocuteur enhardissait, c'est donc à regret que j'ai pris la résolution de me séparer de vous.

—Vous me renvoyez !... fit Max, avec un cri presque douloureux.

—Ce n'est pas le cas d'employer une pareille expression, répliqua M. Parville, car en prenant cette détermination, j'ai tenu à ce que vous fussiez bien persuadé qu'il n'y a de ma part aucun mauvais vouloir... J'ai de nombreux amis dans la finance... Je leur ai parlé de vous, dans les termes les plus chaleureux, et ils m'ont promis de vous offrir chez eux l'équivalent de ce que j'aurais fait pour vous chez moi... J'ajoute que j'ai donné des ordres à la caisse pour que vous receviez, en partant une indemnité représentant trois mois au moins de vos appointements... Vous reconnaîtrez qu'en vous traitant de la sorte, je fais en votre faveur une distinction qui est le meilleur témoignage de l'estime et de la considération que je vous porte... Je veux que vous emportiez de moi un bon souvenir, et vous ne doutez pas....

Max avait écouté jusque-là sans interrompre... et bien qu'il fut en proie à une grave émotion, il s'était contenu assez bien.

Mais une pâleur mate avait envahi ses joues ; quelques gouttes de sueur perlaient à ses tempes ; à plusieurs reprises sa poitrine s'était gonflée avec force.

Enfin, il secoua le front, et regardant bien en face M. Parville, qui baissa les yeux sous son regard ardent :

—Je n'ai qu'à me soumettre à la résolution que vous m'annoncez, dit-il, d'un ton mal affermi ; j'étais loin de m'attendre à une pareille séparation, et elle me surprend douloureusement. Jusqu'ici, monsieur, j'avais pu espérer que mon zèle, mon dévouement me seraient comptés, et que je me trouverais chez vous un avenir assuré ! Vous en décidez autrement, je n'ai aucune ob-

servation à faire... et je me résigne... Dès demain, ainsi que vous me l'ordonnez, j'aurai quitté vos bureaux.

—Vous n'oublierez pas, monsieur Max... interrompit M. Parville, ce que je vous ai dit. M. Morvand, le caissier est pré-venu, et...

Le jeune homme redressa la tête avec fierté.

—Pardon, monsieur, dit-il d'une voix plus ferme; tant que j'étais votre employé, je recevais le juste prix des services que je pouvais rendre; mais du moment où je deviens étranger à votre maison, je n'ai plus aucune raison d'accepter d'indemnité. Ne croyez pas cependant que ce refus me soit dicté par un sentiment d'orgueil excessif et déplacé... Chacun fait sa vie comme il l'entend... et j'entends ne gagner la mienne que par le travail!

M. Parville demeura un moment interdit.

Ce n'était pas un homme méchant; c'était plutôt un esprit médiocre, et il ne pouvait comprendre facilement quelle fierté légitime se dégageait des dernières paroles du jeune homme. Lui, ne voyait guère dans ce monde autre chose que l'argent, et il n'admettait pas que l'on manifestât un semblable dédain pour le dieu qu'il avait toujours adoré.

Il regarda le jeune homme avec une sorte d'étonnement mêlé de pitié sincère.

—Pourtant, insista-t-il, vous n'avez, m'a-t-on dit, aucun moyen d'existence que votre place.

—C'est vrai, monsieur, répondit Max.

—Qu'allez-vous devenir?

—Je n'ai point encore eu le temps d'y réfléchir.

—Eh bien... en attendant... laissez-moi m'occuper de vous, et, avant quelques jours, je vous promets....

Max s'inclina.

—Encore une fois, interrompit-il, je vous remercie, monsieur; vous n'avez plus besoin de mes services, et la seule chose qu'il me reste à faire, c'est de me résigner

et de partir ; dès demain, je le répète, j'aurai oublié le chemin de vos bureaux, et vous n'entendrez plus parler de moi.

Et comme M. Parville allait ajouter quelques mots encore...

— Oh ! ne vous inquiétez pas plus qu'il ne convient, continua-t-il : je suis seul au monde, et mes goûts sont modestes. je n'ai ni parents ni amis ; j'ai été habitué de bonne heure à vivre solitaire, et, si je venais à disparaître, je ne laisserais derrière moi personne qui pût me pleurer ou seulement me regretter. La vie est facile quand on l'a acceptée dans ces conditions, et, en m'éloignant, je ne ferai entendre ni plainte ni récrimination !

— Alors, c'est votre dernier mot ?

— Adieu, monsieur, et croyez à ma reconnaissance pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi, pendant l'année qui vient de s'écouler.

M. Parville était resté soucieux.

Pendant ce court entretien, il n'avait pas dit à Max la véritable raison pour laquelle il avait résolu de l'éloigner.

Mais Max ne s'y était pas trompé.

Depuis qu'il appartenait à la maison de banque de la rue de Trévisé, il avait été un employé modèle, et ce que M. Protat, son chef immédiat, avait dit de lui, était parfaitement exact.

Pendant les premiers mois surtout, il travaillait avec le zèle ardent d'un homme qui veut arriver, et il est certain qu'il ne se laissait alors détourner par aucune autre pensée.

Mais un jour, sans cesser d'être assidu, sans que l'on pût relever dans son travail aucune négligence, on constata qu'il n'apportait plus la même activité à la besogne qui lui était dévolue.

Un sentiment tout nouveau s'était emparé de son

cœur et avait distrait son esprit de ce qui, jusqu'alors, semblait être son unique préoccupation.

Il continuait d'arriver à son bureau à la même heure matinale, et ne quittait la rue de Trévisé que le dernier.

Mais, pendant la journée, on le trouvait souvent mélancolique et triste, plongé dans des rêveries infinies dont le souvenir ou l'impression le poursuivait jusque dans la réalité des spéculations de finances.

Un incident s'était produit dans sa vie, qui l'avait brusquement troublée.

La fenêtre près de laquelle il travaillait ouvrait sur une sorte de petit parc, qui occupait les derrières de l'hôtel, et, par une belle après-midi d'été, en plongeant son regard sous l'ombre des vertes allées, il avait aperçu une belle jeune fille, le front caché sous les larges ailes de son chapeau de paille, les cheveux flottant en toute liberté sur ses épaules.

Sa taille était élancée et charmante ; ce n'était plus une enfant, et ce n'était pas encore une femme... Il s'échappait de ses yeux naïfs et doux des effluves attirants ; et dans le frais sourire qui entr'ouvrait par instants sa lèvre rose, il y avait comme une vague expression d'ardeurs inconscientes dont la séduction était pour ainsi dire irrésistible.

C'était Edmée, la fille de M. Parville.

Max avait été ébloui...

Ce fut pour lui comme une révélation de la beauté chaste, ou plutôt comme une initiation à l'amour.

Car il se sentit pris aussitôt dans tout son être, et, à partir de ce moment, il ne vit plus que la jolie enfant et ne put plus penser à autre chose.

C'était insensé!... il le savait bien, et il essaya de repousser ce rêve qui s'imposait avec une autorité souveraine, mais il comprit bien vite que la lutte était impossible, et il s'abandonna sans réfléchir, tout entier, à cet

amour auquel désormais sa vie même allait être suspendue.

Après tout il n'était pas exigeant... la voir seulement, tous les jours, pendant quelques secondes, il ne demandait pas davantage.

La charmante jeune fille ne pouvait s'offenser de ce sentiment timide et réservé qu'elle inspirait. Il ne croyait pas même qu'elle dût jamais s'en apercevoir, et en réalité, il ne sut que fort longtemps après si elle l'avait remarqué.

Mais si Edmée ne s'était aperçue de rien, ce qui eût été bien invraisemblable, il n'en était pas de même de M. Parville.

Comment avait-il été instruit ?

M. Parville adorait sa fille, et bien qu'il fût absorbé par les soins qu'il donnait à ses affaires, il ne cessait de veiller sur son enfant avec la plus tendre sollicitude.

Il était d'ailleurs très perspicace ; les moindres incidents avaient le don d'éveiller son attention et sa curiosité.

Il ne fut pas longtemps sans remarquer certains changements bizarres dans la conduite d'Edmée.

Elle avait tout à coup cessé d'être enjouée ; un voile de mélancolie s'était répandu sur son front.

M. Parville chercha la cause de ces changements, et il n'eut pas de peine à la pénétrer.

Edmée n'avait point encore appris à dissimuler ses impressions. Son père lisait dans son cœur aussi couramment que dans un livre ouvert.

Il devina bien vite un secret qu'elle ne s'était pas même avoué à elle-même.

Le mal, du reste, ne pouvait être grand,—il se le persuada facilement,—mais il voulut couper court à une situation qui peut-être allait devenir dangereuse si on la laissait se prolonger.

Le moyen était fort simple et tout à fait à sa portée.

Il n'hésita pas.

C'est pourquoi il venait d'éloigner Max en se gardant bien de lui faire connaître le véritable motif de sa rigueur.

Cependant, bien qu'il ne conçut aucune crainte sérieuse du départ de Max, il n'était pas tout à fait sans appréhensions.

Pour lui, il ne doutait pas qu'Edmée n'eût prêté quelque attention au jeune commis; la pauvre enfant n'y avait mis aucune coquetterie, assurément; mais à cet âge d'impressions spontanées, il arrive souvent que le cœur s'éveille avant la raison... et il s'effrayait à la pensée qu'elle allait éprouver une déception dont elle ne manquerait pas de souffrir.

Il y avait quelques minutes qu'il était seul dans son cabinet, le coude appuyé sur son bureau, le front dans la main, réfléchissant à ce qu'il venait de faire et aux conséquences que cet acte de fermeté pouvait entraîner, quand trois ou quatre coups frappés avec discrétion vinrent l'arracher à sa rêverie.

Il releva de front, tourna son regard vers la porte, et, dès qu'il eut aperçu la personne qui venait d'entrer, une expression de profonde satisfaction se répandit sur ses traits; il alla vivement à elle.

—Edmée toi! fit-il, en l'attirant tendrement dans ses bras, pendant qu'il oubliait son regard sur la jolie enfant.

Et c'était bien vraiment une fête des yeux, que cette belle jeune fille, qui se présentait ainsi dans toute la grâce de ses dix-huit ans, l'œil franc et bien ouvert, la lèvre souriante et fraîche, le front éclatant et pur auquel son opulente chevelure faisait comme un noir diadème.

Edmée ébaucha une petite moue grondeuse, en s'abandonnant aux caresses de son père.

—C'est Ursule qui m'envoie, dit-elle d'un petit air

moqueur ; elle prétend que depuis quelque temps tu me fais déjeuner trop tard, et elle m'a priée de t'adresser à ce sujet de sévères remontrances.

Cette pauvre Ursule ! fit M. Parville, elle se croit toujours chez le duc de Kervenny, où l'on pouvait d'avance fixer invariablement les heures de repas, mais depuis cinq ans que nous l'avons recueillie, elle devrait avoir appris qu'une maison de banque ne ressemble pas à un vieux château, situé à cent cinquante lieues de la capitale... ici, nous appartenons aux affaires, et il faut se résigner.

— Je crois qu'elle ne s'y fait pas.

— Enfin quelle heure est-il donc ?

— Onze heures vont sonner.

— Eh bien, va lui dire que je me rends à ses ordres, et que, dans quelques minutes...

— Pourquoi ne viens-tu pas tout de suite ?

— Tu le veux...

— Je t'en prie.

— Eh bien !... soit !... Laisse moi ranger quelques papiers et je te suis !

M. Parville jeta un dernier coup d'oeil sur certains documents qui se trouvaient épars sur son bureau, et après avoir mis un peu d'ordre dans la correspondance qu'il venait de dépouiller, il allait se lever quand un garçon de bureau entra.

— Qu'y a-t-il, Joseph ? demanda M. Parville.

— C'est une personne qui demande à parler à monsieur.

M. Parville se tourna vers sa fille.

— Tu le vois ! dit-il avec enjouement, les affaires... toujours ! Mais je t'ai promis, et cette fois...

Puis, s'adressant au garçon de bureau :

— Vous direz à cette personne, continua-t-il que je ne puis la recevoir en ce moment ; mais que **si elle veut** revenir dans une heure...

Le garçon de bureau hésita.

—C'est que cette personne m'a priée de dire à monsieur qu'elle était pressée, objecta-t-il ; et il paraît que vous avez dû recevoir ce matin l'avis même de son arrivée.

M. Parville allait se retirer avec Edmée ;—sur les derniers mots qu'il venait d'entendre, il s'arrêta.

—L'avis de son arrivée, ce matin ? répéta-t-il ; au moins, vous a-t-on remis sa carte ?

—La voici.

M. Parville prit des mains du garçon de bureau la carte qu'il lui tendait, et il n'y eut pas plus tôt jeté les yeux qu'il lui échappa un mouvement de surprise.

—Qu'est-ce donc, père ? demanda Edmée qui l'observait.

Et prenant à son tour la carte remise par le visiteur, elle lui :

*Jonathan de Cincinnati*

*Paris, Grand-Hôtel (de 2 à 5 h.)*

—Quel est ce M. Jonathan, interrogea-t-elle, après avoir lu, et pourquoi ce mouvement qui vous est échappé tout à l'heure ?

—Un homme singulier dont tout le monde parle depuis ce matin, à Paris, répondit-il, et celui-là, je ne puis me dispenser de le recevoir.

—Il arrive d'Amérique ?

—Cette nuit.

—Et il veut vous voir tout de suite ?

—Il a vraisemblablement des communications importantes à me faire ; c'est un homme pratique, qui connaît la valeur du temps et qui ne comprendrait pas que je pusse refuser de l'entendre, sous prétexte que c'est l'heure de mon déjeuner.

—Alors, je vais vous attendre.

—C'est cela... attends-moi, et, tout à l'heure, je te raconterai peut-être quelque histoire qui t'intéressera.

Edmée s'éloigna, et M. Parville donna l'ordre d'introduire sir Jonathan de Cincinnati.

Un instant après, ce dernier faisait son entrée dans le cabinet particulier du banquier.



### III

Ainsi que l'avait dit M. de Parville, Sir Jonathan était un homme de trente-cinq ans environ.

Il était de haute taille, portait sa barbe rousse à la manière américaine et se présentait vêtu comme ces Yankees que New-York nous envoie périodiquement chaque année, et que l'on peut voir se promener à travers Paris.

Sir Jonathan n'avait cependant rien de fantastique. C'était l'homme le plus positif qu'eût vu naître la libre Amérique. Depuis sa plus tendre enfance, il était entré dans les affaires; à dix-huit ans, il avait visité les Etats du Nord et ceux du Sud, et avec l'étonnante faculté d'assimilation dont la nature l'avait doué, il était revenu à New-York, rapportant une somme extravagante de connaissances et d'observations qu'il ne tarda pas à mettre à profit.

En moins de cinq années, il fit une fortune considérable: découvrant des mines nouvelles ou décuplant le rendement des mines en cours d'exploitation.

Dès que M. Parville le vit entrer, il alla à lui, les mains tendues.

Sir Jonathan les lui serra avec une franche cordialité.

—Il y a cinq ans et trois mois que je ne vous avais vu, dit-il en montrant des dents longues et blanches dans un franc sourire, et j'aurais été désolé de ne pas vous trouver ce matin, car il aurait pu se faire que je ne vous revisse pas.

—Ne devez-vous donc pas rester quelque temps à Paris? demanda M. Parville.

—J'y resterai juste le temps d'engager ou de terminer les affaires qui m'y amènent, répondit Jonathan. Je vais être fort occupé; peut-être serai-je obligé de retourner à New-York dans huit jours; peut-être devrai-je pousser jusqu'à Calcutta. Cela dépendra des renseignements que je suis venu chercher,—mais je ne voulais pas toucher Paris sans vous serrer la main, et je suis heureux que vos occupations vous aient permis de m'accorder quelques minutes d'entretien.

—Avez-vous quelque chose de particulier à me demander?

—Cela dépendra...—Aujourd'hui, je vous prierais de faire établir pour demain notre situation respective pour le compte de la compagnie d'assurances que je représente, et en même temps, je vous demanderai de vouloir bien encaisser, pour moi, une somme assez importante dont je désire que l'on effectue le dépôt à la Banque de France.

M. Parville fit un geste d'acquiescement.

—Vous pourrez, demain matin, dit-il, faire retirer l'état que vous demandez; il sera prêt dès la première heure.

—Je vous remercie.

—Et quant au dépôt, vous n'avez qu'à m'indiquer le montant de la somme que vous désirez confier à la Banque, et dès aujourd'hui, je ferai faire ce versement par mes bureaux.

Sir Jonathan remua la tête, et sa lèvre dessina un singulier sourire.

—Mille grâces, répondit-il, et en tout autre circonstances je ne déclinerais pas votre offre; mais il s'agit ici comme je vous l'ai dit, d'une somme importante et malgré le cas que je fais de votre caisse, cher monsieur, je

craindrais en acceptant votre proposition de vous créer quelques difficultés.

—De quelle somme s'agit-il donc ?

—De quatre à cinq millions que j'apporte d'Amérique en un chèque de la maison Thomson et fils, et vous comprenez...

—Devant un pareil chiffre, répliqua M. Parville en souriant à son tour, il n'y a pas d'humiliation à confesser son impuissance.

—C'est mon avis... Je vous remettrai donc, ou vous ferez remettre cette après-midi le chèque en question, et je vous serai obligé de faire le nécessaire.

—Comptez sur moi...

—C'est dit.

Jonathan se disposait à se lever. M. Parville le retint.

—Un mot encore, je vous prie, dit-il avec une pointe d'enjouement ; ce que vous venez de me confier me rappelle toutes les histoires qui courent dans Paris, sur votre compte, depuis ce matin, et je ne serais pas fâché...

—Quelles histoires ? fit sir Jonathan.

—Eh parbleu ! cette fortune de neuf millions que vous promettez par la voie des journaux. Ah ! ça, ce n'est donc pas un conte de fées ?

—Rien n'y ressemble moins.

—Personne n'y croit.

—On a tort.

—Tout le monde croit qu'il s'agit d'un canard transatlantique.

—Erreur, cher monsieur, erreur ; je sais que quelques uns de mes concitoyens ont un peu abusé parfois de la réclame et que l'Amérique passe en Europe pour la terre classique où l'on est disposé à croire qu'il ne pousse que des Barnums... Eh bien ! il faudra en rabattre, cette fois, car cette fortune que je promets, sera bel et bien

comptée au jeune homme qui se présentera dans les conditions précisées.

—Voilà qui est merveilleux.

—Bien moins que vous ne le pensez.

—Et vous n'avez aucun indice?

—Aucun.

—Mais... ce jeune homme?

—Je l'ai cherché partout et il m'a été impossible de le découvrir... J'ai mis des agents dévoués, sûrs, intelligents, sur toutes les pistes, et le seul résultat que j'aie obtenu jusqu'à ce jour, c'est la certitude que ce jeune héritier a successivement habité Rio de Janeiro, Calcutta, Bombay, et en dernier lieu, Londres, où l'on a définitivement perdu sa trace, en dépit de toutes les recherches effectuées par les détectives.

—Et c'est pour lui que vous êtes à Paris?

—A peu près.

—Qui vous donne lieu de penser qu'il s'y trouve?

—Tout et rien. Je ne pourrais le dire. Mais un secret instinct m'assure que je ne me trompe pas.

—Alors, vous allez vous mettre à sa recherche?

—Probablement.

—C'est là une tâche difficile et je crains bien...

Sir Jonathan haussa les épaules.

—Cela, dit-il en souriant, c'est mon affaire.- Voyez-vous, cher monsieur, nous sommes tous là-bas, aux Etats-Unis, plus ou moins descendants des *Bas-de-Cuir*, dont vous avez dû entendre parler, et qui s'est immortalisé dans la chasse aux Peaux-Rouges. Certes, je ne prétends pas posséder l'expérience, la perspicacité, le génie de mon aïeul, mais il faut reconnaître que nous sommes loin ici des forêts vierges hantées par les Delawares, et que nous avons affaire à des ennemis moins rusés que les Peaux-Rouges. La partie est donc égale, et je l'engagerai avec certaine chance de succès. D'ailleurs, je commence à trouver bien vide la vie que je mène depuis quelque

temps, et ce sera un nouvel aliment à donner à mon activité.

—Je désire que vous réussissiez.

—Vous l'apprendrez prochainement, je l'espère.

—Mais quel intérêt avez-vous dans tout ceci ?

Sir Jonathan fit un geste énigmatique qui lui eût envié son ancêtre *Bas-de-Cuir*.

—Oh ! grosse affaire, répondit-il évasivement. Dans toutes les actions des hommes, même les meilleurs, il y a toujours un intérêt, et j'ai le mien, vous pouvez le croire. Seulement, je ne le dis à personne, pour conserver, le moment venu, toute ma liberté d'action. C'est pour rester maître de la situation que je n'ai confié à âme qui vive le nom supposé ou réel du jeune homme que je veux découvrir : si j'avais agi autrement, je m'exposais à des ennuis, à des dangers dont je ne fusse peut-être pas sorti facilement. Songez-donc ! on ne remue pas ainsi neuf millions sans éveiller des convoitises et donner naissance à des compétitions. Si ces neuf millions ne vont pas à l'héritier légitime, ils iront forcément à des collatéraux, et vous voyez d'ici la curée ! Jetez un nom à ces affamés d'or, et vous excitez instantanément les plus mauvais sentiments, vous exaltez leurs appétits, et malheur à vous, si vous leur retirez la proie qu'ils ont, un moment, cru atteindre.

—Vous avez raison, et vous êtes un homme sage.

—Je ne suis qu'un homme pratique, cher monsieur ; de bonne heure, j'ai observé le cœur humain, et chose triste à dire, le mal que j'ai fait m'a plus servi, peut-être, que le bien que j'ai voulu faire !

—Voilà une cruelle parole.

—Pardon ! je n'étais pas venu pour vous dire ces choses... Je vais vous quitter.

—Déjà.

—*Time is money*, comme nous disons de l'autre côté

de l'Océan. Vous avez vos affaires, j'ai les miennes, et je vous ai pris déjà bien du temps.

—Bonne chance, alors.

—J'accepte votre souhait.

—Mais je vous reverrai ?

—De loin en loin . . . J'aurai l'honneur de revenir ; en tout cas, je vous tiendrai au courant.

Les deux hommes se serrèrent encore une fois la main, et sir Jonathan disparut aussitôt.

---

#### IV

Cependant Max était retourné à son bureau après la conversation qu'il venait d'avoir avec M. Parville, et nous avons à peine besoin de dire avec quel trouble et quelle émotion il avait repris son travail.

Ainsi, tout était fini bien fini!...

Le rêve, au milieu duquel il vivait depuis quelques mois, venait de s'évanouir, et il retombait lourdement dans la réalité cruelle.

Tout le jour cette pensée pesa sur son esprit; il demeura taciturne et triste, écoutant d'une oreille indifférente et distraite ce qu'on lui disait, répondant par monosyllabes aux questions qui lui étaient adressées.

Jamais on ne l'avait vu ainsi.

Quand il quitta le bureau, vers six heures, quelques-uns des employés avec lesquels il entretenait des relations moins banales, vinrent lui dire adieu, et lui adresser quelques paroles de condoléance.

Le caissier avait parlé. On connaissait la nouvelle, et on cherchait à adoucir par ces témoignages de sympathie la rigueur dont il était l'objet.

Il répondit du mieux qu'il put, se déroba le plus vite possible à ces manifestations, et ayant gagné la rue il se dirigea vers la mansarde qu'il occupait dans un hôtel garni de la rue de Provence.

Quand il eut monté ses six étages et qu'il eut refermé la porte derrière lui, il se laissa tomber sur sa chaise, et se prit la tête dans ses mains.

Il était accablé; pour un rien, il eût éclaté en sanglots.

Et ce qui provoquait en lui un semblable désordre, ce n'était pas le regret de la place qu'il venait de perdre, non plus que l'épouvante de l'avenir qui lui était réservé... Non!... il n'avait qu'une pensée, qu'un chagrin, c'était d'être séparé d'Edmée.

Désormais, il ne la reverrait plus, et c'est surtout, à l'heure où il la perdait, qu'il sentait combien il l'aimait!

Qu'allait-il devenir...? A quel sentiment se rattacherait-il?

Sans doute, il comprenait que ce qui lui arrivait, il aurait dû le prévoir. Quelle raison en effet, de croire que la fille de M. Parville dût faire attention à lui; il fallait être fou pour se bercer d'une pareille illusion tôt ou tard, Edmée se serait mariée; c'était là le dénouement tragique, fatal, auquel il devait s'attendre, et qu'aucune puissance au monde ne pouvait modifier.

Mais le malheureux était incapable de raisonner. Ceux qui ont aimé une fois en leur vie, savent avec quelle énergie ce sentiment s'empare du cœur; il n'y a plus de distance; toute convenance sociale disparaît... on lui appartient tout entier... L'amour qui se laisserait discuter ne serait plus cette passion exclusive, aveugle, souveraine, qui n'admet aucune objection et ne connaît aucun obstacle...

Et maintenant tout était fini!

Il avait beau se rappeler les paroles de M. Parville, il ne pouvait croire encore à l'affreuse réalité.

Que faire?

Il n'avait personne à qui confier son désespoir, aucun ami à qui demander un conseil ou une consultation: il était seul au monde, sa mère l'avait quitté pendant qu'il était tout jeune encore; du moins, on le lui avait dit, car il ne se rappelait pas. Quant à son père, du plus loin qu'il se souvenait, à travers l'ombre du passé, il le

voyait assis, pâle et triste, au chevet d'une pauvre femme enveloppée d'un blanc linceuil.

Puis, à partir de ce jour-là, plus rien ! . . .

Son père avait disparu, le confiant à des mains étrangères ; on lui avait donné ce nom de Max qu'il portait, et aucune indiscretion n'était venue lui apprendre le secret de sa naissance.

Il avait dès lors vécu ainsi, toujours seul.

Vaguement, cependant, il comprenait qu'il devait y avoir dans ce passé, qu'on lui cachait, un mystère redoutable, peut-être une honte ; mais, par un sentiment supérieur de pudeur filiale, il s'était gardé de chercher à pénétrer le mot de cette énigme qu'on ne paraissait pas disposé à lui faire connaître.

Au surplus, il était vaillant,—la vie ne l'effrayait pas—il n'avait pas hésité à demander au travail ses moyens d'existence.

Pour dire toute la vérité, nous devons ajouter que cette situation ne lui déplaisait pas, et qu'elle répondait même à certaines dispositions natives de son caractère indépendant et fier.

Faire soi-même sa vie, ne relever que de sa conscience, ne devoir rien à personne, c'est l'idéal pour les natures élevées, et Max n'en eût pas voulu d'autre.

Malheureusement, il s'était laissé surprendre et venait de retomber brusquement de toute la hauteur de son rêve.

Pendant une heure, il resta dans sa mansarde, allant et venant, le coeur brisé, l'esprit épouvanté de l'effondrement qui s'était fait autour de lui, se complaisant obstinément aux souvenirs de son amour perdu.

Il tenta bien, à deux ou trois reprises de réagir contre sa défaillance ; mais la réalité terrible était là. Il ne pouvait plus se tromper : tout son être frémissait à la pensée de l'avenir.

Enfin, au bout d'une heure, il secoua vivement la tête, et parut prendre un parti.

Il étouffait dans cette pièce étroite ; il voulait sortir, se mêler aux bruits et au mouvement de la foule, chercher l'oubli et l'apaisement dans le va-et-vient de l'agitation parisienne.

Il marcha d'un pas résolu vers la porte qu'il ouvrit.

Mais, comme il se disposait à gagner l'escalier, une voix jeune et fraîche prononça son nom derrière lui, et l'obligea à s'arrêter.

Il réprima un mouvement de contrariété, et se tourna comme à regret, du côté d'où l'appel s'était fait entendre.

Il y avait là une belle et charmante jeune fille qui présentait son minois effronté dans l'entrebâillement d'une porte de mansarde.

Au mouvement qui avait échappé à Max et qui n'était rien moins qu'engageant, la jeune fille jeta un joyeux éclat de rire, en avançant de quelques pas sur le palier.

—Eh bien... ne vous gênez pas, vous savez, dit-elle en même temps, de ce ton intraduisible qui est particulier aux gavroches et aux grisettes de Paris ; si ça vous contrarie que je vous appelle par votre petit nom, faudra le dire et on ne recommencera plus.

La mauvaise humeur de Max ne tint pas contre la gaieté communicative de la belle enfant ; son visage se dérida tout à fait, et revenant en arrière, il lui tendit la main de la meilleure grâce du monde.

—Excusez-moi, Laura, dit-il alors... j'étais préoccupé... je pensais à tout autre chose.

—Cela se voit bien ! répliqua la jeune fille, avec une petite moue qui lui seyait à ravir... et il n'y a rien là qui m'étonne ; depuis une demi-heure, je vous entends aller et venir dans votre chambre, et je me doutais bien que vous ne deviez pas être dans votre assiette ordinaire ; pour un rien je serais allée y voir moi-même.

—Vous... chez moi ! fit Max dont la préoccupation cédait peu à peu sous l'abandon de la petite grisette.

—Tiens !... et où serait le mal ?... repartit celle-ci, avec un regard qui n'était pas naïf, mais qui était loin d'être effronté... est-ce que nous ne sommes plus libres à présent ? d'ailleurs, ce n'est pas tout ça... et, depuis quelques jours déjà je me suis bien aperçu que ça ne va plus tout seul chez vous.

—Que voulez-vous dire ?

—Je m'entends...

—Expliquez-vous plus clairement.

—Je ne demande pas mieux... mais comme ce carré ne peut pas se donner les airs d'un salon de conversation, si vous le voulez bien nous passerons dans le mien...

—Chez vous ?...

—Pourquoi pas ?... nous y causerons plus à notre aise... le père est absent... et il s'écoulera une bonne heure avant qu'il revienne... je le connais ! il ne sort pas souvent... mais quand ça lui prend, il y met le temps !...

Max obéit machinalement, et suivit Laura, qui poussa la porte de sa mansarde, et lui indiqua un siège.

—Asseyez-vous, dit-elle alors de ce même ton insouciant et enjoué par lequel il était difficile de ne pas se laisser gagner, ça manque un peu de tapis et de tentures, mais le cœur y est, et c'est encore ce qu'il y a de préférable.

Le jeune homme s'assit, et par un mouvement presque inconscient, il prit la main de Laura et la serra avec force.

—A la bonne heure ! dit Laura à qui cette pression ne parut pas désagréable ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... et si je vous ai engagé à venir, c'est pour causer de choses plus sérieuses... écoutez-moi donc, monsieur Max, et surtout comprenez bien ce que je vais vous dire.

Laura avait dix-huit ans à peine ; mais elle n'avait pas attendu l'âge pour se développer et c'était, à cette époque, un des plus charmants spécimens de la beauté parisienne.

Toutefois, ce qu'il y avait de remarquable dans cette beauté, ce n'était pas la petitesse de sa main déliée et fine, ni le dessein harmonieux de ses épaules, ni son col blanc avec des tons d'ambre à la naissance des cheveux... c'était bien plutôt ce pied mutin, agaçant pied de grisette ou de duchesse qui traversait tous les macadams de la capitale sans se salir ; c'était surtout, cet œil vif, grand, ouvert, moins effronté que curieux, où les sensations les plus diverses venaient se refléter avec une mobilité à donner le vertige.

Elle vivait là, dans une mansarde, avec son père le vieux Samuel, misérable ivrogne, qu'elle nourrissait de son travail, qui, la plupart du temps lui volait, pour aller boire, l'argent qu'elle rapportait au logis... et naguère encore, la battait comme plâtre, quand venait le temps des mortes saisons, et que l'ouvrage manquait.

Mais, depuis une année ou deux... un grand changement s'était opéré chez la fille du vieux Samuel... Laura avait fini par réfléchir, et en réfléchissant elle s'était dit que la vie qu'elle menait ne pouvait pas durer longtemps... Jusque-là, elle s'était bien résignée... mais un jour, certains instincts de révolte se firent jour sous sa résignation... et quand son père voulut, comme d'habitude, lever la main sur elle, elle se dressa toute de sa taille, courut à la porte qu'elle ouvrit, et s'arrêtant brusquement sur le seuil...

— Ecoute !... dit-elle au vieux Samuel ; si tu as le malheur de recommencer ce que tu viens de faire... je te jure que je sortirai d'ici pour n'y plus rentrer jamais. Ce que je deviendrai, je n'en sais rien... et ça t'est bien égal... mais il y a temps pour tout, et j'en ai assez de misère et de claques... Donc, n'oublie pas cela...

réfléchis et à la première menace, je dégringole les escaliers... et je vais n'importe où.

C'était la première fois que Laura parlait ainsi; le père en demeura tout interdit, et pendant quelque temps la vie fut plus supportable dans la mansarde.

Mais tout n'était pas fini cependant... Car, en s'exprimant comme elle l'avait fait, Laura ne céda pas uniquement au sentiment de révolte que provoquaient en elle les brutalités du vieux Samuel... Il y avait autre chose... et c'était plus grave!...

Plus d'une fois, depuis qu'elle avait atteint ses seize ans, la jolie enfant avait rencontré, sur le chemin de l'atelier, de beaux jeunes gens qui lui avaient dit qu'elle était belle, et que celui-là serait bien heureux qu'elle voudrait remarquer.

La première fois que l'on entend de ces propos, on rougit et on presse le pas.

C'est ce que fit Laura.

Mais quand de semblables rencontres se renouvellent chaque matin ou chaque soir, quand après avoir entendu ces paroles murmurées à voix tendre et basse, on rentre dans sa mansarde nue et froide, où l'on rapporte le souvenir obstiné des louanges recueillies en route... il arrive un moment où le cœur s'attendrit, où l'esprit s'énerve... où l'on se sent prise de vertige et de défaillance.

Et puis le danger s'accroît souvent des contacts malsains; ce sont des camarades d'atelier qui ont succombé déjà, et qui ne craignent pas d'afficher leur honte... Des patronnes qui, selon l'expression populaire, ne travaillent pas pour la vertu... ou mieux encore, ces femmes interlopes qui rôdent incessamment à la recherche d'enfants ignorantes à qui une imprudence suffit quelquefois pour glisser à tout jamais dans le gouffre de la débauche ou de la honte.

Laura avait, un soir, rencontré une de ces femmes,

et elle l'avait écoutée tout d'abord sans comprendre l'abominable métier qu'elle faisait !

Cette femme était fort connue dans le quartier... on l'appelait la vieille Hortense.

Il y avait longtemps que Laura l'avait remarquée...

Cela commença d'abord par quelques propos insignifiants : la vieille Hortense y mit de la discrétion, mais, au bout d'un mois, elle se laissa aller à certaines insinuations qui éveillèrent la curiosité de Laura.

Elle lui dit qu'elle connaissait un jeune homme qui était amoureux fou d'elle, que ce jeune homme était fort riche, et que si elle voulait, avant une semaine elle aurait un appartement somptueux, avec des domestiques et un équipage.

Laura se prit à rire, et crut sincèrement que l'on se moquait d'elle.

La vieille Hortense répliqua que rien n'était plus sérieux ; mais elle n'insista point...

Toutefois elle revint à la charge, le lendemain et les jours suivants, si bien que Laura finit par s'habituer à cette perspective, et que même, elle s'y complut, quoique jusqu'alors, elle n'en eût pas été autrement troublée.

Elle savait seulement que le jeune homme s'appelait Anatole de Blangy ; qu'il était vicomte, et que son père ne lui refusait rien pour la satisfaction de ses caprices.

Une fois même Hortense le lui montra sur le trottoir.

C'était un de ces jeunes bellâtres comme il y en a tant à Paris, qui doivent la meilleure part de leur élégance et de leur distinction à leur tailleur, et qui n'ont d'esprit que juste ce qu'ils recueillent chaque matin dans les journaux du boulevard.

Laura le trouva fort bien.—et à la manière dont Anatole la regarda, elle ne put douter que la vieille Hortense ne lui eût dit la vérité.

Dès lors elle devint plus songeuse, et l'image du jeune gandin se présenta de temps à autre à sa pensée.

Elle était donc sur une pente dangereuse, et peut-être s'y serait-elle abandonnée, comme tant d'autres avant elle, si un sentiment supérieur ne l'avait retenue !

Ce sentiment, c'était l'amour qu'elle éprouvait pour Max.

Car, il faut tout dire, ce qui l'avait préservée jusqu'à ce jour, en dépit des excitations de l'extérieur, malgré les mauvais traitements auxquels elle était exposée de la part de son père ; c'était ce jeune homme pauvre qui, depuis un an, habitait à côté d'elle, menait une vie réservée et solitaire, sombre, un peu farouche même, et avec lequel elle échangeait parfois quelques paroles, dans l'escalier ou sur le palier des mansardes.

Elle ne le connaissait pas autrement, et jamais elle n'avait surpris dans son regard autre chose que l'expression d'une politesse banale. Mais elle sentait qu'il y avait un mystère, une douleur dans la vie de cet homme, et l'intérêt avait éveillé son cœur que rien n'avait fait battre encore.

Quand elle voyait Max, elle ne songeait plus guère à Anatole de Blangy ; plus d'une fois même, dans le secret de sa pensée, avec cette franchise d'allure et de résolution qui était le caractère dominant de sa nature, elle s'était dit que, si jamais elle devait succomber, la chute lui semblerait moins coupable, si elle était déterminée par l'amour qu'elle éprouvait !

Seulement, ce qui la dépitait un peu, c'était l'indifférence que lui témoignait Max. Il était poli, affectueux même : il l'écoutait toujours avec une grande bienveillance, paraissait prendre un réel intérêt à sa situation. Mais jamais un mot ne lui était échappé qui eût trahi un sentiment plus personnel ou plus tendre, et Laura se demandait avec découragement à quoi servait d'être belle, comme on lui disait qu'elle l'était, puisque cette beauté n'exerçait aucune influence sur le seul homme auquel elle eût voulu plaire.

Ce soir donc, Laura était rentrée un peu plus tard que de coutume.

Au sortir de l'atelier, et comme elle pressait le pas pour regagner sa mansarde, elle avait entendu quelqu'un qui la suivait.

Il ne lui fallait pas faire de grands efforts d'imagination pour deviner qui ce pouvait être.

Au bout de quelques minutes, bien qu'elle ne se fût ni arrêtée ni retournée, elle savait que l'homme qui s'attachait à ses pas s'appelait Anatole de Blangy.

Son cœur battit violemment.

Elle hâta sa marche. Mais comme elle allait tourner l'angle de la Chaussée-d'Antin, elle s'entendit appeler.

—Mademoiselle... de grâce... un mot seulement, disait une voix émue à son oreille.

Elle sentit ses joues se couvrir de rougeur, et, sans que sa volonté y fût pour rien, elle s'arrêta.

—Ah! enfin, que vous êtes bonne, dit Anatole..., il y a si longtemps que je voulais vous parler...

—Mais, monsieur, balbutia Laura.

—Ne vous effrayez pas. Ce que j'ai à vous dire...

Mais déjà la grisette avait repris possession d'elle-même, et une partie de sa présence d'esprit lui revenait :

Elle regarda Anatole de Blangy :

—Ce que vous avez à me dire, monsieur, répliqua-t-elle, il ne me convient nullement de l'entendre. J'espère que j'ai affaire à un homme bien élevé, et que vous n'avez pas eu l'intention de m'insulter... Passez donc votre chemin, monsieur, et laissez-moi continuer le mien. C'est ce que nous avons de mieux à faire l'un et l'autre.

Et, sur ces mots, elle tourna les talons et s'éloigna, laissant le jeune Anatole un peu déconfit de ce brusque départ.

Dix minutes après, Laura rentrait dans sa mansarde, encore un peu effarouchée de la rencontre.

Max était venu à point pour la distraire de son émotion.

---

V

Cependant Max s'était assis comme l'y avait invité la jeune fille, et il n'avait pu réprimer un geste d'étonnement, en entendant les dernières paroles qu'elle avait prononcées.

—Voilà un singulier préambule, dit-il avec un triste sourire, et pourquoi prendre ce ton ?

—Il vous étonne, fit Laura, parce que vous avez été habitué à me voir, la plupart du temps enjouée et riieuse . . . il ne faut pas s'y fier, car c'est souvent une feinte ! Et puis ça dépend : Quand il s'agit de personnes auxquelles on s'intéresse, on sait devenir sérieuse à l'occasion.

—De qui voulez-vous parler ?

—De vous, monsieur Max.

—Vous vous intéressez donc à moi ?

—Beaucoup.

—Je n'ai cependant rien fait pour cela.

Laura eut un mouvement ironique des lèvres.

—C'est souvent comme ça que ça arrive, répondit-elle et le plus fin ne pourrait pas en dire la raison : tout de même, il n'y a pas à faire le malin ! Ce qui est certain, c'est que depuis le jour où vous êtes venu habiter la mansarde d'à côté, je ne sais pourquoi, vous avez été pour quelque chose dans ma vie. Je vous entendais aller, ve-

nir, ouvrir votre fenêtre, y rester de longues heures à rêvasser, et il n'en faut pas tant ! Cela m'a intrigué. A force d'écouter, de regarder, j'ai compris que vous n'étiez pas un homme comme les autres, et qu'il y avait très près de moi une existence mystérieuse, un gros chagrin, que sais-je ? . . . et ma foi j'ai été saisie du désir de vous connaître.

Max se prit à sourire, et enveloppa la jolie grisette d'un regard reconnaissant et doux.

— J'étais loin de me douter . . . balbutia-t-il.

— C'est justement ce qui m'a permis de vous observer à mon aise, et je m'en suis donné, vous pouvez le croire.

— Pourtant vous n'avez rien découvert.

— C'est vrai . . . à peu près.

— Comment ?

— Car, si j'ignore qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, j'ai acquis du moins la conviction que vous n'êtes pas heureux, que quelque chose vous tourmente, qu'enfin . . .

— Enfin ? . . .

— Depuis quelque temps surtout . . .

— Achevez.

— Eh bien, il doit s'être produit un événement qui a profondément modifié votre existence. Vous rentrez de meilleure heure, vous veillez fort tard, et, plus d'une fois, je vous ai entendu marcher dans votre mansarde jusqu'à une heure avancée de la nuit. Est-ce vrai ?

Max ne répondit pas tout de suite.

Il était touché de l'intérêt que lui témoignait la charmante enfant et admirait avec quelle perspicacité elle avait pénétré dans sa vie, jusqu'à en deviner presque les plus intimes secrets.

Il lui serra de nouveau la main, avec un abandon qui amena une vive lueur dans les yeux de Laura.

— Oui, c'est vrai, ma chère enfant, dit-il au bout de quelques secondes ; et pour reconnaître tant de bienveil-

lance, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de vous dire toute la vérité. Il n'y a d'ailleurs dans ma vie rien que je ne puisse avouer, et cela est plus simple que vous ne vous l'imaginez.

—Alors vous êtes malheureux ?

—Autant qu'une créature humaine peut l'être.

—Et vos parents ?

—Mon père et ma mère sont morts ; je suis seul au monde.

—Mais vous avez une place... des ressources.

—A partir d'aujourd'hui, je n'ai plus rien !

—Que dites-vous ?

—Tout à l'heure, M. Parville, mon patron, m'a signifié mon congé.

—Mon Dieu ! et qu'allez-vous devenir ?

—Je ne sais.

—Il faut chercher du travail. La pire chose qui pourrait vous arriver, ce serait de vous abandonner vous-même. Je connais ça, moi ; voyez-vous, — la misère, passe encore, — on s'y fait à la longue... Mais quand le découragement vous prend, — brrr !... le croque-mort n'est pas loin... et il n'est que temps de soigner ça... Mais nous n'en sommes pas à ce point, Dieu merci... Et si vous avez quelque défaillance de ce genre, je serai là... pour vous soutenir.

Max remua tristement la tête.

—Je ne demanderais pas mieux, dit-il, seulement, il y a cela un obstacle des plus sérieux.

—Lequel ?

—Eh ! c'est bien clair pourtant ! quoique le prix de location de ma mansarde ne soit pas bien élevé, cependant il va dépasser désormais les ressources de mon budget, et dans quinze jours, je me verrai contraint de déménager.

Laura eut, à ces paroles, un léger tressaillement qui

contracta ses lèvres, pendant qu'un cercle blanc se dessinait autour des ailes de son nez.

—Déménager!... répéta-t-elle, comme si elle eût cru avoir mal entendu; y songez-vous? à quoi bon précipiter les choses... n'avez-vous pas le temps... et puis, où iriez-vous pour être mieux qu'ici?

—Sans doute.

—D'ailleurs, si abandonné que l'on soit, on a toujours quelques amis; et si vous n'avez pas pu jusqu'à présent, faire des économies qui vous permettent d'attendre... je connais quelqu'un... moi....

Max releva vivement le front.

—Que voulez-vous dire? interrompit-il étonné.

Laura haussa les épaules.

—Allons, quel mal y a-t-il à cela? répondit-elle. Ce sont des services que l'on peut bien se rendre entre voisins. D'ailleurs, en acceptant vous m'obligeriez plus que vous ne sauriez croire. J'y ai pensé plus d'une fois depuis quelque temps, et si je ne vous ai pas encore fait la proposition, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée.

—Mais, je vous jure, dix Max.

—Laissez-moi m'expliquer. Vous ignorez peut-être la vie que je mène ici, et pourtant vous n'êtes pas sans avoir entendu le train que fait le père quand il rentre pochard ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour; maintenant j'y suis faite; mais ça n'a pas toujours été comme ça, et il y a eu du tirage. Autrefois, quand je revenais de l'atelier, à la fin de la semaine, il me retournait toutes mes poches, à seule fin de voir ce que je rapportais, et il ne me laissait pas un sou pour m'acheter mes gants et mes bottines. Si ça avait continué je serais allée pieds nus, quoi! Heureusement j'ai mis ordre à cela... depuis un an je ne lui donne plus que ce que je veux et je garde le reste. C'est ainsi que vingt sous par vingt sous j'ai pu mettre une centaine de francs de

côté. Toutefois, vous comprenez, je ne suis pas tranquille, j'ai toujours peur qu'il ne découvre la cachette, et si cela arrivait, adieu le petit magot. Donc, si vous voulez être bien gentil, vous accepterez de me garder mes économies et vous vous en servirez jusqu'à ce que j'en aie besoin, ou, que vous puissiez me les rendre. J'espère qu'il n'y a rien là qui puisse vous offenser, et au moins il ne sera pas nécessaire que vous cherchiez un autre logement. Voyons, est-ce dit ?

Max avait écouté avec une émotion sincère ; et quoi qu'il en eût, peu à peu l'attendrissement d'avait gagné et ses yeux s'étaient remplis de larmes. Il n'y a pas de fierté qui tienne devant de telles paroles, et il s'abandonna jusqu'à prendre la jolie enfant dans ses bras, et l'embrasser de tout son cœur.

— Vous êtes un cœur d'or, Laura, dit-il profondément troublé ; il ne fallait rien moins que ce témoignage de sympathie, pour me rappeler à la réalité et m'arracher au découragement. Ah ! croyez-le, mon enfant, jamais je n'oublierai cette preuve d'affection et de dévouement.

— Alors, vous acceptez ? dit Laura, qui ne songeait pas à se dégager de l'étreinte du jeune homme.

— Laissez-moi réfléchir . . .

— Vous me rendriez si heureuse !

— Dès demain, je vais me mettre en campagne, je trouverai peut-être avant peu une occupation, et, si je réussis come je l'espère, je n'aurai garde de quitter cette mansarde . . . .

— Bien vrai ?

— A demain.

— Vous sortez ?

— J'ai besoin de respirer . . . de me distraire un peu. Ne m'en veuillez pas de vous quitter.

— Je vous en veux d'autant moins que j'entends monter l'escalier. C'est le père ! . . . et rien qu'à son pas, je

devine qu'il n'est pas dans son bon sens... Il va encore y avoir du grabuge... Ah! tenez, si vous saviez comme...

—Laura!

—Non... Ne me dites plus rien. Partez, ce n'est pas déjà un si beau spectacle à voir... même quand on y est habitué!

Max n'insista pas et disparut aussitôt dans l'escalier.

Dès le lendemain, comme il l'avait annoncé à Laura, il se mit résolument en campagne; il se rendit à toutes les agences et s'adressa à quelques négociants qu'il avait un peu connus chez M. Parville. On lui fit les plus belles promesses; on lui dit même que l'on appréciait son caractère, son zèle, son intelligence des affaires. Mais il fallait attendre des vacances, et finalement on l'engagea à laisser son adresse, et en tout cas, à revenir de temps à autre prendre des nouvelles.

Quinze jours se passèrent de la sorte, sans amener un résultat... la petite somme qu'il avait touchée en quittant les bureaux de M. Parville, diminuait à vue d'œil, bien qu'il veillât sur ses dépenses avec l'âpreté inquiète d'un avare, et il voyait ses ressources s'épuiser inexorablement, et devait bientôt se trouver dans le dénuement le plus complet.

Deux jours encore et il serait contraint de quitter sa mansarde, puisqu'il ne pourrait plus conformément à l'usage, payer d'avance le mois dans lequel il allait entrer.

Il ne songeait qu'en frémissant à cette terrible échéance.

Il y avait bien, il est vrai, la proposition de Laura... Seulement pour rien au monde, il n'eût voulu l'accepter, la petite grisette qu'il avait revue souvent depuis, lui avait plusieurs fois renouvelé son offre. Mais il l'avait toujours décliné, alléguant qu'il n'en était pas encore réduit là et qu'au surplus, le moment venu, il se réservait de lui en parler lui-même.

Cependant, à mesure qu'il approchait du terme fatal, il redoublait d'efforts et battait pavé du matin au soir, sans se laisser abattre, apportant même dans ses recherches une sorte d'énergie farouche. C'était comme une lutte acharnée contre la malchance, et dans laquelle le malheureux ne voulait pas être vaincu !

Hélas ! tant de courage devait être pourtant dépensé en pure perte, car, lorsque vint la fin du dernier jour, et qu'il rentra le soir, vers dix heures, harassé de fatigue, l'esprit accablé, mourant de faim, il n'avait rien trouvé encore, et ne voyait plus le moindre espoir auquel il pût se rattacher.

Il se laissa tomber sur son lit, et se mit à dévorer le pain qu'il venait d'acheter chez un boulanger voisin.

Ses yeux étaient secs et son cœur battait à rompre ; il secouait parfois son front avec des mouvements heurtés et comme égarés.

On eut dit qu'il ne voyait plus et n'entendait plus rien.

Quelque chose comme un commencement de folie.

Cela dura une bonne demi-heure, au milieu du silence qui régnait au dehors et sur le palier des mansardes, et nul ne pourrait dire quelles pensées affolées traversèrent alors son cerveau surexcité.

Tout à coup, cependant, il eut un geste brusque, et prêta l'oreille.

Des pas précipités venaient de se faire entendre dans l'escalier ; presque aussitôt la porte de la mansarde voisine s'ouvrit avec fracas, et peu après les mêmes pas saccadés, résonnèrent sur le plancher.

C'était Laura sans doute !—Que s'était-il passé, et d'où venait cette agitation à laquelle elle s'abandonnait ?

Il n'attendit pas longtemps.

Quelques secondes plus tard, en effet, au moment où l'inquiétude commençait à le gagner, un cri strident partit de la mansarde ; il entendit la porte s'ouvrir de

nouveau avec violence, et instantanément Laura apparut et fit irruption chez lui.

Rien ne saurait donner une idée du désordre auquel elle était en proie ; une pâleur livide avait envahi ses traits ; son oeil était farouche et sombre, sa lèvre tordue et convulsée.

Max eut la pensée d'un malheur. Il s'imagina que le vieux Samuel était mort. Il se précipita au-devant de l'enfant, et lui prit les deux mains avec une tendre autorité.

— Laura ! dit-il, qu'avez-vous ? Est-ce qu'un malheur serait arrivé à votre père ?

Laura répondit par un éclat de rire nerveux.

— Lui !... balbutia-t-elle... Lui !... ah ! il se porte bien, allez, il y a deux nuits qu'il n'est pas rentré— cela devait arriver.— J'en avais le pressentiment, je vous l'avais dit. Voyez-vous, c'est fini, en voilà assez, et maintenant...

— Expliquez-vous, de grâce.

— Vous ne devinez pas ?

— Parlez.

— Eh bien ! voilà... Hier donc, il n'est pas rentré de la nuit, et comme je suis habituée à ça depuis longtemps moi, je ne me suis pas inquiétée ; j'ai pensé qu'il avait rencontré quelques camarades, et je me suis dit qu'ils avaient passé la nuit sous la table de quelque cabaret. Il paraît que ça se fait quelquefois dans le monde ! Ce matin, cependant, j'ai cru que j'allais le voir reparaître ; mais rien ! La débauche continuait. Cela m'étonnait tout de même, mais je n'avais encore aucun soupçon.

— Des soupçons ? répéta vaguement Max.

— Attendez, vous allez voir !... je suis donc allée à mon atelier, et j'ai travaillé tant bien que mal, jusqu'à six heures ; toutefois, ça m'inquiétait ; j'avais hâte de revenir à la mansarde ; c'est le père, après tout, n'est-ce

pas... et il a beau faire... alors, madame me donna une commission pressée, et je me suis sauvée... mais voilà que chemin faisant, je rencontre un ami,—un compagnon du père,—un bon zigue, comme ils disent... il m'aperçoit, fait mine de m'éviter, et paraît contrarié, quand je cours après lui et que je le rattrape... je lui demande des nouvelles de mon père... il balbutie... je le presse, enfin, il finit par m'avouer que, depuis la veille, cet excellent Samuel régale tous les camaraux!...

—Cela n'explique pas...

—Ah! moi... il n'a pas fallu me presser sur le pied davantage. J'ai pris ma course comme une folle... j'ai monté mes étages, et une fois la porte enfoncée, je n'ai fait qu'un bond jusqu'à ma cachette!...

—Le malheureux!

—Plus rien... Volée! j'étais volée!... Comprenez-vous, maintenant? Ah! tenez, s'il s'était présenté à ce moment-là devant moi... vrai! je n'ose penser à ce que j'aurais fait!

En prononçant ces derniers mots, la pauvre enfant se laissa tomber sur une chaise, passa ses deux mains dans ses beaux cheveux qui se dénouèrent pour aller rouler sur ses épaules, et pendant quelques minutes, elle donna un libre cours à ses larmes et à ses sanglots.

Max la regardait profondément ému; jamais il ne l'avait vue ainsi, et jamais il ne l'avait trouvée si belle.

Déjà, du reste, la réaction s'opérait; l'incarnat était revenu à ses joues: son visage avait presque repris son calme habituel; son regard seul conservait encore une lueur de résolution et d'énergie.

—Ce qui arrive est un grand malheur, dit enfin Max, d'un accent pénétré; surtout c'est une menace pour l'avenir. Mais il ne faut pas vous laisser abattre ainsi... Dorénavant, vous prendrez vos mesures, et votre père lui-même, quand il reviendra à la raison comprendra, j'en suis sûr, tout l'odieux de sa conduite.

—Lui!... fit Laura avec un soubresaut. Vous croyez que je vais continuer cette vie-là, ... ah! plutôt me jeter à la Seine, par exemple.

—Que voulez-vous donc faire?

—Est-ce que je sais?

—Prenez garde d'écouter trop facilement l'irritation très légitime où je vous vois, et craignez de vous repentir un jour, d'avoir agi sans réfléchir. Voyons, écoutez-moi, mon enfant, voulez-vous?

En parlant de la sorte, Max prenait ses mains dans les siennes, et s'asseyait en face d'elle.

Laura se laissait faire docilement, avec une soumission heureuse, regardant le jeune homme de ses grands yeux noirs et doux.

—Je veux tout ce que vous voudrez, répondit-elle, sans savoir précisément ce qu'elle disait.

—Il faut que je vous parle raison.

—Quoique vous me disiez, je vous écouterai...

—Et vous m'obéirez...

—Peut-être... nous verrons.... dites toujours.

—Eh bien... reprit Max; vous exprimiez tout à l'heure l'intention de quitter votre père.

—Oh! pour ça oui! répondit Laura.

—Que deviendrez-vous, cependant, au lendemain de cette séparation?...

—Cela m'est égal! Est-ce qu'il s'inquiète, lui; est-ce qu'il ne m'a pas tout fait pour me pousser à bout?

—Vous ne réfléchissez pas....

—Tenez, dit-elle, tout à coup; depuis un an, j'ai bien pensé à tout cela, allez... et ce qui m'a passé par la tête pendant le jour, ce que j'ai fait de rêves pendant la nuit, ça n'est pas à dire, voyez-vous; et il y a longtemps déjà que j'aurais déserté la maison... si quelque chose ne m'avait retenue.

—Quoi donc?

Oh! je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis.

Je suis comme les autres, voilà tout ; et celles qui résistent ont un rude courage, vous pouvez m'en croire ! Moi, on m'a dit souvent que je n'étais pas mal, et je n'aurais eu qu'à faire un signe.

— Mais vous ne l'avez pas fait.

— Non.

— Vous voyez bien ! vous vous calomniez.

— Pas tant que cela, parce que ce qui m'a retenue ne vaut peut-être pas mieux.

— Comment.

— Depuis que j'ai atteint l'âge de raison, que je vais et viens dans la circulation parisienne, si vous saviez ce que j'ai éprouvé de déception, ce que j'étais découragée, quand, le soir venu, je rentrais dans ma mansarde, sans feu et même sans pain : plus d'une fois, j'ai été bien près de m'abandonner à toutes les séductions dont j'étais entourée, mais quand ces idées me prenaient, j'éprouvais comme un frisson qui me glaçait tout le corps, et je m'arrêtais en songeant que je ferais de la peine à quelqu'un.

— Qui cela ?

Laura baissa les yeux, pendant qu'une vive rougeur montait à ses joues.

— Ah ! celui-là, continua-t-elle, d'un ton de tendre mélancolie, celui-là n'aurait eu qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, car ma vie était suspendue à la sienne, et je l'aimais comme on n'aime probablement qu'une fois en ce monde ! Seulement, lui, ne se doutait de rien ; il passait indifférent auprès de moi, et jamais un mot ne lui est échappé, qui ait pu me donner quelque espoir. Pourtant, il me semble que s'il voulait, lui seul pourrait me sauver.

Et sous l'empire d'un sentiment qui semblait plus puissant que sa volonté même, la jolie enfant alla cacher sa tête rougissante sur la poitrine de Max.

A travers le trouble de Laura, sous la transparence

des paroles qu'elle venait de prononcer, il avait enfin découvert le secret qu'elle avait laissé échapper.

Seulement Max aimait ! il aimait Edmée, comme la jolie grisette l'aimait lui-même, et, bien qu'il n'attendit plus rien de ce rêve insensé auquel il appartenait tout entier, au prix de sa vie même, il ne pouvait s'oublier dans un autre amour.

— Ah ! celui-là sera bien heureux, que vous aimerez et qui pourra vous aimer, dit-il d'une voix tremblante d'une émotion mal contenue. Mais je ne vous ai pas dit, mon enfant, et j'ai peut-être eu tort, que j'aime moi-même, sans espoir, une jeune fille dont l'amour est le seul bien que j'envie.

— Est-ce possible ? fit Laura, en devenant subitement pâle.

— C'est par elle et pour elle que je souffre.

— Et moi qui n'avais rien deviné ! Quelle est donc cette jeune fille ?

— Permettez-moi de taire son nom.

Laura mordit ses lèvres jusqu'au sang.

— Au fait vous avez raison, dit-elle, et à quoi bon ? cela ne m'apprendrait rien, puisque vous l'aimez.

— Plus que ma vie.

— C'est bien !... je sais ce qu'il me reste à faire.

Et après s'être levée et avoir fait déjà quelques pas vers la porte :

— Adieu ! adieu ! dit-elle avec un sanglot déchirant.

— Laura fit Max inquiet, où allez-vous ?

— Où je vais ?... Adieu ! adieu !

— Laura ! s'écria Max, courant après elle...

Mais Laura était déjà loin.

---

VI

Le lendemain, Max quittait sa mansarde pour n'y plus revenir.

Qu'allait-il devenir? Il n'en savait rien.

Il lui restait de quoi vivre un mois, et pendant ce délai, le hasard pouvait le favoriser et lui faire trouver un emploi.

Quelques-uns de ses camarades qu'il avait connus chez M. Parville, venaient encore le voir de temps à autre, et cherchaient, de leur côté, à le tirer de la mauvaise passe qu'il traversait.

Mais jusqu'alors, rien n'avait réussi.

Le matin, quand il descendit de son sixième étage, Max échangea quelques mots avec le maître de l'hôtel garni.

Il lui dit qu'il laissait dans sa mansarde quelques menus objets de toilette que l'on viendrait prendre dans la journée: puis il paya ce qu'il devait et allait s'éloigner quand le propriétaire le rappela.

—Monsieur ne me laisse pas son adresse? demanda-t-il sur un ton de surprise.

—Je vous la ferai donner par le commissionnaire qui viendra prendre mes effets, répondit Max. D'ailleurs, mes amis savent où je vais demeurer, et je n'attends aucune lettre. Toutefois, je vous aviserai de mon nouveau domicile.

Et il partit.

En réalité c'était uniquement par un sentiment de pudeur, qu'il ne voulait pas donner son adresse. Il

allait habiter un quartier excentrique confinant aux faubourgs, seul endroit où il pourrait dissimuler sa misère à tous les yeux et vivre sans avoir à craindre d'être reconnu.

Il tenait à ce que nul ne pût le venir chercher là! . . .

Et, de fait, le secret fut bien gardé, car, à partir du jour où il disparut, nul n'entendit plus parler de lui, et il fut impossible de savoir quel endroit de Paris il s'était réfugié.

Un ou deux de ses amis y mirent cependant une certaine obstination, et revinrent plusieurs fois à la charge ; mais sans succès.

Il advint même pendant le mois qui s'écoula un fait bizarre qu'il n'est pas inutile de faire connaître au lecteur, car il a une certaine importance, surtout au point de vue de ce qui va suivre.

C'était vers la fin du mois qui suivit le départ de Max.

On ne parlait plus guère de lui, que pour s'étonner de ne l'avoir plus revu. Les uns disaient qu'il avait dû quitter Paris. Certains prétendaient qu'il s'était embarqué pour l'Amérique : deux ou trois seulement assuraient qu'on l'avait rencontré un soir, du côté de Vaugirard, sortant d'un cabaret.

Il était dans un état pitoyable, ses vêtements étaient râpés, quoique témoignant encore, par leur coupe, d'une origine élégante ; il avait des souliers un peu éculés, et son linge commençait à s'effiloquer.

Il avait rabattu son chapeau sur ses yeux, pour ne pas être reconnu.

Voilà ce que l'on disait, et l'on ne savait rien de plus.

Or, à quelque temps de là, un des employés de la maison Parville, passant devant l'hôtel garni où Max demeurait naguère, s'arrêta par acquis de conscience, et entra dans le bureau où se tenait d'habitude le maître de l'établissement.

Celui-ci le connaissait? Il sourit dès qu'il le vit.

—Et pas de nouvelles? demanda le jeune homme avec intérêt.

L'autre remua la tête.

—Rien... toujours, répondit-il... il faut qu'il ne soit plus à Paris.

—C'est étrange... Après les témoignages d'intérêt que nous lui avons tous donnés, il aurait dû nous prévenir.

—Il n'avait pas l'air heureux quand il nous a quittés!

—Enfin, je vois qu'il faut y renoncer... Adieu, monsieur, et merci!

Le jeune homme allait se retirer, quand la porte du bureau s'ouvrit pour livrer passage à un nouveau personnage; un grand diable à la barbe rousse, qui avait des jambes et des bras d'une longueur démesurée.

Il salua le maître du lieu, sans ôter son chapeau.

—Pardon, monsieur, dit-il avec un fort accent américain, et veuillez, je vous prie, excuser mon importunité; mais on m'a assuré que vous pourriez me donner quelques renseignements dont j'ai besoin sur un jeune homme qui, m'a-t-on dit, a habité cet hôtel.

—De qui monsieur veut-il parler?

—De M. Max.

L'employé de la maison Parville et le maître de l'établissement échangèrent un regard rapide à ce nom inattendu, et l'Américain qui surprit ce regard, laissa échapper un geste d'étonnement.

—Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il, et pourquoi cette question si simple paraît-elle vous étonner si fort?

—Je vais vous dire, répondit l'hôtelier, c'est que précisément au moment où vous entriez, monsieur que voici m'adressait la même question.

—Ah ! fit l'inconnu.

Et son petit œil sembla vouloir percer de part en part le jeune homme qu'on lui indiquait.

—Voilà qui est particulier en effet, reprit-il aussitôt... une coïncidence, comme vous dites, de ce côté de l'Océan... Monsieur connaît donc M. Max?

—J'étais employé avec lui, répondit le jeune homme.

—Chez M. Parville?

—Précisément.

—Et vous veniez le voir?

—Je venais demander si l'on n'avait pas eu de ses nouvelles.

—Il n'habite donc plus cet hôtel?

—Depuis un mois.

—Et où est-il allé demeurer?

—On n'en sait rien.

—C'est singulier.

L'étranger réfléchit quelques secondes; mais c'était une nature exceptionnellement mobile, et les impressions se succédaient avec une rapidité vertigineuse.

—Voyons! voyons... reprit-il après, sans cesser de regarder le maître d'hôtel garni. Vous avez eu M. Max pour locataire pour quelque temps?

—Pendant un an.

—Et il vous a quitté, il y a un mois sans vous laisser son adresse?

—C'est cela.

—Et depuis, il n'a pas donné signe de vie! Au moins savez-vous pourquoi il est parti?

—Dame! je n'en sais rien au juste, mais il paraît qu'il venait d'être renvoyé, et il est probable qu'il n'a pas voulu garder une mansarde dont le prix allait dépasser désormais les ressources de son budget.

—Bien! bien... approuva l'étranger... cela témoigne d'un esprit honnête et pratique en même temps... je ne suis pas fâché de l'apprendre.

Puis, se retournant vers l'employé:

—Vous venez de dire, ajouta-t-il, que vous avez connu M. Max chez M. Parville; vous devez savoir, dès lors pourquoi il a été remercié. M. Parville, que je connais, est un homme juste; ce n'est pas pour une bagatelle qu'il aurait mis sur le pavé un jeune homme, dont on m'a dit le plus grand bien.

—Vous avez raison, monsieur.

—Était-il devenu négligent, irrégulier? enfin, a-t-on relevé dans sa conduite quelque faute grave?

L'employé hésitait à répondre, l'étranger coupa court à l'interrogatoire.

—Pardon, monsieur, dit-il, d'un ton net et presque impérieux. N'allez-vous pas sortir quand je suis arrivé?

—En effet.

—Eh bien, je sais ce que je voulais savoir, et rien ne me retient plus; si vous le voulez, nous allons sortir ensemble.

—Je suis à vos ordres.

—Fort bien! Sortons. Je vous accompagnerai un bout de chemin, et en route, nous pourrions causer plus utilement.

Les deux hommes s'éloignèrent, l'étranger offrit un cigare à son compagnon: il en prit un lui-même et quand ils furent allumés, ils se mirent à marcher l'un à côté de l'autre.

—Vous connaissez donc Max? dit le jeune employé.

—Je ne l'ai jamais vu, répondit son interlocuteur.

—Mais vous vous intéressez à lui?

—Beaucoup.

—Eh bien! vous n'avez pas tort, car c'est bien le plus aimable et le plus honnête garçon que j'aie rencontré encore.

—Vous ne pouvez rien dire qui me soit plus agréable à entendre. Cependant, permettez-moi une observation. Il y a dans l'histoire de M. Max, un point noir

qui jette un peu d'ombre sur la sympathie que je lui porte.

— Quel point noir ?

— Son renvoi de chez M. Parville et son étrange disparition.

— Oh ! quant à ça, dit l'employé en baissant instinctivement la voix, je crois qu'il est facile de l'expliquer.

— Vraiment.

— Voyez-vous, dans les bureaux... On ne travaille pas toujours.

— Parbleu !

— Et dans les intervalles... on cause... Or, quand on a appris, tout d'un coup, que Max était renvoyé ; comme personne n'a pu dire quelle pouvait bien être la cause de ce brusque renvoi, on a fait des suppositions... on s'est creusé la tête, et on a fini par se rappeler...

— Quoi ? quoi ?

— Seulement, il ne faudrait pas rapporter cela à M. Parville.

— Je vous jure.

— Eh bien, on s'est rappelé que le bureau de Max donnait sur le petit parc de l'hôtel, et que tous les jours entre deux et quatre heures, quelqu'un venait se promener sous les arbres de ce parc.

— Quelqu'un ! Qui cela ? fit l'étranger.

— Mademoiselle Edmée.

— La fille de M. Parville ?

— Comprenez-vous ?

— Parfaitement, parfaitement.

L'Américain esquissa un sourire, qui rappelait celui de *Basé-de-Cuir*, son ancêtre.

— Toutefois, reprit-il presque aussitôt, la présence de mademoiselle Parville dans le parc à cette heure du jour ne prouve pas... absolument.

— Sans doute, monsieur ; mais depuis...

— Depuis ? . . .

— Le soleil a beau être invitant, l'air tiède doux, le parc reste désert, et jamais mademoiselle Edmée n'y a remis les pieds.

L'Américain approuva du geste.

— *All right!* . . . conclut-il; il n'y a rien à reprendre à cela . . . et je crois qu'en effet, ceci peut être retenu comme la véritable cause du renvoi de ce pauvre jeune homme. Reste à savoir maintenant, ce qu'il est devenu ! Car ce mystère, dont il enveloppe son existence, témoigne d'une résolution bien arrêtée de ne pas se laisser découvrir et je ne vois guère de moyens . . .

— J'étais un des meilleurs amis de Max, monsieur; j'espère encore qu'il se rappellera l'amitié que je lui portais, et qu'il me fera connaître quelque jour . . .

— Soit ! soit ! fit l'Américain . . . En attendant, je continuerai mes recherches, et si je parviens à recueillir quelque indice . . . je vous ferai prévenir . . . donnez-moi votre nom, je vous prie.

— Albert Dupré.

— Chez M. Parville ?

— Tous les jours de neuf à six.

— C'est à merveille.

Et tendant la main au jeune homme :

— A bientôt, monsieur Dupré, ajouta-t-il, et croyez que j'aurai un vif plaisir à vous revoir.

Mais à partir de cette rencontre, Albert Dupré n'entendit plus parler de l'Américain, et encore moins de Max.

Plusieurs mois se passèrent de la sorte; peu à peu, on cessa de s'en occuper, et bientôt, il n'en fut plus question dans les bureaux de M. Parville.

Et cependant, ceux qui, durant les premiers mois, auraient exercé une surveillance dans les environs de la maison de banque de la rue de Trévisé, auraient pu voir, presque tous les soirs, une ombre se glisser le long de la

grille d'entrée, et rester là des heures entières, se dissimulant de son mieux, et cherchant à distinguer, à travers la nuit, la fenêtre de la chambre occupée par Edmée.

Une lumière y paraissait régulièrement entre dix et onze heures, et jusqu'à minuit on la voyait scintiller, perçant l'ombre de ses vifs rayons. De temps à autre, les rideaux de mousseline se soulevaient doucement; une silhouette furtive apparaissait; celle d'Edmée, elle jetait quelques regards craintifs dans la rue; puis comme effrayée elle-même de son audace, elle se retirait vivement et laissait retomber le rideau.

C'était tout!

Max allait et venait, indifférent au froid et à la pluie, il ne se résignait à s'éloigner que longtemps après, quand la lumière s'était éteinte; et alors, il reprenait, mélancolique et triste, le chemin du misérable logis où il cachait sa misère.

Puis, un jour, on ne le vit plus reparaître.

La dernière fois qu'on aurait pu le voir il était dans un état de dénuement absolu. Il ne sortait plus que la nuit, quand il sortait; et n'osait plus se présenter nulle part, ne voulant pas avoir à rougir de son délabrement.

Il se sentait glisser sur une pente sinistre... chaque jour le rapprochait davantage de l'abîme vers lequel il roulait. Plus d'une fois même en regardant son galetas, grelottant de froid, mourant de faim, le malheureux s'était arrêté sur les ponts, et sondant l'eau de la Seine qui coulait rapide et noire au-dessous de lui, il avait eu des idées de suicide!

Qu'advint-il cependant?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne reparut plus dans les environs de la rue de Trévise, et nul n'eût pu dire alors s'il était vivant ou mort.

## VII

Il existe, boulevard de Vaugirard, n° 14, un établissement qui n'est fondé que depuis quelques années à peine, et qui a pour objet d'offrir, pendant la nuit, un abri gratis et temporaire à tous les malheureux sans distinction d'âge, de nationalité ou de religion.

C'est un lieu de refuge où l'homme, dénué de ressources, est toujours assuré de trouver un lit, et où il peut dormir et se reconforter le corps en attendant qu'une occasion se présente et l'arrache à une misère souvent imméritée.

Paris n'a pas eu l'initiative de cette généreuse institution ; depuis quelque temps déjà, il existait des établissements similaires à Londres, New-York, Rome, Berlin, Genève, Madrid ; et, en France, c'est Marseille qui peut revendiquer l'honneur d'avoir, la première, suivi l'exemple donné par l'étranger.

L'établissement est d'ailleurs des plus simples ; il se compose de quatre grandes salles, chauffées par d'énormes poêles en fonte, dont les tuyaux vont se perdre dans la charpente élevée du toit. L'asile est précédé d'une cour spacieuse où s'élèvent le séchoir, le magasin d'habillement et la salle d'entrée, où les clients trouvent à toute heure, de l'eau chaude préparée pour leurs ablutions.

On accède à l'asile par un couloir étroit terminé par un guichet derrière lequel se tient l'employé chargé de prendre les noms des arrivants. Si ceux-ci ne possèdent pas de papier établissant leur identité, on les ac-

cueille sans rien exiger d'eux. Tous, indistinctement, reçoivent un numéro correspondant au lit qu'ils doivent occuper pendant la nuit.

En attendant l'heure du coucher, les uns vont s'asseoir sur les bancs de la première grande salle ; les autres s'approchent du poêle qui en occupe le centre. Des surveillants vont et viennent incessamment, faisant observer le silence, et préparant les immenses dortoirs que l'on aperçoit à droite, à gauche et au fond.

De temps à autre, assez fréquemment même, des étrangers se présentent pour visiter l'établissement. Jamais l'autorisation ne leur est refusée. Et c'est, je vous assure, un spectacle bien fait pour éveiller la curiosité et la sympathie !

Huit heures venaient de sonner ; il faisait au dehors un froid des plus vifs ; la bise soufflait avec violence aux angles des rues. La nuit s'annonçait comme devant être rigoureuse.

L'asile commençait à s'emplier.

Un grand nombre de vagabonds étaient déjà entrés, et, après avoir, en passant devant le guichet, donné un nom réel ou supposé, chacun était allé s'asseoir, avec son numéro, sur les bancs placés au milieu de la salle d'attente.

Le silence le plus profond régnait de tous côtés, troublé seulement de temps à autre, par l'arrivée de nouveaux clients.

Comme d'ordinaire, c'étaient des types variés, empruntés à tous les rangs, mais plus particulièrement, bien entendu, aux bas-fonds sociaux.

Quelques misérables sortant de prison... d'autres sortant de l'hôpital ; par ci, par là, des hommes en blouse, avec un bissac sur le dos, et un bâton à la main... Ceux-ci débarquaient de province et venaient à Paris chercher de l'ouvrage... Tous se regardaient avec une

sorte de défiance. Certains, plus familiers, échangeaient quelques mots avec leurs voisins, à voix basse.

La plupart étaient groupés au centre de la salle ; trois ou quatre seulement se tenaient à l'écart, le coude sur les genoux, la casquette ou le chapeau enfoncé sur les yeux, sombres, taciturnes, évidemment en proie à d'inquiètes pensées....

Parmi ceux-là il y en avait deux dont l'attitude tranchait manifestement sur celle de leurs compagnons.

L'un était un homme de trente-cinq à quarante ans environ, le visage ravagé, l'oeil oblique, les lèvres sensuelles. Il ne bougeait pas. Son regard s'était attaché au couloir d'entrée, et depuis qu'il était assis, il ne cessait d'observer ceux qui paraissaient, comme s'il eut attendu quelqu'un qui devait venir et qui était en retard.

A un moment, il se découvrit pour s'éponger les tempes, et laissa voir un front fuyant et une mine de fouine qui ne disaient rien de bon.

Il portait des vêtements relativement propres ; une longue redingote, une cravate noire, de gros souliers à double semelle.

L'autre était plus jeune ; mais le soin avec lequel il avait ramené son chapeau sur son front rendait impossible un examen approfondi.

Toutefois, ce que l'on voyait de sa personne suffisait pour justifier l'étonnement que l'on éprouvait à première vue, et par le seul aspect de ses vêtements.

Il portait un veston de velours usé jusqu'à la corde, mais dont la coupe s'était conservée pure ; des souliers vernis fortement éculés, sous lesquels on devinait un pied petit et délié ; enfin, dernier indice curieux, la main sur laquelle il appuyait son menton était blanche et fine, comme une main de femme qui ne fait rien.

Le premier avait déclaré, en entrant qu'il se nommait Renardin.

Le second avait répondu qu'il s'appelait Robert.

Cependant l'heure avançait et la défilée continuait toujours, de nouveaux arrivants venaient prendre place dans la salle, dont les bancs étaient maintenant presque tous occupés.

L'oeil de Renardin ne quittait pas l'entrée, tandis que son voisin Robert, indifférent à tout, la tête plongée dans ses deux mains, paraissait s'absorber dans une pensée unique.

Ace moment, un mouvement s'opéra aux alentours du guichet, et un jeune homme entra accompagné du gardien chef et suivi d'un valet en livrée.

Ce jeune homme ne venait évidemment pas au boulevard de Vaugirard, pour chercher un abri. Il était mis avec une grande recherche, s'enveloppait dans un chaud pardessus de fourrures, et ses bottes vernies, vierges de toutes taches de boue attestaient qu'il avait quitté sa voiture au seuil même de l'asile.

Du reste, le spectacle de la salle parut évidemment l'intéresser dès qu'il y eut pénétré, et son regard éveillé se mit à en fouiller avec indiscrétion tous les recoins sans se préoccuper autrement de l'effet que cette indiscrétion pouvait produire sur les pauvres diables qui étaient là.

Après tout, ceux-ci avaient bien autre chose en tête... et un seul d'entre eux voulut bien remarquer la présence de l'élégant visiteur.

C'était Renardin.

Dès qu'il l'avait vu déboucher, dès qu'il eut jeté surtout un coup d'oeil sur la livrée du valet qui le suivait, un sourire d'une étrange expression vint plisser ses lèvres minces, et il contint mal un grognement de satisfaction. Puis, sans faire de bruit, à pas lents et cauteleux, il alla s'asseoir dans un coin reculé de la salle, où il n'y avait que quelques rares vagabonds.

Cependant, le jeune homme continuait sa promenade en compagnie du chef surveillant.

—Je suis très heureux d'être venu, disait-il, en dissimulant mal le dégoût qu'il éprouvait ; et tout ceci est assurément digne du plus sérieux intérêt ; mon père, le comte de Blangy, me l'avait bien dit ; le comte est un des bienfaiteurs de l'oeuvre ; il a fondé plusieurs lits, rue de Tocqueville, et je ne quitterai pas moi-même l'établissement sans vous laisser un témoignage utile de ma sympathie ! Vous avez toujours une nombreuse clientèle ?

—En été nous recevons moins de monde ; mais dès que la saison devient rude, vous voyez !

—Et ces infortunés ? d'où viennent-ils ? où vont-ils ?

—Si vous désirez en interroger quelques-uns...

—Mais, très volontiers. Cela doit être curieux... Voyons...

Anatole de Blangy atteignait en ce moment l'endroit de la salle où se trouvait le jeune homme qui s'était fait inscrire sous le nom de Robert.

Il se rapprocha, et déjà il se disposait à lui adresser quelques questions, quand ce dernier relevant brusquement le front, l'enveloppa d'un regard sous l'éclat duquel il resta interdit.

Robert s'était dressé à demi ; son oeil s'était injecté de haine sauvage, et ses doigts crispés grinçaient sur la table où ils s'appuyaient.

Anatole fit un mouvement instinctif de recul ; il se pencha vers le gardien-chef.

—Quel est cet homme ? demanda-t-il en s'éloignant.

—Je l'ignore... C'est la première fois qu'il vient à l'asile ; l'auriez-vous déjà vu vous-même quelque part ?

—Je ne sais... peut-être bien, — mais où, — et dans quelle circonstance... je ne saurais le dire... en tout cas, il a une mauvaise figure.

—Il y en a quelques-uns comme cela... mais pardon ! Il nous reste à visiter les dortoirs, et si vous le voulez bien...

—Je vous suis!

Machinalement, tout en marchant, Anatole se retourna plusieurs fois du côté de Robert.

Et chaque fois, il revit ce regard persistant, dont les éclairs semblaient vouloir le poursuivre jusque dans sa retraite.

Enfin, il disparut; mais l'impression resta, et, jusqu'à son départ, c'est en vain qu'il chercha en quel endroit il avait déjà rencontré cet homme.

En réalité, il lui eut été bien difficile de le reconnaître, car il ne l'avait vu qu'une fois, et alors, il ne s'appelait pas Robert.

C'était chez M. Parville, où il n'était connu que sous le nom de Max.

Car c'était bien Max.

Comment ce malheureux en était-il arrivé à cette extrémité?

Il avait frappé à toutes les portes, essayé un peu de tous les métiers, et il n'avait pu remonter de l'abîme où il roulait.

Un jour, il s'était trouvé épuisé, misérable, n'ayant plus que quelques sous dans sa poche.

A peine de quoi manger pour quelques heures.

Et le désespoir, qui le guettait depuis longtemps, l'avait saisi sous ses griffes de vautour...

Il avait vu autour de lui des regards effarés, et n'avait plus rien vu!

L'ombre partout; sous ses pieds, un gouffre insondable, d'où s'élevaient des voix attirantes qui l'appelaient dans la mort.

Pourquoi lutter davantage? Il n'en pouvait plus... il était à bout de forces et de courage... mieux valait en finir.

Il pensa bien encore à Edmée.

Vaguement, il se sentait aimé!... Mais que pouvait-il espérer?...

La mort seule s'offrait à lui comme un refuge assuré où il trouverait le repos.

Et pourtant, il se raccrochait de toutes ses aspirations folles à ce sentiment auquel il devait ses plus pures joies.

Mais un soir le vertige le saisit!... et il prit une résolution.

Résolution sombre... fatale... irrévocable.

Il passa plusieurs heures, le front dans ses mains, les yeux baignés de larmes, adressant un dernier appel à cette Providence à laquelle il ne croyait plus.

Quand il se releva, son front était blême, son regard farouche : il ne tremblait pas.

C'en était fait!

Il quitta son gatelas, descendit d'un pas fiévreux jusque vers les berges de la Seine et s'assit sur les bords enténébrés.

Deux ou trois fois encore, ses lèvres murmurèrent le nom d'Edmée... puis il fit quelques pas vers l'eau profonde.

Qu'advint-il à ce moment, eût-il pu le dire lui-même?

Comme il allait accomplir son sinistre projet, il fut pris par la lâcheté de l'heure suprême. La mystérieuse épouvante des affres de la mort s'empara de lui et il se rejeta en arrière, avec un geste d'horreur!

Il faisait un froid glacial, une pluie fine tombait, sous laquelle il grelottait. Ses dents claquaient comme remuées par la fièvre.

Il abandonna les quais, se sauva vers les hauteurs de boulevard de Vaugirard, et, tout à coup, s'arrêta à la porte même de l'asile.

Il y entra, sans bien précisément savoir ce qu'il faisait, mais quand il fut assis, il se sentit comme soulagé...

Deux idées surtout dominaient son esprit.

La ferme résolution d'en finir le lendemain et le regret amer de quitter cette vie que l'amour aurait pu faire si heureuse.

Que lui importait le reste ?

Mais il ne s'attendait guère à l'incident qui allait se produire.

L'arrivée d'Anatole de Blangy.

Ce jeune homme, il le connaissait à peine... une fois ou deux seulement, il l'avait vu traverser les bureaux de la maison Parville; mais il savait qu'il était le fils du comte de Blangy, et que son père avait demandé pour lui la main d'Edmée !

Il n'en fallait pas davantage pour expliquer la haine qu'il lui portait, et justifier l'attitude qu'il avait prise, quand le jeune homme avait fait mine de vouloir l'interroger.

Toutefois, ce n'avait été qu'une colère passagère... un instant, il avait bien été sur le point de lui sauter à la gorge et de lui faire payer cher son impertinence... mais, Anatole disparu, il s'était remis aussitôt et était retombé dans ses rêveries...

Cependant le valet qui était entré avec Anatole de Blangy, avait laissé son maître s'éloigner en compagnie du gardien chef, et après avoir, un moment, promené un regard investigateur sur les divers groupes de vagabonds, il avait fini par s'adresser à un surveillant qui passait.

— Pardon, monsieur, lui dit-il d'un ton obséquieux, j'aurais un renseignement à vous demander ?

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit le surveillant... De quoi s'agit-il ?

— D'un homme qui doit, m'a-t-on dit, avoir cherché ici un refuge pour cette nuit.

— Vous le connaissez ?

— Je sais qu'il s'appelle Renardin et voilà tout...

Le surveillant chercha à se rappeler.

— Renardin ! répéta-t-il ; en effet, attendez donc... Je me trouvais au guichet, tout à l'heure, quand il s'y est présenté... Je me souviens même que je l'ai revu il n'y a qu'un instant : je sais où il est. Venez.

En entraînant le valet, il le conduisait vers l'endroit de la salle où s'était réfugié celui qu'il cherchait.

Quelques secondes plus tard, Renardin et le valet du comte de Blangy se trouvaient en présence.

Renardin l'avait vu venir,—on eût dit qu'il s'attendait à cette visite, car il l'accueillit d'un sourire presque ironique.

Les deux hommes s'étaient mis un peu à l'écart ; ce fut le valet qui prit le premier la parole.

—C'est vous qui êtes M. Renardin ? demanda-t-il, en cherchant à voir les traits de celui à qui il parlait.

—M. Renardin... c'est bien moi, répondit ce dernier, en enfouissant son chapeau mou sur ses yeux... aussi vrai que vous êtes, vous, Monsieur Langlois.

Le valet laissa échapper à cette réponse un geste de stupéfaction.

—Vous me connaissez !... fit-il en redoublant d'attention.

—Parbleu... vous le voyez bien, continua Renardin en haussant les épaules. Vous êtes Langlois, je suis Renardin... et j'ajoute que je vous attends depuis le moment où je vous ai vu entrer dans la salle.

Le valet tira de sa poche un papier qu'il montra à son interlocuteur.

—En ce cas, dit-il, c'est vous qui avez écrit, ce matin la lettre que voici à M. le comte de Blangy ?

—Si vous en doutez, cher monsieur, répliqua Renardin, veuillez ouvrir cette lettre et contrôler si j'en connais bien les termes :

“ Monsieur le comte,

“ Un homme qui a fréquenté, il y a cinq ans, le château de Trémor, sur la côte de Bretagne, aurait à vous confier des choses du plus haut intérêt. Malheureusement, pour des motifs divers, cet homme ne peut se pré-

senter à votre hôtel sans être assuré que vous voudrez bien l'y accueillir ; mais il sera ce soir à l'asile du boulevard de Vaugirard, 14, seul lieu de rendez-vous qu'il puisse indiquer, par la bonne raison que pour le moment il n'a pas d'autre domicile... Si donc vous consentez à lui envoyer M. Langlois, qui est votre homme de confiance, il se fera un plaisir de l'édifier sur ce qu'il attend de vous.

“Croyez bien, monsieur le comte, à mes sentiments les plus respectueux.

“Renardin.”

—Est-ce bien cela ? fit Renardin dès qu'il eut fini.

—Parfaitement, répondit M. Langlois qui avait suivi sur la lettre.

—Alors, nous pouvons causer.

—Je ne suis pas venu pour autre chose, et si vous voulez bien me faire connaître ce que vous avez à dire au comte.

Un rire nerveux et sec fut la réponse de Renardin.

—Ca, répliqua-t-il vivement, ce ne serait pas à faire, cher monsieur Langlois, et vous le comprenez bien n'est-ce pas.—Ce que j'ai à dire au comte, c'est le comte seul qui doit l'entendre. Seulement, comme il importe de lui prouver qu'il n'a pas affaire à un imbécile, dites-lui je vous prie, que l'homme qui lui a écrit, pour solliciter un entretien, est celui-là même qu'il a vu il y a cinq ans, au château de Trémor, la nuit où est mort le duc de Kervenny !

Langlois se prit à tressaillir sur ces derniers mots, et son regard s'éclaira d'une lueur subite.

—Et quoi ! s'écria-t-il, vous seriez ?...

—Lui-même ! répondit Renardin, d'un ton goguenard.

Le comte vous croyait mort.

—Il avait tort.

—Depuis cinq ans, vous n'avez pas donné signe de vie.

Renardin fit entendre un petit ricanement.

—J'espère que le comte appréciera ma discrétion comme il convient, dit-il, toujours sur le même ton railleur. On avait été très généreux envers moi!... et tant que ça a duré, je n'aurais pas voulu me montrer importun; mais la faim fait sortir le loup du bois, et, ma foi, comme il n'y a que M. le comte de Blangy qui puisse me tirer de la triste position où je suis, je n'ai pas hésité.

Langlois fronçait les sourcils.

—N'est-ce pas une somme de deux cent mille francs dit-il, qui vous fut comptée, quelques mois après la mort du duc?...

—Vous avez la mémoire excellente, monsieur Langlois, répondit Renardin; c'est bien, en effet, deux cent mille francs que je reçus à mon retour d'Amérique... Mais quoi! on était jeune, on n'avait pas vécu... A Paris, il y a mille manières de dépenser deux cent mille francs... Vous ne savez pas cela, vous, parce que vous êtes honnête...

—Mais...

—Je ne crois pas vous offenser en faisant l'éloge de votre honnêteté. Mais moi, voyez-vous, cher monsieur, j'ai toujours eu les passions vives, et je ne sais pas calculer. Je croyais que je ne verrais jamais le fond de ce sac, où j'avais mis la grosse somme! Ah bien... oui... le jeu... les femmes. Que sais-je... si bien, qu'un jour, je me suis trouvé à sec! Voilà mon histoire... et je compte bien qu'elle intéresse M. le comte.

—Cependant...

—Oh! nous causerons... Je m'adresserai à son cœur. Je lui raconterai certaines choses qu'il n'a pu oublier... je ne lui ai pas tout dit sur mon voyage d'Amérique, et je ne doute pas qu'il ne prenne plaisir au récit complé-

mentaire que j'ai à lui faire : dites-lui... monsieur Langlois, et ajoutez, si vous le voulez bien, que j'ai reçu de Cincinnati des nouvelles récentes qui sont de nature à changer singulièrement l'état des choses.

—Que voulez-vous dire ?

—Je m'entends.

—Pourquoi ne pas vous expliquer plus clairement ?

—Parce que je désire voir M. le comte de Blangy, et que je veux savoir de lui-même ce qu'il compte faire pour le passé et l'avenir.

M. Langlois n'insista pas ; Renardin avait prononcé ces derniers mots sur un ton qui n'admettait pas de réplique... il se contenta de s'incliner en signe d'acquiescement et allait s'éloigner, quand une pensée nouvelle le retint.

—Mais j'y songe, dit-il, si le comte consent à vous recevoir, à quelle adresse vous ferai-je prévenir ?

—Dites à M. le comte, répondit Renardin, que je serai demain à son hôtel entre dix heures et onze heures : j'espère qu'il donnera l'ordre de m'introduire dès que je me présenterai.

Et, du geste, il congédia M. Langlois.

Or, pendant que ceci se passait dans cette partie de l'asile, un colloque non moins singulier s'engageait dans le coin opposé où Max s'était assis...

---

VIII

Depuis qu'Anatole de Blangy avait disparu, Max était retombé dans son amère tristesse : son esprit était redevenu plus calme, et, sans se laisser détourner par le mouvement incessant qui se faisait à ses côtés, il évoquait une fois encore ce passé qui, un moment, avait été si heureux.

Un quart d'heure s'écoula de la sorte : neuf heures allaient bientôt sonner, et chacun attendait le signal du coucher.

C'était l'instant cruel... Max ne songeait pas sans amertume, à cette promiscuité du sommeil, en commun, dans le grand dortoir sombre, avec ses contingents des bas-fonds les plus suspects.

Cent fois il avait regretté d'avoir fui devant la mort... tout serait fini depuis longtemps... tandis que maintenant, il fallait attendre au lendemain.

Vingt-quatre heures !—un siècle de misère, de torture et de honte.

Tout à coup il frissonna...

Au milieu de ses rêveries, il lui sembla qu'on l'avait touché à l'épaule, et qu'une voix avait murmuré son nom à son oreille.

Tout son sang afflua à son cœur qui se mit à battre violemment, et il retourna la tête, comme s'il avait senti un fer rouge lui brûler la chair.

Ce n'était pas le jeune Blangy.

Il n'y avait, à côté de lui, qu'un homme à la figure

ouverte et franche dans les deux yeux vifs le regardaient avec intérêt.

—Monsieur... commença Max.

—Ne vous offensez pas... interrompit son voisin, je n'ai que des intentions avouables, et ne demande qu'à vous être utile.

—Mais je ne vous connais pas...

—Qu'importe. Est-il bien nécessaire que deux hommes se connaissent pour se rendre service? Je ne le crois pas. D'ailleurs, il suffit que je vous connaisse, moi, pour que ma conduite trouve sa justification.

—Cependant...

—C'est la première fois que vous venez à l'asile?

—En effet...

—Vous avez déclaré en entrant, que vous vous nommiez Robert: en réalité, vous vous appelez Max.

—D'où savez-vous?

—Oh! je sais bien d'autres choses: laissez-moi continuer: vous étiez, il y a quelques mois, employé chez M. Parville, vous avez été remercié pour des raisons que je passe sous silence, et vous avez disparu de l'hôtel garni que vous habitiez, juste au moment où j'allais vous demander.

—Vous, monsieur.

—Il n'y a rien d'étonnant à cela. j'avais le plus vif désir de vous voir, et comme vous étiez parti sans laisser votre adresse, j'ai dû me mettre à votre recherche, ce qui m'a donné beaucoup de mal. Paris est plus grand que New-York et la police y est encore moins bien faite. C'est qui explique le temps que j'ai perdu.

—Mais dans quel but?

—J'en avais un... soyez-en sûr. Donc, ce n'est qu'au bout de plusieurs mois que j'ai enfin été mis sur votre piste. Dans l'intervalle, j'avais interrogé M. Parville qui m'avait donné sur vous les meilleurs renseignements.

—M. Parville est bien bon, fit Max, avec amertume.

—M. Parville est très bon, riposta son interlocuteur, mais il a ses idées, et tout en me faisant votre éloge, il y mettait certaines réticences qui m'inquiétèrent et me firent désirer de recourir à une autre source.

—Laquelle.

—Les choses que l'on fait le mieux sont celles que l'on fait soi-même; c'est du moins ce que nous pensons en Amérique. Je suis Américain... je ne vous l'ai pas dit, j'ai eu tort; Américain, c'est-à-dire pratique, positif, infatigable... M. Parville faisait des réserves; j'ai résolu de n'avoir plus recours qu'à moi-même... Alors, j'ai remué ciel et terre; bien des fois, j'ai cru que j'allais atteindre le but... mais, quand je retrouvais votre piste, c'était pour la reperdre aussitôt; enfin, ce soir, je vous ai suivi... vous êtes allé sur les bords de la Seine... j'étais derrière vous; si vous vous étiez jeté à l'eau, je vous aurais sauvé... je nage comme un poisson. Si je portais toutes les médailles de sauvetage que l'on m'a décernées, les deux côtés de ma poitrine n'y suffiraient pas. Vous m'avez épargné le désagrément de me mouiller, et je vous suis reconnaissant d'être venu vous réfugier en cet asile.

Pendant que l'inconnu parlait, Max avait laissé échapper quelques marques d'impatience; mais son interlocuteur ne paraissant pas y prendre garde, il s'était résigné à l'écouter jusqu'au bout.

Cet homme n'était point d'ailleurs, un client de l'asile, et ce n'était pas la misère qui l'y amenait.

Max crut qu'il avait affaire à quelques philanthrope monomane à la recherche de documents humains, et fouillant tous les mystères de la Babylone moderne, avec l'espoir d'y rencontrer quelque sujet d'étude...

Ce qu'il allait ajouter ne devait pas tarder à provoquer chez Max bien d'autres étonnements!

L'Américain reprit après un court silence :

—J'arrive à la partie vraiment intéressante des propositions que j'ai à vous faire, dit-il d'un ton qui devenait plus net et plus précis. Ainsi que je vous l'ai prouvé, je vous observe depuis longtemps... Vous allez souvent rue de Trévise,—ne niez pas, j'étais près de vous,—et pendant bien des semaines, je me suis demandé ce que vous y alliez faire. Si vous aviez été un homme suspect, j'aurais pu penser que vous vous rendiez rue de Trévise pour étudier les lieux. Les Parville sont riches ; il y a là une caisse bien garnie... un coup à faire ; et l'état de dénuement où vous étiez réduit autorisait bien des suppositions.

—Monsieur !...

—Vous êtes jeune... vous avez l'air honnête... à votre âge, on est amoureux et non cupide... et le trésor qui vous attirait là... c'était une belle fille qui s'appelle mademoiselle Edmée Parville.

A ce nom, Max fit mine de se lever et de ne pas vouloir en entendre davantage ; l'Américain le retint.

—Malheureusement, continua-t-il, vous êtes pauvre, sans parents, sans amis, et vous devez vous contenter d'aller sous la fenêtre de la belle enfant, pour essayer de voir son ombre sur le rideau de sa chambre, comme ces pauvres affamés qui vont s'accroupir aux soupiraux de Véfour pour y respirer l'odeur des préparations excitantes qu'exhalent les fameux souterrains ! N'est-ce pas cela ?

—A peu près, répondit vaguement Max.

—Eh bien, vous êtes dans le rêve ! je veux vous donner la réalité. Vous êtes misérable et je puis vous faire plus riche dix fois que le père de mademoiselle Edmée. Voyons, répondez, le voulez-vous ?

Max demeura quelques secondes comme ébloui et fasciné par les perspectives inattendues que l'on ouvrait

devant ses regards... Mais bientôt il se sentit repris violemment par la réalité poignante, et sa lèvre, se crispa.

—Ah ! vous êtes bien cruel, monsieur, répondit-il... et ce que vous faites n'est guère généreux. Pourquoi abuser un pauvre diable, tromper un malheureux, qui, il y a deux heures ne songeait qu'à en finir avec la vie... Mais voyez donc où nous sommes, et songez que je ne sortirai d'ici que pour aller, résolument cette fois, chercher un dernier refuge dans la mort.

L'Américain haussa légèrement les épaules.

—C'est là, dit-il, un parti désespéré auquel il vous sera toujours loisible de recourir ; voyons ! qui vous empêche d'accepter la chance de salut que je vous offre ?

—Eh ! puis-je croire à autre chose qu'à une mystification ? repartit Max, ébranlé malgré lui.

Son interlocuteur tira de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit lentement, et d'où il tira quelques banknotes.

—De l'autre côté de l'Océan, dit-il, nous n'avons pas pour habitude de plaisanter avec les choses sérieuses. Voilà plusieurs petits papiers qui représentent une somme d'environ dix mille francs de votre monnaie. Je Je les dépose entre vos mains à titre d'arrhes... Vous en ferez dès demain l'usage qu'il vous plaira, mais je vous connais assez déjà, pour être certain que vous consacrerez une partie de cette somme à remonter un peu votre garde-robe qui doit être en bien mauvais état. Quand vous aurez pris ce soin, et s'il vous plaît d'en apprendre plus long, vous viendrez me voir, et demain, ou dans huit jours, à votre convenance, je vous réitérerai les offres de cette nuit.

—Mais quelle condition mettez-vous à mon acquiescement ?

—Je n'en mets aucune.

—Cependant, vous avez un but.

—Parbleu ! bien malheureux serait celui qui n'en aurait pas un, dans la vie ; mais que vous importe ? Ne serez-vous pas libre toujours de rompre le pacte, s'il vous déplaît ? Je ne vous demande aucun engagement.

—Ah ! vous me tentez !

—J'y comptais bien.

—Et quand pourrai-je vous voir ?

—Demain, si vous voulez.

—Soit ! soit ! je ne veux pas, je ne puis plus réfléchir, et vous m'assurez . . .

—Nous causerons de tout cela, demain.

—Mais qui me donnera votre adresse ?

—Moi-même : la voici !

En parlant de la sorte, l'Américain lui remit sa carte, et s'étant levé, il se dirigea vers la porte de sortie.

Dès qu'il eut disparu, Max jeta un coup d'œil rapide sur la carte qu'il venait de recevoir et il lui :

*Jonathan de Cincinnati*

*Grand-Hôtel.— De deux à cinq*



## IX

Quelques semaines venaient de s'écouler depuis que s'étaient accomplis les faits que nous venons de raconter.

Un matin, vers onze heures, l'avenue des Champs-Élysées était sillonnée de nombreux équipages, et, sur la piste du côté droit, des cavaliers et des amazones allaient au galop de leurs montures, se dirigeant vers le Bois, sous les allées duquel ils ne tardaient pas à disparaître.

Il faisait une matinée tiède et douce... la brise était molle et tendre.

C'était plaisir de voir ce défilé incessant où passaient tour à tour les jeunes hommes et les jeunes femmes bien connues autour du lac.

C'est surtout à cette heure que le bois de Boulogne est charmant à fréquenter.

Le feuillage des arbres n'a pas encore reçu la poussière du jour; il plane sur les profondeurs humides de verdure, une buée transparente, qui, peu à peu, se déchire sous les rayons indiscrets du soleil levant.

Du reste, dans cette cohue élégante presque tout le monde se connaît. On s'est vu la veille, on doit se revoir le soir ou le lendemain. On y commence ou l'on y continue mille intrigues mystérieuses ou avouées, et le temps se passe, pour ainsi dire, à échanger des saluts ou des sourires.

La nature est invitante; il y a des parfums pénétrants dans l'air, il semble qu'il se dégage de toutes cho-

ses une sorte de griserie qui vous prend inconsciemment par les sens les plus subtils.

Au nombre des voitures qui avaient le don d'éveiller plus particulièrement l'attention des jeunes gens et la curiosité des jeunes femmes, il y en avait une vers laquelle tous les regards portaient à l'envi, et que l'on suivait avec un intérêt tout spécial.

C'était une victoria... tout à fait élégante, sortant évidemment des ateliers du meilleur faiseur, et dont l'attelage était hors de pair, au dire des connaisseurs....

Il y avait dans la victoria deux personnes.

L'homme, tout le monde le connaissait; c'était Anatole de Blangy.

Mais la femme? C'était la seconde fois que le fils du comte la produisait autour du Lac, et à part quelques rares initiés, nul n'eût pu dire d'où elle venait, ni comment elle s'appelait.

Elle n'appartenait à aucun théâtre; on ne l'avait pas vue encore aux courses, et les mieux renseignés affirmaient que c'était une petite perle que de Blangy avait découverte dans un quartier excentrique, et dont il avait fait sa maîtresse.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle était fort jolie...

Avait-elle dix-huit ans? c'est tout au plus.

Elle avait des cheveux opulents qui étaient bien à elle; des dents d'un merveilleux éclat; de grands yeux profonds à vous donner le vertige....

De plus, adorablement faite; la main fine, le pied petit, la poitrine et les épaules rappelant, pour les faire oublier, les chefs-d'oeuvre de la statuaire antique.

Il y a encore de ces trésors-là dans Paris!... seulement, il faut les trouver.

Ce ne fut qu'un cri d'admiration.

Anatole, rejeté en arrière, devinant l'envie dans les regards de ses amis de cercle, jouissait naïvement de son

trionphe, et souriait d'un air discret, aux gestes qu'il recueillait sur la route.

—Vous voyez ! dit la jeune femme, nonchalamment allongée dans le fond de la voiture, et constatant, avec de délicieuses sensations, le succès qu'elle obtenait, vous voyez que si j'avais raison de ne pas rester cloîtrée dans mon appartement du boulevard Haussmann, quelque somptueux qu'il soit ; je crois que, pour un peu, vous m'auriez obligée à y prononcer des vœux éternels !

Anatole se prit à rire.

—Allons, tu exagères... répliqua-t-il, avec enjouement ; seulement, tu sais que j'ai des ménagements à garder. Je ne t'ai rien caché de ma position. Je suis à la veille de faire une mariage très-riche... Et si l'on apprend que j'ai été vu au Bois, souvent, en compagnie d'une jolie femme...

—Eh bien, qu'est-ce que ça me fait à moi ?

—Songe donc... ce mariage, c'est une fortune considérable.

—N'êtes-vous pas riche ?

—Je veux l'être plus encore, pour ne rien refuser à tes caprices. C'est un peu de patience à avoir... et après !

La jeune femme fit une petite moue ravissante.

—Ah ça !... C'est gentil, répondit-elle, tu as bon cœur toi, et la femme que tu épouseras sera heureuse... si elle n'est pas difficile !

Anatole ne releva pas l'observation, où perçait manifestement une intention d'ironie...

La victoria venait de prendre une des contre-allées les moins fréquentées, et pendant un quart d'heure ils avancèrent au pas, sans rencontrer le moindre cavalier.

Anatole s'était emparé de la main de la jeune femme et la tenait tendrement entre les siennes.

—Laura ! chère Laura, dit-il à voix émue et basse ; si tu savais comme je suis heureux : comme toi, j'ai constaté ce matin de quels regards d'envie on m'accueillait ;

mes amis en crèvent de jalousie, et le fait est que l'on a rarement promené autour du Lac une femme plus charmante et mieux faite pour l'amour.

La jeune femme ferma les yeux comme si elle eût poursuivi un rêve dont elle ne voulait pas se laisser distraire.

—Oui, oui, dit-elle, d'un ton vague; il y a dans tout cela une fatalité... et j'ai bien hésité avant de me laisser aller! Mais c'est la vie, et vous avez profité de ce que lui, ne voulait pas.

—Qui ça... lui? interrogea Anatole, devenu subitement attentif.

Laura remua doucement la tête.

—Oh! vous n'avez pas à vous inquiéter... répliqua-t-elle avec un mouvement d'épaules... c'est déjà de l'histoire ancienne... mais tout de même, s'il l'avait voulu...

—Tu ne m'avais jamais parlé ainsi.

—Tiens! est-ce qu'on dit ces choses-là à première vue; et puis, je vous le répète, et vous savez si je suis franche, et si on peut me croire... il aimait une autre femme, et ne pensait guère à moi... pauvre garçon! Ah! on passe souvent comme ça à côté du bonheur!

—Et c'est fini?

—Sans avoir commencé...

—Qu'est-il devenu?

—Je ne sais pas.

—Tu ne l'as pas revu?

—Jamais!

—Et si tu le rencontrais?

La jeune femme eut un frisson, et une lueur rapide traversa son regard.

—Ne parlons pas de cela, dit-elle en secouant vivement le front, comme pour chasser une vision importune; maintenant, il y a un abîme entre lui et moi! et s'il me voyait là, à vos côtés, promenant tranquillement ma

honte au Bois, ce n'est plus de l'indifférence, mais du dégoût qu'il éprouverait.

—Oh! oh! fit Anatole; il est bien difficile, ce monsieur.

—C'est un honnête homme, tout simplement, riposta Laura; et comme il n'y a pas à remuer la pelle par le temps qui court, quand il en passe un il faut s'empres- ser de le saluer.

Mais tenez, ajouta-t-elle, en voilà assez sur ce sujet, et je n'ai pas l'habitude de faire une conférence sur la vertu... Cette promenade m'a creusée... Si vous voulez nous allons rentrer.

—Comme tu voudras.

Anatole dit quelques mots à Bastien son cocher, qui se mit en devoir de tourner.

Mais comme la voiture débouchait dans un carrefour où aboutissaient plusieurs allées, ils virent venir à eux un cavalier, monté sur un cheval anglais pur sang, d'une rare perfection de formes et d'une grande élégance d'allure.

Le cavalier s'inclina en passant devant la victoria et continua sa route au pas tranquille et lent de sa monture, sans même jeter un regard sur Anatole et Laura.

Mais celle-ci avait, à sa vue, porté ses deux mains à ses lèvres pour étouffer un cri, et elle s'était tournée vers le jeune Blangy.

—Eh bien... qu'as-tu donc? interrogea celui-ci.

—Rien !rien! fit la jeune femme; mais ce cavalier vous a salué en passant; est-ce que vous le connaissez?

—Je ne l'ai jamais vu.

—Mais son cheval... Vous m'avez dit que vous connaissiez tous les chevaux de Paris, du moins tous ceux qui méritent de fixer l'attention des connaisseurs; or celui-ci me semble une bête magnifique.

—Tu as raison.

—A qui appartient-il?

—Je l'ignore.

—Eh bien, c'est ce que je veux savoir!... dit Laura, d'un ton résolu.

Et, s'adressant au cocher :

—Bastien!... ajouta-t-elle, ne perdez pas de vue le cavalier qui nous a croisés tout à l'heure, et suivez-le jusqu'à son domicile : vous entendez ?

—Oui, madame.

—En ce cas, allez-y!... et avec toute la discrétion dont vous êtes capable.

En quelques minutes, ils eurent atteint l'avenue du Bois-de-Boulogne, où ils retrouvaient le cavalier dont la vue avait frappé si vivement Laura.

Celui-ci les devançait d'une centaine de mètres, et se tenait, pour le moment, à la portière d'un splendide landau dont un grand diable aux poils roux occupait le fond, pendant que ses longues jambes allaient se reposer sur la banquette de devant.

—Voilà notre homme, fit Anatole en se penchant vers Laura... êtes-vous satisfaite ?

La jeune femme ne répondit pas ; elle s'était remise pourtant de la brusque émotion qu'elle venait d'éprouver ; ses joues un peu pâles, d'abord, avaient repris leurs belles couleurs, et son regard fixait avec une singulière persistance le cavalier que lui indiquait Anatole.

Le silence de Laura arracha un mouvement d'impatience à ce dernier.

—Ah ! çà, reprit-il, au bout d'un instant ; j'espère que tu vas m'expliquer...

La jeune femme eut un geste d'indifférence marquée.

—Et que voulez-vous que je vous explique, répliqua-t-elle du bout des lèvres ; ce cavalier, j'ai cru le reconnaître, et je tiens à savoir si je me suis trompée... voilà tout!... Est-ce que par hasard vous me feriez l'honneur d'être jaloux!...

—Ce serait la preuve de mon amour.

—Ne dites donc pas de bêtises, mon bon ; vous êtes un garçon charmant ; toutes les femmes le disent. Vous êtes riche et vous mettez le prix à vos caprices... Mais, quant à prétendre éprouver de l'amour... vous...  
Jamais !

—Cependant...

—Il n'y a pas de cependant. Nous ne nous sommes liés par devant aucun magistrat municipal. Nous nous sommes rencontrés hier, et si nous nous quittions demain, ni vous ni moi, n'en aurions de désespoir ; comprenez-vous?... .

Puis, s'adressant au cocher, de nouveau :

—Bastien, dit-elle d'un ton impérieux et bref, faites ce que je vous ai dit, n'est-ce pas, et suivez à distance le cavalier que je vous ai indiqué.

Pendant ce rapide colloque, le cavalier qui en était l'objet, continuait de caracoler à la portière du landau et échangeait de temps à autre quelques mots avec le grand diable qui l'occupait.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, qu'ils tournèrent pour entrer dans la grande avenue des Champs-Élysées...

Une fois-là, ils prirent une allure plus vive, et ce fut au trot allongé des deux chevaux du landau qu'ils descendirent vers Paris,—mais ils n'allèrent pas loin...

La victoria de Laura les serrait de près, et quand ils s'arrêtèrent à quelques mètres du carré Marigny, le jeune femme vit un des deux laquais qui se tenaient derrière le landau, aller prendre la bête du cavalier, et ce dernier, suivant son ami qui avait sauté de la voiture, se diriger vers un charmant petit hôtel, dont on apercevait la silhouette derrière un épais rideau d'arbres séculaires.

Laura jeta un cri de surprise.

—Eh! mais... c'est l'hôtel de Brimborion... dit-elle en se tournant vers Anatole qui boudait.

—Sans doute.

—Il est à vendre, je crois.

—Depuis plusieurs mois.

—On assure qu'il est charmant.

—Auriez-vous l'intention de l'acheter? On n'en demande qu'un million, mobilier compris...

Laura eut un froncement irrité des sourcils.

—Ce n'est pas bien malin, ce que vous dites-là, mon cher, riposta-t-elle, avec vivacité... moi, je sais borner mes caprices, selon le budget que je reçois, et, quand la fantaisie me prendra d'acheter cet autel ou un autre, ce n'est pas à vous que je demanderai le million dont j'aurai besoin; mais si je ne songe pas à devenir propriétaire d'un pareil immeuble... je puis, du moins, me donner le plaisir platonique de le visiter. On m'a dit des merveilles de l'intérieur de cette pauvre Brimborion, et, puisque la vue n'en coûte rien, je ne vois pas ce qui pourrait me retenir. Venez-vous?

Et sans attendre de réponse, elle sauta lestement à terre, marcha résolument vers la grille, et posa le bout de son doigt ganté sur le bouton de sonnerie.

Anatole était sur ses pas... Laura éclata de rire.

—Ah! vous vous êtes ravisé! dit-elle avec un regard de dédain... Ce n'est pas malheureux... venez donc... puisque vous voilà... et surtout quittez cet air maussade qui vous va peut-être très bien, mais qui ne me va pas du tout à moi!

La grille s'était ouverte, et un valet s'était présenté.

—Cet hôtel... est bien à vendre, n'est-ce pas, mon ami? demanda Laura.

—Oui, madame, répondit le valet.

—Et peut-on le visiter?...

—L'entrée est libre; madame n'a qu'à prendre cette allée. Au bout, elle trouvera l'escalier d'entrée...

—C'est bien... merci... Anatole, donnez-moi votre bras.

Et ils gagnèrent l'hôtel qui n'était qu'à une centaine de pas.

---

## X

Brimborion était une de ces belles pécheresses dont la chronique scandaleuse s'occupe tant à Paris, auxquelles certains écrivains s'évertuent à faire une notoriété tapageuse et qui, le plus souvent, disparaissent au bout de quelques années, pour retomber dans les bas-fonds d'où elles sont sorties, ou pour aller mourir sur un lit d'hôpital et glisser finalement sur une table d'amphithéâtre.

Celle-ci n'avait pas échappé à la loi fatale et à la destinée commune.

On l'avait vu éblouir, de sa beauté et du luxe qu'elle lui rapportait une capitale qui ne s'étonne cependant pas de grand chose. Elle avait eu vingt laquais galonnés à son service, dix chevaux pur sang dans ses écuries; ses épaules, ses bras, ses oreilles étincelaient sous la flamme des diamants. Son hôtel resplendissait des merveilles les plus coûteuses... et Paris, un moment, s'occupa d'elle, comme il s'est occupé de Léotard, de Gladiateur, etc.; on allait l'applaudir au théâtre, on l'acclamait quand elle paraissait aux courses, et je ne sais s'il y a lieu de s'en étonner beaucoup, car il paraît que cela se

pratiquait ainsi dans l'antiquité pour les hétaires de la Grèce.

Brimborion avait vécu, et, plus heureuse que ses parraines, elle était morte en pleine prospérité.

C'avait été un deuil public... et la spéculation qui l'avait entretenue pendant sa vie, ne l'avait pas lâchée après sa mort.

Un industriel fameux avait compris qu'il restait quelque chose à faire !

Il avait acheté l'hôtel avec tous ses meubles et les bibelots qui appartenaient à Brimborion.

Puis, profitant du bruit que soulevait cette mort inattendue et navrante, répandant des réclames habilement rédigées dans tous les journaux autorisés, il avait chauffé la curiosité publique, laissant entrevoir que l'hôtel allait être mis en vente, et que déjà des offres éblouissantes se produisaient.

Le succès fut complet.

Le funèbre Barnum connaissait bien son siècle. En moins d'une semaine, tout Paris défila dans l'hôtel de Brimborion, et l'on assure que certains Anglais y mirent un prix fabuleux.

On y allait le matin, l'après-midi ; quelques raffinées s'y faisaient conduire le soir.

On eût dit qu'il restait sous les lambris dorés de ce temple de l'amour moderne comme un parfum pénétrant de l'encens que l'on y avait brûlé naguère ! On en sortait énervé, comme imprégné de l'atmosphère capiteuse qui vous y avait enveloppé un moment.

Tout cela était admirablement mis en scène, et nous le répétons, le succès fut complet.

Quand Laura et Anatole y furent introduits par un laquais en livrée, qui les conduisit immédiatement au premier étage, ils trouvèrent plusieurs personnes qui les y avaient précédés.

Mais ce n'était ni le cavalier mystérieux que Laura

voulait voir de plus près, ni le compagnon avec lequel il était entré.

Les personnes qui se trouvaient là, leur étaient tout à fait inconnues... il y avait deux ou trois étrangers. Une ou deux pécheresses qui avaient connu Brimboration, et un singulier personnage qui allait et venait, les mains derrière le dos, regardant et écoutant tout, sans donner une attention spéciale aux bibelots, non plus qu'aux visiteurs.

C'était un petit homme, au regard oblique, au front fuyant, sur les lèvres duquel errait incessamment un rictus ironique ou sensuel...

Il n'accordait, disions-nous, aucune attention particulière aux visiteurs... et cela était vrai, avant l'arrivée d'Anatole de Blangy. Mais dès que ce dernier eut fait son entrée, il ne le quitta plus des yeux.

Ni Anatole ni Laura ne prenaient garde à lui.

Laura était, en ce moment, tout entière à l'admiration que la vue de ces merveilles provoquaient en elle, et Anatole, qui était connaisseur, du moins en ces sortes de choses, s'absorbait, de son côté, dans le dénombrement de ces mille riens qui coûtent si cher, qui durent si peu et auxquels les femmes attachent tant de prix.

Cependant Laura commençait à s'impatienter de ne point voir arriver celui qu'elle cherchait... elle pensa que, puisqu'il n'était pas au premier étage, c'était sans doute au rez-de-chaussée qu'il s'attardait, et, prenant le bras d'Anatole, elle se disposait à l'entraîner vers l'escalier, quand un incident singulier se produisit.

Au moment où Anatole se dirigeait vers la porte, il crut entendre prononcer son nom derrière lui, et se retourna avec étonnement.

Mais il ne vit que l'étrange personnage dont nous avons parlé, qui le regardait de son oeil oblique, pendant que sa lèvre ébauchait un sourire énigmatique.

Anatole sentit une sourde irritation lui monter au cœur.

—Pardon, monsieur, dit-il, d'un ton hautain... n'est-ce pas vous qui venez de prononcer mon nom?

—Moi-même, monsieur... répondit son interlocuteur.

—Que me voulez-vous?

—Je désirerais vous dire deux mots.

—Mais je ne vous connais pas!...

—Je m'appelle Renardin et j'ai été fort lié avec M. le comte de Blangy, votre père.

—Cela ne m'explique pas...

—Accordez-moi deux minutes: tirons un peu de ce côté, et j'espère qu'il ne me faudra pas longtemps pour vous faire comprendre l'intérêt supérieur qu'il y a pour vous à écouter un homme qui peut, à son gré, faire rompre votre mariage avec mademoiselle Edmée Parville!...

Anatole fit un mouvement et regarda plus attentivement l'homme qui lui parlait.

Et tout d'abord, il lui déplut.

Cette tête de fouine, ces yeux troublants, ce rire sardonique, tout cela le mettait en défiance, et quoi qu'il en eût pourtant, il sentait vaguement qu'il y avait un danger dans cet homme.

Il se tourna vivement vers Laura.

—Je te rejoins, dit-il d'un ton rapide... Continue ton examen sans moi, et avant dix minutes...

Laura s'éloigna.

En réalité, quoique Anatole ne dût pas la gêner beaucoup, elle n'était pas fâchée d'être seule... elle continua donc son chemin, et, peu après, elle descendait lentement les marches de l'escalier.

Anatole s'était rapproché de Renardin.

—Et maintenant... lui dit-il, faisons vite, je vous prie... parlez; qu'avez-vous à me dire?

Renardin l'entraîna dans l'embrasement d'une fenêtre,

et ils passèrent derrière deux grands rideaux de velours qui les masquaient tout à fait.

— Là ! dit-il d'un ton satisfait ; de cette façon nous sommes chez nous, et nul ne pourra dire que vous avez échangé quelques paroles avec Me Renardin.

— Quel inconvénient voyez-vous donc à ce qu'on me voit avec vous ?

— Aucun pour moi, cher monsieur, je vous prie de le croire.

— Voyons donc... et apprenez-moi...

Renardin réfléchit une seconde, comme pour bien peser ce qu'il allait dire.

Puis il reprit :

— Voici, dit-il ; l'autre soir, j'ai causé quelques instants avec M. Langlois qui est l'homme de confiance de M. le comte, et je l'avais prié de dire à M. votre père que je désirais être reçu par lui, le lendemain matin, entre dix et onze heures...

— Eh bien ?

— Eh bien... quand je me suis présenté à l'hôtel, il m'a été impossible de pénétrer jusqu'à M. le comte, et c'est M. Langlois qui m'a reçu.

— Que puis-je faire à cela ?

— Rien assurément. Laissez-moi continuer ; M. le comte m'a donc fait dire qu'il ne pouvait me voir, qu'il le regrettait beaucoup et qu'il jugeait inutile que je me présentasse de nouveau... C'était un congé, dont la rigueur était à peine atténuée par quelques billets de mille qu'il me faisait remettre.

— Et que vous avez pris.

— Pardieu ! Il y avait quelque temps que je n'en avais touché... et ces petits fafiots-là ça fait toujours plaisir à voir... seulement, à la réflexion, je vis bien vite que ce n'était pas mon compte !

— Votre compte ! fit Anatole étonné... est-ce que

par hasard, M. de Blangy aurait contracté quelque dette envers vous ?

Renardin s'inclina avec humilité.

— Une dette de reconnaissance, répondit-il, une simple dette de reconnaissance... et celles-là... on ne s'en acquitte jamais complètement.

— Comment ?

— Il y a des choses que je ne puis vous confier, monsieur, mais...

— Enfin, qu'attendez-vous de moi ?

— Presque rien. Vous allez voir : tout à l'heure, ou ce soir, ou demain, sous peu enfin, vous vous trouverez en présence de M. le comte... eh bien, ce que je vous demande, c'est de lui raconter que vous m'avez rencontré... et que je me suis montré un peu mécontent... pas irrité... mécontent—surtout ! que je désire l'entretenir quelques minutes... et engagez-le, cryoez-moi, à m'accorder l'honneur de cette entrevue ! car voyez-vous, cher monsieur, il ne faut pas jouer avec les choses sérieuses.

Je ne suis pas méchant, mais j'aime les égards... Quand on est humble et petit... c'est naturel. Eh bien, que le comte, encore une fois, consente à m'entendre... et, si vous le voyez hésiter, dites-lui qu'il y va peut-être de sa fortune... de la vôtre... et que votre union avec mademoiselle de Parville dépend de la résolution qu'il prendra.

— Vous me donnez là une singulière commission... fit Anatole tout hésitant.

— Enfin vous voulez bien vous en charger ? insista Renardin.

Le jeune homme se dressa à cette question, faite d'une voix presque impérieuse, et soulevant le rideau d'un geste vif et prompt :

— Quant à cela, monsieur, je me consulterai, répon-

dit-il avec hauteur, et je verrai ce qu'il me conviendra de faire.

Puis saluant de la main, il traversa la chambre et disparut.

Renardin réprima un mouvement de vive irritation.

—Le fils vaut le père!... balbutia-t-il dès qu'il eut vu s'éloigner le jeune homme, mais qu'ils prennent garde l'un et l'autre, car, si le comte se montre récalcitrant...

Et, passant à un autre ordre d'idées, il ajouta avec un frisson :

—Ah!... pourquoi me tient-il avec ce document redoutable! être riche! être riche! et n'avoir plus cette rouge perspective devant les yeux! seulement, pour cela il faudrait...

A son tour, il écarta lentement le rideau et se disposa à rentrer dans la chambre.

Mais presque aussitôt il s'arrêta, inquiet et soupçonneux.

Il y avait appuyé contre la patère de la fenêtre un homme qui l'accueillit quand il parut, par un geste d'intelligence et un salut mystérieux.

Renardin était de nature résolue. Il aimait les situations nettes et franches et allait droit au danger avant que le danger ne vînt à lui.

Evidemment, cet homme avait entendu la conversation qu'il venait d'avoir avec Anatole de Blangy.

Quel mal y avait-il à cela? Il n'en voyait aucun. Il voulut apprendre tout de suite s'il se trompait.

Et il marcha à l'inconnu.

Mais au moment où il allait l'interroger, ce dernier le prévint, de la façon la plus courtoise, en lui épargnant la moitié du chemin.

—Ne vous creusez pas l'esprit, cher monsieur, dit-il en même temps; je devine que vous êtes intrigué, et je viens tout de suite mettre fin à votre embarras... Oui,

oui, c'est bien à vous que s'adressait mon salut de tout à l'heure, et si je me suis permis cet acte de politesse, avant d'être connu de vous, c'est qu'il n'y avait ici personne qui put nous présenter l'un à l'autre. Or, comme j'avais à vous parler, j'ai passé par-dessus les formalités d'usage, et vous voudrez bien me pardonner.

Pendant que l'inconnu parlait, Renardin l'avait examiné avec intérêt et du premier coup d'oeil, il conçut de lui une haute opinion.

Physionomie intelligente et vive, lèvres railleuses, et deux yeux dont la flamme aveuglait.

—Celui-ci n'est pas un sot, pensa Renardin; que peut-il me vouloir?

Et revenant à son interlocuteur :

—Je vous pardonne très volontiers, dit-il, et j'avoue que je suis curieux de savoir à quel propos...

—Ne cherchez pas, je vais vous le dire, monsieur Renardin...

—Vous connaissez mon nom?

—Vous avez pris soin de me l'apprendre, en le donnant tout à l'heure au fils de M. le comte de Blangy.

—Oh! oh! vous écoutiez aux portes!... voilà une singulière habitude de la part d'un homme bien élevé.

—Je n'ai pas la prétention, non plus que vous, cher monsieur, de passer pour un parfait gentleman... Mais j'ai coutume d'observer tout ce que je vois, et de retenir tout ce que j'entends. C'est à cela que j'ai dû de faire mon chemin dans le monde.

—Il est des personnes qui pourraient trouver excessif et déplacé ce soin que vous prenez de surprendre des secrets qui ne vous appartiennent pas.

L'inconnu eut un rire silencieux, pendant que ses sourcils se rapprochaient pour donner à sa physionomie une expression presque farouche.

—Voilà qui m'a toujours fort peu inquiété, répliqua-t-il d'une voix nette et ferme; je tue un colibri à deux

cents mètres, un homme à huit cents... et je fais aussi peu de cas de la vie des autres que de la mienne...

—Ce n'est pas une raison...

—C'en est une pour moi!... Mais ne nous égarons pas, voulez-vous? Depuis que je me connais bien, — il y a de cela vingt bonnes années, — j'ai perdu le moins de temps possible en bavardages, et ce n'est pas en vieillissant que je commencerai. Nous causons là tous les deux de choses indifférentes, comme si nous n'avions rien de mieux à faire. Redevenons pratiques; je crois que nous nous en trouverons bien, l'un et l'autre... n'est-ce pas votre avis?

—Comme vous voudrez.

—L'entretien n'en sera que plus utile pour vous comme pour moi... Donc si tout à l'heure j'ai surpris votre conversation avec M. Anatole de Blangy, ce n'était pas dans le but de satisfaire une curiosité banale... Non!... Seulement, depuis quelque temps, je vous observe. Vous m'intéressez. Et je n'étais pas fâché de savoir sur vous quelque chose de plus personnel que ce que j'avais appris jusqu'à ce jour.

—Ah! çà... mais... fit Renardin avec un rire contraint, c'est de l'inquisition?

—En Amérique, nous n'avons pas d'inquisition, mais nous sommes positifs, et si on nous l'a reproché quelquefois, nous ne nous en sommes jamais mal trouvés.

—Au moins, me direz-vous pourquoi je suis devenu l'objet de vos observations?

—Je n'y vois point d'inconvénient. Du premier jour où je vous ai vu, vos traits m'ont frappé, le souvenir de votre personne s'est attaché à moi avec une persistance des plus étranges, et il m'a semblé que ce n'était pas la première fois que je vous voyais.

—Vraiment!

—Oh! comme vous dites en France, j'ai l'oeil américain, et je me trompe rarement.

—Où m'avez-vous donc rencontré? fit Renardin, en soutenant avec audace le regard perçant de son interlocuteur.

Celui-ci dessina pour la seconde fois ce rire silencieux qui lui était familier.

—N'avez-vous jamais été en Amérique, cher monsieur? demanda-t-il brusquement, d'un ton qui affirmait bien plus qu'il n'interrogeait.

Renardin se raidit violemment contre le trouble qui menaça de l'envahir à cette question inattendue.

—Moi! répliqua-t-il... êtes-vous fou?... et qu'aurais-je été faire en Amérique?

—On ne sait pas... répondit l'inconnu.

—Jamais!

—Je me serai trompé alors, et il existe, en ce cas, de par le monde, un homme qui vous ressemble d'une façon invraisemblable. — Je me suis trop hâté d'écrire à Cincinnati.

—Cincinnati! répéta Renardin, malgré lui.

—Connaîtriez-vous ce pays?

—Nullement.

—J'ai fait fausse route! D'ailleurs, à vous l'avouer franchement, je n'étais pas bien sûr de mon fait: l'homme à qui vous ressemblez, ne s'appelait pas Renardin.

—Vraiment! Comment s'appelait-il?

—Attendez! un nom vulgaire... Ah! Durandeaum... C'est bien cela... Durandeaum!

Renardin ne broncha pas, et son interlocuteur s'inclina.

—Il me reste, monsieur, dit-il, à vous prier de vouloir bien agréer mes excuses... et je ne puis mieux faire, en vous quittant, que de vous laisser ma carte, pour le cas où vous auriez besoin de mes services... Croyez que si l'occasion s'en présente jamais, je serai trop heureux de vous être utile ou seulement agréable...

Et ayant salué de nouveau, il s'éloigna, après avoir

remis sa carte à Renardin qui était resté soucieux et préoccupé.

— Singulier homme ! balbutia-t-il... il me connaît... C'est sûr... Mais quel est-il... que veut-il?... Qui me dira?...

Renardin avait, en parlant de la sorte, froissé entre ses doigts nerveux, la carte qu'on venait de lui remettre ; il y jeta un coup d'oeil, et l'effet fut instantané et foudroyant.

— Lui ! Lui ! s'écria-t-il avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude.

Il est à peine besoin de dire que le nom gravé sur cette carte était celui de Jonathan de Cincinnati !

Cependant ce dernier n'était pas allé loin.

Il avait descendu l'escalier, s'était arrêté un moment au rez-de-chaussée, et après s'être assuré que son jeune compagnon ne s'y trouvait pas, il avait gagné le vestibule.

Là il rencontra un homme qui paraissait attendre, assis sur une banquette.

Un homme de quarante-cinq ans environ, type américain dans toute sa pureté, les cheveux roux, taillés en brosse, la barbe longue de même couleur et la lèvre rasée.

Quant à l'oeil, on eût pu dire que c'était tout un monde !

Petit, vif, mobile, d'un gris bleu clair qui tirait parfois sur le rouge, et dont la flamme intense scintillait incessamment sans, pour ainsi dire, se fixer sur aucun objet.

Il ne fallait pas s'y fier. Cet oeil-là était bien connu et bien apprécié de l'autre côté de l'Océan, et il n'y avait guère que celui de Jonathan qu'on pût lui opposer.

Pour le moment, il tenait dans sa main gauche un petit morceau de bois qu'il taillait avec un canif dont sa main droite était armée.

Jonathan alla à lui et lui toucha légèrement l'épaule.

—Monsieur Cox, demanda-t-il, d'un ton rapide, qu'est devenu le jeune gentleman qui m'accompagnait ?

— Il y a quelques minutes... qu'il est parti... ; répondit M. Cox.

— A-t-il vu la jeune femme qui nous suivait au Bois ?

— Je ne pense pas... car il s'éloignait comme elle arrivait.

— Quelle est cette jeune femme ?...

— La maîtresse de M. Anatole de Blangy.

— Et elle s'appelle ?... -

— Laura...

Jonathan approuva du geste.

— Bien, dit-il, mais ce n'est pas pour vous parler de cette femme que je viens à vous.

— Je m'en doute bien.

— Avez-vous remarqué l'homme à museau de renard, qui se promenait tout à l'heure dans les appartements du premier étage ?

— Parfaitement, sir Jonathan.

— Vous savez qui il est ?

— Il se fait appeler Renardin, mais il fut un temps où il portait un autre nom.

— Durandeaup ?

— Précisément.

— C'est affaire à vous, dit-il avec une satisfaction non équivoque ; je vois que mon ami le chef de la détective de New-York ne m'avait pas trompé, en m'assurant qu'il m'envoyait un auxiliaire précieux. Vous n'avez pas perdu votre temps.

— Il faut en perdre le moins possible.

— C'est mon avis. Aussi j'espère que nous nous entendrons.

— Je travaillerai de mon mieux.

— A la bonne heure... Mais poursuivons. Ce Renardin, conservons-lui son nouveau nom, puisqu'il paraît lui plaire plus que l'autre qui lui rappelle proba-

blement de dé-sagréables souvenirs... Ce Renardin, je veux avoir sur lui les renseignements les plus complets.

—De quelle nature?

—Mais... Son domicile d'abord.

—Il demeure rue du Helder, 14.

—Ah! ah!

—Depuis quinze jours seulement; car auparavant il habitait une mauvaise chambre garnie, rue Saint-Louis-en-l'Île.

—Diable! ceci indique qu'il s'est opéré un changement intéressant dans sa fortune.

—Il paraît qu'il aurait reçu récemment quelques banknotes de la générosité de M. le comte de Blangy.

Jonathan jeta à son interlocuteur un regard où perçait une pointe d'admiration.

—Et comment, depuis une semaine seulement que vous êtes à Paris, pouvez-vous avoir été si exactement renseigné? demanda-t-il, surpris et charmé.

—Oh! de la manière la plus simple, répondit modestement M. Cox. C'est moi qui ai succédé à M. Renardin, dans l'hôtel de la rue Saint-Louis-en-l'Île.

—Parfait! parfait! je comprends... Eh bien! il faut continuer.

—C'est ce que je ferai.

—Je désire notamment connaître sa vie publique et privée... savoir ses habitudes... ses fréquentations et pénétrer, surtout, le mystère de ses relations avec le comte de Blangy...

—Je m'en occupe.

—Et avez-vous quelque espoir de réussir?

—J'en suis certain.

Jonathan fit un geste d'approbation.

—A la bonne heure, répondit-il, et je n'ai rien à relever à tout ceci. Toutefois, avant de m'éloigner, j'ai une dernière observation à vous adresser.

—Laquelle?

—Le chef de la détective, en vous adressant à moi, ne m'a point fait connaître le prix qu'il attachait à vos services... ne vous êtes-vous pas entendu avec lui, sur le chiffre des honoraires que vous attendez de moi?

M. Cox remua humblement la tête.

—Oh! c'est inutile, répondit-il d'une voix plus calme; sir Jonathan est connu à New-York; on sait qu'il est généreux pour ceux qui le servent bien, et je ne demande que la rétribution légitime des services que j'aurai pu lui rendre.

—Vous êtes un homme pratique, M. Cox... fit Jonathan, décidément enchanté; et je puis vous assurer d'avance que vous serez content de moi.

Cette fois, il traversa le vestibule, gagna le parc, et remonta peu après dans son landau.

M. Cox n'avait pas bougé; assis sur sa banquette, il s'était remis à tailler son petit morceau de bois, et parut s'absorber uniquement dans cette distraction essentiellement américaine.

Toutefois, en dépit de l'attention qu'il y donnait, son regard se dirigeait de temps à autre vers l'escalier et il suivait les visiteurs qui montaient au premier étage ou en descendaient.

Et d'abord, il vit passer Laura, rejointe bientôt par Anatole de Blangy.

La jeune femme paraissait maussade: elle n'avait pas rencontré celui qu'elle cherchait, et elle faisait retomber sur son compagnon, la mauvaise humeur qu'elle en éprouvait.

Mais Anatole n'y prenait pas garde.

Il semblait lui-même préoccupé et soucieux, et c'est évidemment à sa conversation avec Renardin, qu'il fallait attribuer cet état de son esprit.

M. Cox, du reste, ne s'y attacha pas.

Renardin venait d'apparaître, suivant Laura à distan-

ce, et l'enveloppant d'un regard où il y avait plus qu'une curiosité banale.

M. Cox se leva, et par un mouvement qui pouvait n'être que très naturel, il alla s'appuyer contre un des côtés de la porte de sortie, l'oeil fixé sur la jeune femme qui allait disparaître.

Et quand Renardin passa près de lui :

— Charmante femme ! murmura-t-il, assez haut pour que ce dernier l'entendît.

Renardin se retourna vivement, et, chose bizarre, dès qu'il aperçut M. Cox, son regard ne put plus s'en détacher.

On eût dit que le visage de l'Américain avait tout à coup éveillé en lui un souvenir intéressant, quoique vague encore.

M. Cox se laissa complaisamment regarder, puis, au bout de quelques secondes, il se prit à rire bruyamment. Renardin redoubla d'attention.

— Ah ! ah ! fit M. Cox, je vois que vous me reconnaissez.

— Moi !... vous !... balbutia Renardin, au comble de la surprise.

— Eh, pardieu ! il n'y aurait là rien de bien étonnant.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Regardez-moi bien ! Rappelez-vous ! il y a cinq ans à peu près, à Cincinnati...

— Hein...

— Je vais vous aider... Ah ! il faisait nuit... mais tout de même on garde longtemps le souvenir de pareils incidents... C'était au presbytère... il y avait là deux hommes qui ne se connaissaient pas auparavant, mais qui s'étaient entendus tout de suite ; l'un de ces deux hommes avait offert à l'autre une certaine quantité de banknotes, et l'autre les avait reçues... Il s'agissait...

Renardin prit brusquement le bras de son interlocuteur.

— Silence ! taisez-vous, lui dit-il à voix basse.

— Je vois avec plaisir que la mémoire vous revient, fit M. Cox.

— C'est donc vous...

— C'est moi qui ai reçu les banknotes... et vous qui les avez données. Voyons, vous voilà tout interdit, est-ce que je suis si changé que cela?... Moi, je vous ai reconnu tout de suite.

— Qu'êtes-vous donc venu faire à Paris ?

M. Cox cligna de l'œil.

— Ça, c'est toute une affaire, dit-il, et nous en causerons tout à notre aise, si vous voulez bien me permettre de vous revoir ; je sais bien des choses que vous ignorez... vous en connaissez que je serais heureux d'apprendre. A nous deux, nous pouvons faire quelque chose d'utile. Quand pourrez-vous m'accorder quelques minutes d'audience ?

— Mais... je ne sais...

— Oh ! ne vous gênez pas pour moi ! protesta M. Cox ; je serais désolé de vous causer le moindre embarras, j'attendrai votre bon plaisir ! Mais quand vous aurez vu M. le comte de Blangy, et que vous aurez pris ses instructions, j'espère que vous ne refuserez pas de m'écouter à mon tour.

Renardin était fort perplexe... Sans se rendre un compte bien net de ce qu'il éprouvait, il lui semblait que la présence de cet homme était un danger, et il se demandait comment il parviendrait à le conjurer.

Après tout, le plus prudent était encore de ne rien brusquer et de voir venir, en gagnant du temps.

— Je serai certainement heureux de vous revoir, répondit-il aussitôt, et si vous voulez me laissez votre adresse...

— C'est inutile, puisque je connais la vôtre, répliqua

M. Cox ; dans quelques jours, je déposerai, rue du Helder, 14, un mot qui vous indiquera le jour et l'heure où je serai libre, et je ne doute pas que vous ne vous arrangiez de manière à m'éviter de revenir une seconde fois.

Renardin s'étonna bien un peu du ton presque comminatoire dont ces derniers mots furent prononcés, mais il ne vit aucun intérêt à se montrer susceptible, et remettant à faire ses réserves, il fit un geste d'acquiescement.

— Soit, répondit-il ; soit ! je vous attendrai donc rue du Helder ; et croyez au vif plaisir que j'aurai à vous recevoir, quand il vous plaira de vous y présenter.

Les deux hommes se saluèrent alors avec toutes les marques d'une politesse exquise, et pendant que M. Cox reprenait son canif et son morceau de bois, maître Renardin s'empressait de gagner les Champs-Élysées.

Dès qu'il eut fait une centaine de pas, il héla un remise qui passait, et monta rapidement à l'intérieur.

— Rue de Varennes, 24, cria-t-il au cocher.

Et la voiture partit aussitôt.

---

## XII

Le comte de Blangy était dans son cabinet, attendant l'heure du déjeuner. Il était rentré de son cercle fort tard dans la nuit, et s'était levé de bonne heure.

Le comte avait été un grand joueur autrefois ; mais, depuis cinq années, il semblait s'être sérieusement amendé. Il menait bien toujours la vie à grandes guides, mais la mort du duc qui l'avait fait riche et lui avait donné l'administration d'une immense fortune, devait l'amener, en lui inspirant des devoirs nouveaux, sur la pente d'idées d'ordre et de tenue, et il est certain que depuis ces cinq années écoulées, on eût trouvé peu à reprendre dans sa conduite.

Était-ce l'âge qui était venu ? était-ce la pensée de son fils qui grandissait et avait besoin d'un exemple ? n'était-ce pas plutôt d'autres soucis ? Toujours est-il que peu à peu il s'était transformé, et que maintenant il ne songeait qu'à la situation qu'allaient lui faire ces trois millions laissés par le duc et dont personne désormais ne pouvait lui disputer la possession.

Et puis, il y avait ce mariage d'Anatole avec Edmée qui le préoccupait depuis longtemps.

M. Parville était le plus riche et le plus solide banquier de Paris ; sa fille était une charmante enfant : il y avait là une dot qui ne s'élevait pas à moins d'un million ; c'était l'avenir d'Anatole assuré, et la sécurité pour lui-même, de quelque catastrophe qu'il pût être menacé.

Car, bien que le comte ne crût pas qu'une revendi-

cation pût jamais se produire à propos de l'héritage du duc ; bien que, en dépit des démarches faites en France et à l'étranger, on n'eût pas trouvé trace de l'enfant de Roger, cependant, il était certain que cet enfant avait existé, et tant que la preuve de sa mort ne serait pas faite, on pouvait toujours craindre quelque incident inattendu, provoqué par l'envie ou la cupidité.

Le mariage d'Anatole s'imposait donc comme le meilleur moyen de parer à toute éventualité, et M. de Blangy ne négligeait rien pour en hâter la conclusion.

Du reste, M. Parville avait toujours paru accueillir la recherche du comte avec une faveur marquée ; si cela n'avait dépendu que de lui, les deux jeunes gens eussent été unis depuis plusieurs mois, et mademoiselle Edmée Parville se fût appelée vicomtesse de Blangy.

C'est là ce qui chatouillait particulièrement la vanité du banquier ; il ne pouvait borner son ambition à faire partie des classes dirigeantes... et il se fût incliné volontiers devant un blason, un titre ou même une simple particule !

Seulement, il y avait un obstacle !... un grave obstacle.

M. Parville n'en avait pas parlé au comte, mais il s'était vu, bien malgré lui, contraint de traiter les choses avec plus de circonspection.

Cet obstacle... c'était Edmée !...

Après tout, n'est-ce pas de son bonheur qu'il s'agissait, et le bonheur, à dix-huit ans, ce n'est pas à un titre qu'on le demande !

Edmée n'avait rien dit pourtant !

Quand son père lui avait parlé de ce mariage, elle s'était contentée de pleurer, et toutes les paroles qu'elle eût pu dire, n'eussent pas valu ses larmes.

M. Parville n'insista pas ce jour-là, mais il revint à la charge, à quelques semaines de distance, et, comme

Edmée ne fit plus alors entendre aucune plainte, qu'elle ne versa plus aucune larme, il crut qu'il l'avait gagnée.

Il n'en était rien !

Sa résignation n'était qu'apparente... Car, à partir de ce jour, ses joues se prirent à pâlir, un voile de mélancolie se répandit sur son front, et la vieille Ursule ne put s'empêcher d'adresser à ce sujet des remontrances bien senties au malheureux banquier.

M. Parville l'envoya promener... mais, le lendemain, il avait avec M. le comte de Blangy un entretien sérieux à la suite duquel il fut convenu que, tout en maintenant l'engagement qu'il avait pris, M. Parville obtiendrait un délai qui permît à Edmée de mieux connaître Anatole, et de se faire à l'idée de quitter son père, et la vie calme et douce qu'elle menait auprès de lui.

L'entrevue avait été trop cordiale, et M. Parville s'était exprimé en termes trop chaleureux, pour que le comte conçût la moindre inquiétude. — Néanmoins, ce retard le désobligeait, et sa crainte venait surtout de la conduite de son fils, qui, depuis quelque temps, selon ce qu'on lui avait dit, s'affichait beaucoup dans les petits théâtres, et même au Bois, en compagnie de demi-mondaines.

Ce n'était pas là, assurément, une chose bien condamnable aux yeux du comte, mais Edmée n'avait pas les mêmes raisons d'indulgence ; elle avait été élevée en petite bourgeoise ignorante des coutumes du grand monde, et c'était un danger sur lequel il fallait veiller.

M. de Blangy songeait donc à toutes ces choses, et il allait et venait à travers son cabinet, se creusant l'esprit pour trouver un moyen de vaincre les hésitations d'Edmée.

De loin en loin aussi, le souvenir de Renardin se présentait à lui, et un nuage passait rapide sur son front, dont il n'altérait pas du reste la sérénité.

En ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et Anatole entra; le comte s'arrêta au milieu de la chambre.

—Ah! c'est toi! dit-il visiblement satisfait, tu arrives du Bois?

—Oui, mon père, répondit le jeune homme.

—Déjeunes-tu avec moi?

—Je vous remercie. J'ai un rendez-vous et je suis même un peu en retard.

—Est-ce que mademoiselle Laura n'aime pas à attendre?

Anatole regarda son père avec un sourire.

—Tiens! on vous a parlé d'elle, dit-il, sans le moindre embarras.

—Parbleu! on m'a assuré même qu'elle était très jolie, et qu'elle te coûtait fort cher.

—Vous ne m'avez pas encore taxé mes caprices, objecta le jeune homme avec enjouement.

—Et je ne commencerai pas aujourd'hui, répliqua le comte; seulement, j'aurai peut-être quelques observations à te faire à ce sujet.

—C'est que j'ai si peu de temps de les écouter.

—Ce ne sera pas long; au surplus, ce n'est pas à cause des dépenses auxquelles tu peux te livrer que je voulais t'adresser des observations, c'est bien plutôt sur le sans-gêne avec lequel tu te conduis! Il n'est pas adroit de s'afficher comme tu le fais quand on est, comme toi, à la veille de se marier.

—Oh! je ne suis pas pressé.

—C'est possible, mais moi, je tiens à ne pas perdre de temps.

—Mademoiselle Edmée ne paraît pas non plus en avoir une forte envie.

—Tu ne fais rien pour cela, et plus d'une à sa place, y aurait peut-être renoncé.

—Où serait le mal?...

—Le mal serait de laisser échapper une fille unique dans la main de laquelle on mettra un million le jour de son mariage, sans que la fortune du père s'en trouve notablement diminuée.

—Ne sommes-nous pas riches aussi?

—Nous le serons, je l'espère, un jour... Mais en attendant, qui sait ce qui peut arriver?

—Auriez-vous quelque sujet de crainte?

—Je n'en ai aucun... Cependant...

—Cependant?

—Non!... pas aujourd'hui... tu n'as pas le temps, et cela nous entraînerait trop loin... Mais, crois-moi, use de ménagements. Ne te montre pas trop au Bois et au théâtre avec des femmes qui pourraient nuire à ta considération, et quand tu verras mademoiselle Parville au bal que son père donne ce soir, rue de Trévisé, traite-la avec l'attention que sa beauté mérite; je suis assuré qu'elle te saura gré de l'empressement que tu lui témoigneras. Ce que je te demande n'est pas difficile... et tu le feras?

—Je vous le promets.

—Bien! j'y compte, et maintenant va à tes plaisirs, et donne un bijou de plus à mademoiselle Laura.

Anatole se disposait à s'éloigner, quand un valet entra qui remit une carte au comte.

Pendant que ce dernier lisait, Anatole était revenu sur ses pas.

—A propos, dit-il vivement, j'ai fait tout à l'heure, une rencontre assez bizarre dont je m'étais bien promis de vous parler, et que j'allais oublier.

—Qu'est-ce donc? fit le comte.

—Un homme qui m'a arrêté chez Brimboration, dont j'étais allé visiter l'hôtel, en revenant du Bois, et qui m'a prié de vous demander pour lui, quelques minutes d'audience.

—Quel est cet homme?

—Je ne le connais pas.

—Enfin... il a un nom...

—Il s'appelle Renardin.

Le comte fronça les sourcils.

—Pardieu ! dit-il avec une colère mal contenue. Voilà un coquin qui devient bien importun... il ose s'adresser à toi quand il te rencontre. Son audace ne connaîtra bientôt plus de bornes... et il faut en finir avec lui, au plus tôt!...

Puis, se tournant vers le valet :

—Faites entrer la personne qui vous a remis cette carte, ajouta-t-il d'un ton bref.

Quelques secondes plus tard, Renardin pénétrait dans le cabinet du comte de Blangy.

Renardin en se rendant chez le comte, avait obéi à un sentiment qu'il n'avait pas pris la peine d'analyser. La rencontre qu'il venait de faire de l'étrange M. Cox, les quelques paroles qu'il avait recueillies au cours de la conversation, mille autres choses encore inappréciables l'avaient mis sur la pente de pensées nouvelles, et instinctivement, il avait jugé prudent de faire une dernière tentative auprès de M. de Blangy, et de prendre avec lui certaines dispositions qui lui paraissaient urgentes.

Si M. de Blangy le repoussait. — et il s'y attendait bien, — il irait trouver M. Cox et verrait quels projets celui-ci apportait de New-York. Dans le cas contraire, c'est-à-dire, si le comte se montrait de bonne composition il couperait court une bonne fois à toutes ses appréhensions en liquidant sa situation à l'aide d'une transaction honorable !

A son grand étonnement, il n'eut pas plus tôt fait passer sa carte que le comte donna l'ordre de l'introduire.

—Tiens ! pensa-t-il en gagnant le cabinet de M. de Blangy ; est-ce que je serais arrivé au bon moment.

Mais dès qu'il fut entré, il vit tout de suite qu'il se

trompait et remarqua bien vite l'expression irritée répandue sur les traits du comte.

Cela le dérouta un peu sans lui faire perdre contenance et il s'inclina avec humilité, sans rien laisser paraître de son trouble.

Du reste, le comte commença aussitôt et sans préambule :

— Ainsi, c'est encore vous, dit-il d'un ton saccadé et violent, sans même jeter un regard sur le malheureux Renardin; je vous avais cependant fait dire par Langlois que j'espérais bien ne plus vous revoir... Vous vous êtes obstiné; vous avez poussé l'audace jusqu'à vous adresser à mon fils, et si je vous reçois en ce moment, c'est uniquement pour vous dire que votre impertinence m'obsède, et que si vous me poussez à bout, je pourrais bien user des moyens que je possède, pour éloigner à jamais un personnage trop indiscret et l'envoyer au bague où il devrait être depuis longtemps.

Renardin se garda de protester, et courba le front sous cette terrible menace.

— Monsieur le comte est bien dur pour moi! murmura-t-il, dans une attitude humiliée.

— N'ai-je pas assez fait, jusqu'à présent?

— Dieu me garde de proférer la moindre plainte...

— Que voulez-vous alors?... Que demandez-vous?... Est-ce encore de l'argent? toujours!... Croyez-vous qu'une pareille situation puisse se prolonger davantage... et n'avez-vous pas été assez payé, pour le service que vous m'avez rendu?

Renardin ne répondit pas immédiatement.

Seulement, pendant le silence qui succéda aux paroles du comte, il releva lentement le front, si bien qu'au bout d'un moment, on le vit droit, le regard brillant et la lèvre railleuse.

— Monsieur le comte est bien bon de rappeler le service que j'ai eu le bonheur de lui rendre, répondit-il à

voix cauteleuse; moi, je n'aurais jamais osé invoquer ce souvenir; mais, puisque vous y faites allusion, je me permettrai d'ajouter que je n'ai point cessé un jour d'être dévoué à vos intérêts, et que même, si j'ai tant insisté pour être reçu, c'est que, en ce moment, une occasion va probablement se présenter où mon zèle pourrait encore une fois être utilement employé.

Sur ces derniers mots, le comte fit un brusque mouvement, et se mit à observer plus attentivement l'ancien notaire.

—Qu'est-ce à dire? fit-il avec hauteur; et de quelle occasion parlez-vous?

—Oh! ce n'est encore qu'une hypothèse, repartit Renardin, mais si j'en crois mon flair qui est assez subtil... je ne serais pas étonné qu'il ne se préparât à cette heure quelque machination...

—Une machination, dans quel but?

Renardin allait répondre... un valet entra qui annonça au comte que le déjeuner était servi.

Le comte fit un geste de vive contrariété, pendant que Renardin simulait un commencement de retraite.

—Dites que je déjeunerai plus tard, fit M. de Blangy au valet.

Et dès que ce dernier se fut retiré, il se tourna vers Renardin qui revint sur ses pas.

—Une machination! répéta-t-il d'un ton rapide... à quel propos... dans quel but... contre qui?... Répondez...

Renardin haussa les épaules.

—Mon Dieu! on ne sait jamais au juste, dit-il; vous comprenez! depuis la mort du duc de Kervenny, moi, par intérêt pour monsieur le comte, je suis toujours sur le qui-vive. Or, la vie est pleine de surprises de ce genre, et il se pourrait faire qu'au moment où l'on y penserait le moins, quand on se croirait sûr de tou-

cher enfin aux trois millions, un incident vint à se produire, qui remît tout en question.

— Quel incident ? — interrogea le comte, que les réticences calculées de Renardin irritaient sourdement.

— Vous savez quelque chose ?

— Presque rien.

— Quoi !... encore ?

— Voici... c'est à ce qu'il paraît le jour aux rencontres, et dans ce même hôtel où j'ai eu l'honneur d'échanger quelques mots avec M. Anatole, je me suis trouvé, tout d'abord, en présence d'un homme dont M. le comte doit avoir beaucoup entendu parler depuis quelque temps.

— Qui cela ?

— Sir Jonathan, de Cincinnati.

— L'homme aux neuf millions ?

— Précisément.

— Il vous a parlé ?

— Oh ! il n'est pas fier...

— Que vous a-t-il dit ?

— Des choses bizarres, sur lesquelles il y a à réfléchir... et qui m'ont tout de suite donné l'idée qu'il en savait sur mon compte plus long qu'il n'en voulait dire.

— En quoi cela peut-il m'intéresser ?

— Je ne l'ai pas pénétré encore ; et si cette rencontre n'avait été qu'un fait isolé, je l'aurais considérée comme fort insignifiante ; mais, comme j'allais quitter l'hôtel, j'ai été accosté par un second personnage qui, celui-là, a été un peu plus explicite.

— Et ce personnage ?

— Un Américain...

— Encore.

— Il semble que toute l'Amérique se soit donné rendez-vous à Paris. C'est une coïncidence, et je n'aime pas beaucoup cela.

— Enfin...

—J'abrège. Ce second personnage s'appelle Cox, et c'est lui qui m'a aidé à me procurer les actes de naissance et de légitimité du petit-fils du duc ! Cela ne s'est pas fait tout seul, comme vous vous le rappelez peut-être, car il nous a fallu, les arracher aux flammes qui dévoraient le presbytère où ils étaient déposés, l'affaire a fait quelque bruit, à l'époque, et l'on a été jusqu'à me soupçonner, moi, d'avoir allumé l'incendie que nous avons pourtant contribué à éteindre. Enfin, quoi qu'il en soit de ces calomnies, les papiers sont restés en ma possession, et nul n'en connaît l'existence, si ce n'est vous, monsieur le comte, et mon copain de Cincinnati, qui est M. Cox.

La communication était grave et valait qu'on en tint un compte sérieux.

—Et ce Cox ! dit le comte, que vient-il faire à Paris ?

—Il ne me l'a point confié, répondit Renardin ; mais j'ai quelque raison de croire qu'il n'a pas fait le voyage d'Europe uniquement pour se promener ou venir étudier les mœurs françaises : c'est un malin.

D'après le peu qu'il m'a dit, je suis certain qu'il me file ; et qui sait, s'il n'a pas reçu mission de me dérober les documents qui serviraient si bien au fils du duc Roger, si, par impossible, il était vivant ! . . .

M. de Blangy avait quitté la place qu'il occupait, et parcourait le cabinet à pas rapides et heurtés . . .

Le sang affluait à son cœur qui battait violemment. Sa poitrine se gonflait avec force, et de rouges lueurs éclairaient par instants son regard troublé.

—Oui, oui ! murmura-t-il . . . J'y ai pensé souvent ! Tout est possible ! . . . et si cela arrivait . . .

Tout à coup, il s'arrêta au milieu de la chambre, et prit le bras de Renardin qui sentit ses cinq doigts mordre sa chair.

—Répondez-moi, monsieur, dit-il d'un ton résolu ;

vous avez toujours, je suppose, en votre possession ces documents dont vous parliez tout à l'heure?

Renardin fit entendre un petit gloussement sensuel.

—Si je les ai répliqua-t-il, et quelle idée de croire que j'aurais pu m'en séparer. C'est ma seule défense, et je ne les échangerai que contre ce reçu de cent mille francs que j'ai eu l'imprudence de falsifier, en un jour de malheur! Ah! vous n'avez pas oublié, monsieur le comte, que je vous ai offert plusieurs fois cet échange... Mais vous pensiez alors qu'il vous était plus profitable de me tenir par cette menace de baigne éternellement suspendue sur ma tête! pourtant, songez-y un accident est bien vite arrivé, je puis mourir!... je puis être volé, et dans ce cas réfléchissez.

—J'ai réfléchi.

—Ah! voilà qui est bien.

—Et dès demain, si vous voulez m'apporter vous-même les actes relatifs au fils du duc Roger, je vous rendrai, moi, ce faux, dont la production nuirait quelque peu à votre considération.

Le visage de Renardin rayonna, et c'est à peine s'il prit garde à l'ironie des dernières paroles du comte.

—Demain, dit-il, vous aurez ce que vous désirez.

—A la bonne heure.

—Seulement...

—Quoi?

—Une simple observation.

—Laquelle? faites vite.

—Ne croyez-vous pas qu'il serait opportun de déterminer, dès à présent, le prix que vous attachez à cette petite transaction.

Le comte regarda Renardin avec surprise.

—Ah! ah! dit-il, il ne vous suffit pas que l'on vous sauve du baigne?

—Au baigne, monsieur le comte, je serais nourri?

—Vous devenez exigeant.

—La misère!

—N'oubliez pas que je puis vous perdre.

—Je ne l'oublie pas! Je tiens seulement à vous faire remarquer que c'est la possession de trois millions que je vous assure.

—Allons, soit!... J'ajouterai quelques billets de mille francs à la pièce que je vous rendrai.

Renardin salua.

—Monsieur le comte est vraiment bon, dit-il, mais il ne me paraît pas apprécier la situation avec cet esprit de justice dont il m'a donné tant de témoignages.

—Qu'est-ce à dire? fit M. de Blangy.

—C'est-à-dire, qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de ces parchemins stériles, dont vous n'aviez pas à redouter beaucoup la production; il n'y avait naguère aucun héritier qui pût venir vous disputer les trois millions du duc, tandis que si, par impossible... aujourd'hui... le fils de Roger.

—Il est mort!

—Je le souhaite pour monsieur le comte; mais dans l'hypothèse contraire, avouez que l'on me payerait bien cher les actes que je suis parvenu, au péril de ma vie, à arracher au presbytère de Cincinnati!

Le comte réprima un geste de colère.

—Bien! bien! dit-il, d'une voix vibrante, dont il cherchait vainement à étouffer les éclats, vous faites des progrès, maître Durandeaup. et je vois que la perspective du baigne n'a plus le don de vous effrayer. Soit! nous verrons jusqu'où vous aurez l'audace de pousser vos prétentions. — Demain, je vous attendrai, et j'espère encore que vous voudrez bien me traiter avec quelque ménagement.

Sur ces mots, il sonna.

—Veuillez reconduire monsieur, dit-il au valet qui parut aussitôt.

Et quittant le cabinet, sans même répondre aux sa-

luts obséquieux de M. Renardin, il gagna la salle à manger.

---

### XIII

Le soir avant de se rendre au bal de M. Parville, le comte fit appeler son fils qui donnait ses derniers soins à sa toilette.

Anatole ne tarda pas à venir trouver son père, et quelque légèreté qu'il apportât d'habitude dans toutes les actions de sa vie, il ne put s'empêcher de remarquer l'altération des traits du comte.

—Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc? demanda-t-il en serrant la main que lui tendait son père.

—N'y prends pas garde, répondit le comte. Seulement, avant de nous rendre à ce bal de M. Parville, je désirais te dire quelques mots.

—A quel propos?

—C'est la suite logique de notre entretien de ce matin.

—Vous dites cela d'un ton.

—Je ne puis en prendre d'autre, mon cher enfant; parce que la circonstance est grave, et que j'ai bien réfléchi depuis que tu m'as quitté.

—Mais que se passe-t-il? insista Anatole, décidément intrigué.

—Ce n'est rien peut-être, répondit M. de Blangy; mais peut-être aussi, est-ce la ruine de toutes nos espérances, l'effondrement de toute notre fortune?

—Que dites-vous ?

—Je ne puis être plus explicite, en ce moment. L'heure est déjà avancée, et il faut que nous nous rendions rue de Trévis. Mais écoute-moi bien, mon enfant ; je ne suis ni pusillanime ni lâche ; j'ai, plus d'une fois, fait preuve de fermeté, dans le cours de mon existence et je sais, au besoin, regarder bien en face les choses et les hommes : crois-moi donc ; nous touchons à une heure solennelle, où tout notre avenir est en jeu ! où est le danger, d'où et quand viendra-t-il ? Je l'ignore encore : mais il existe, je t'en réponds, et nous devons nous tenir prêts à toute éventualité !

—Et que dois-je faire ?

—Pour le moment, une chose fort simple, que je te recommandais ce matin.

—Me faire aimer de mademoiselle Parville ?

—Le salut est à ce prix.

—Vous m'effrayez.

—Nous n'en sommes pas là ! mais n'oublie pas, cette nuit, que tu tiens ta fortune entre tes mains, et que si, par légèreté et indifférence, tu laisses échapper cette occasion... l'héritage du duc serait perdu pour nous à tout jamais !

—Ne pouvez-vous au moins m'en dire plus long ?

—Demain, nous causerons ; dix heures sont sonnées... la voiture nous attend, partons, et rappelle-toi bien toutes mes recommandations.

Quand le comte et son fils arrivèrent rue Trévis, les salons étaient déjà encombrés.

Tout le Paris de la finance s'était donné rendez-vous chez le banquier.

On y voyait également des journalistes, des députés des industriels fameux, un peu de tous les mondes enfin et cette diversité de contingents contribuait à donner à la fête un aspect particulier et tout à fait spécial.

Les femmes étaient admirablement belles ; elles al-

laient et venaient, les épaules nues, éblouissantes de diamants et de fleurs, causant, riant, préludant par des caquetages étourdissants, au plaisir de la danse.

On parlait de tout avec la même gaieté insouciante : de la pièce nouvelle, de l'actrice en vogue, du dernier discours politique... du plus récent scandale de la cour d'assises...

Mais ce qui revenait le plus souvent dans les racontars, c'était, d'une part, l'hôtel de Brimborion que les plus curieuses étaient allées visiter, et, de l'autre, l'énigme que l'homme aux neuf millions avait proposée depuis quelques mois à la pénétration des sphinx parisiens!...

— Vous savez, disait la jeune femme d'un des gros bonnets de la Bourse, à une de ses amies ; l'autre après-midi, en allant au Bois, j'y suis entrée.

— Chez Brimborion ?

— J'en mourais d'envie, ma chère, et mon médecin m'avait assuré que c'était dangereux.

— Vraiment!... et est-ce aussi bien qu'on le dit ?

— Il n'y a que ces créatures-là pour être gâtées à ce point!... un rêve... quoi!... Cela a dû coûter les yeux de la tête...

— Et combien vend-on ce rêve ?

— Un million, je crois.

— Quelle folie !

— Ce n'est pas mon mari qui me ferait de pareils cadeaux !

Les deux amies marchaient en se donnant le bras ; elles furent rejointes par d'autres femmes, et la conversation devint plus animée.

— Ah çà ! fit l'une, est-ce donc vrai, ce qu'on dit ?

— Quoi donc ?

— Le mariage de la petite Edmée, avec Anatole de Blangy.

— Nous le saurons ce soir.

—Alors c'est une surprise que l'on nous ménage.

—Et ce ne sera pas la seule, mesdames, intervint un jeune attaché d'ambassade, qui revenait de Constantinople, où l'on prétendait qu'il avait eu quelques bonnes fortunes, jusque dans le sérail.

—Monsieur de Borny ! fit une des jeunes femmes, — une surprise, dites-vous !... Voyons... voyons... de quoi s'agit-il ?

Et on l'entoura à l'envi.

—Oh ! M. de Borny est très discret, par état, dit madame de Gavontré.

—Il n'est point question ici de secret diplomatique, répondit le jeune attaché.

—Qu'est-ce alors ? parlez, vous nous faites mourir d'impatience.

—Eh bien, vous savez, mesdames, que depuis plusieurs mois, il y a à Paris, un homme dont tout le monde parle, et que bien peu de personnes ont eu la chance de voir !

—Sir Jonathan ?...

—L'homme aux neuf millions ?

—Précisément.

—On le disait reparti pour l'Amérique.

—C'était vrai, il y a deux mois, mais il est revenu.

—Et vous croyez que nous le verrons, ce soir ?

—J'en suis sûr ! car c'est à M. Parville lui-même, que je l'ai entendu annoncer tout à l'heure.

Pour une nouvelle à sensation, c'était là assurément, une vraie nouvelle à sensation, et le bruit ne tarda pas à s'en répandre dans tous les salons où il devint le sujet de toutes les conversations.

M. Parville fut assailli de questions.

Il s'était tenu jusqu'alors dans la pièce d'entrée du premier étage, ayant à son bras sa fille Edmée, et accueillant chaque invité, dans l'attitude banale mais cordiale d'un bon bourgeois du Marais.

L'heure s'écoulait avec rapidité, et à un moment, mademoiselle Yseult de Cerny vint lui prendre le bras pour l'entraîner quelques secondes à l'écart.

Mademoiselle de Cerny était sa meilleure amie, la seule du moins, dont elle eût gardé le souvenir, depuis sa sortie du couvent.

Mademoiselle Yseult était, du reste, une délicieuse enfant que le monde n'avait pas encore gâtée; elle avait dix-sept ans au plus, et son cœur était à peu près aussi naïf qu'aux temps heureux de sa première enfance.

—Eh bien... Eh bien! fit Edmée avec enjouement... Qu'y a-t-il donc, et quel est ce mystère?

—Ah ça! répliqua la jolie enfant, en regardant son amie de ses deux yeux pleins de malice... tu as donc juré de nous faire mourir.

—Moi! se récria Edmée.

—Comment!... Voilà que onze heures vont sonner, et je n'ai pas entendu encore le moindre prélude! Ah! certes, je ne veux pas dire qu'il ne soit pas intéressant de voir défiler tous ces crânes chauves, tous ces habits noirs, ornés de plaques, etc., etc.! Mais je connais, moi, quelque chose qui est plus amusant, et on m'envoie te sommer de donner des ordres pour que la fête commence!

Edmée se prit à rire.

—Et si je me suis chargée de la commission, ajouta mademoiselle Yseult de Cerny, avec un regard pétillant d'innocente malice, c'est que je suis une amie véritable, et que j'ai voulu éviter qu'on se livrât à des commentaires qui ne seraient pas de ton goût.

Le sourire d'Edmée s'éteignit comme par enchantement.

—De quels commentaires veux-tu parler? interrogea-t-elle.

—Oh! presque rien; seulement, sais-tu ce que l'on dit?

— Que dit-on ?

— Que tu attends, pour donner le signal, que l'*absent* soit arrivé.

— Edmée eut comme un frisson.

— Quel absent ? balbutia-t-elle.

Yseult se pencha à son oreille.

— Anatole !... ajouta-t-elle à voix basse comme un souffle.

Mais presque aussitôt elle se redressa effrayée, en voyant que la pâleur avait subitement envahi les joues de son amie.

— Qu'as-tu ?... continua-t-elle interdite ; et qu'y a-t-il de mal à prononcer le nom du fiancé que tout le monde te donne ?

— Mon fiancé !... lui ! répliqua Edmée... avec une sorte d'effarement.

Mais elle s'aperçut bien vite qu'elle allait se trahir, que des regards intéressés l'observaient et pouvaient surprendre cette défaillance, et elle réagit vivement contre la sensation qui s'était brusquement emparée d'elle.

Elle secoua le front.

— Voyons ! voyons ! dit-elle en s'efforçant de sourire ; ne parlons plus de cela... tu veux danser... nos amies nous réclament... je vais vous satisfaire...

Yseult la retint d'un geste amical...

— Ah !... il se passe quelque chose... murmura-t-elle, tu as un secret ! et tu veux me le cacher... à moi !

— Non ! non ! laisse-moi, je t'en supplie.

— Anatole est pourtant fort bien... toutes ces demoiselles en raffolent.

— Eh bien ! pourquoi ne l'épousent-elles pas, alors ?

— Edmée ! s'écria Yseult, mais... tu aimes donc quelqu'un ?

Edmée ne répondit pas. Elle pressa le pas, et la jolie Yseult sentit sa main trembler dans la sienne.

Heureusement, les deux jeunes filles avaient rencontré en route le *maître des cérémonies*; sur un signe que lui avait fait mademoiselle Parville, les premiers accords de musique se firent entendre, et de toutes parts s'éleva aussitôt un brouhaha fait de mille petits cris joyeux, pendant qu'un mouvement emportait cinquante couples de jeunes gens à travers les salons.

Yseult venait d'être arrêtée elle-même par le jeune attaché d'ambassade :

— Vous m'avez promis le premier quadrille, mademoiselle, dit-il en saluant.

— Comme je n'appartiens pas à la diplomatie, répliqua la mutine enfant, je n'ai aucune raison de manquer à ma parole... Voici mon bras!...

Et, posant son bras sur celui de M. de Borny, elle disparut à travers les quadrilles qui se formaient.

Edmée la regarda s'éloigner, et un gros soupir gonfla un moment sa poitrine.

Peut-être enviait-elle à son amie l'insouciance qui, jusqu'alors, l'avait préservée de tout sentiment sérieux.

Elle gagna lentement l'endroit où elle apercevait son père.

— Eh bien!... tu ne dances pas! fit M. Parville, d'un ton de doux reproche.

— Non, mon père, répondit Edmée, je suis fatiguée, un peu étourdie... mais tout à l'heure.

— En ce cas, puisque je ne danse pas, non plus, moi!... viens t'asseoir dans ce salon où tu pourras te reposer à ton aise...

Les premières figures s'engageaient, et, dès le début, on vit bien qu'il y avait là tout un monde venu chez le banquier pour s'amuser, et qui ne comptait renoncer à aucune des promesses d'un pareil programme.

Ce fut tout à fait charmant; la joie était dans tous les yeux, le sourire sur toutes les lèvres... Edmée seu-

le restait comme indifférente à ces manifestations, et sa pensée suivait obstinément son rêve.

A un moment cependant, elle tressaillit et releva la tête.

Le long des quadrilles, elle venait d'apercevoir le comte de Blangy et son fils Anatole.

Le comte s'avancait, presque grave, vers le banquier.

Anatole suivait de loin, s'arrêtant de temps à autre, pour échanger un regard rapide avec quelques jeunes femmes, ou serrer, au passage, la main de quelques-uns de ses amis.

Le visage de M. Parville rayonna, tandis qu'Edmée sentit ses veines se glacer.

Après les salutations d'usage, M. Parville et le comte s'étaient mis à causer, et Anatole profitant de l'occasion s'approcha de la jeune fille.

— Mademoiselle, dit-il, d'une voix où toute autre qu'Edmée eût relevé peut-être un peu d'émotion, j'ai à m'excuser d'arriver si tard ! s'il n'avait dépendu que de moi, croyez bien que j'eusse été ici un des premiers ; c'est mon père qui est le seul coupable, et j'espère que vous voudrez bien ne pas me tenir rigueur.

Du reste, ajouta-t-il en voyant qu'Edmée ne répondait pas, il y aurait un moyen de me prouver que je n'ai point perdu vos bonnes grâces... ce serait de m'accorder la fin de ce quadrille... sans préjudice de celui que vous voudrez bien m'accorder dans la soirée...

La jeune fille était plus troublée qu'elle n'eût voulu le paraître.

— Je regrette, monsieur, répondit-elle avec effort, de ne pouvoir accéder à votre désir... mais, voyez !... le quadrille va finir dans deux ou trois minutes, et cela ne vaudrait vraiment pas la peine... quant à l'autre faveur que vous sollicitez... je n'entends nullement vous la refuser, et tout à l'heure, je vous dirai de quelle polka je puis disposer.

Seulement, d'ici là, ajouta-t-elle, permettez-moi...

Elle n'acheva pas.

Le quadrille venait de finir; une confusion charmante avait mêlé tous les groupes et au moment de regagner leur place respective, chose bizarre, chacun s'était arrêté, se tournant vers la porte principale, comme poussé par une vive et ardente curiosité.

Puis, ce fut des murmures, des chuchotements, des exclamations mal contenues.

—C'est lui, disait-on, il monte l'escalier! le voici! regardez...

—Eh! que se passe-t-il donc d'extraordinaire? interrogea le comte de Blangy, gagné lui-même par la curiosité générale et en s'adressant à M. Parville.

Ce dernier se prit à sourire.

—Je devine, dit-il; il m'avait annoncé qu'il viendrait, et il tient sa promesse.

—Qui cela?

—Sir Jonathan.

—L'homme aux neuf millions?

—Lui-même.

—Ah! parbleu, je ne serais pas fâché de voir ce personnage qui occupe Paris depuis si longtemps.

—Eh bien, cher comte, venez avec moi, je vais vous le présenter.

Et passant familièrement son bras sous celui de M. de Blangy, il l'entraîna vers la porte qui ouvrait sur le palier du premier étage et sur le seuil de laquelle sir Jonathan venait de paraître.

---

XIV

Sir Jonathan ! l'homme aux neuf millions.

A première vue, du reste, on trouva qu'il n'avait rien de remarquable.

Un Américain, et voilà tout !...

Seulement, il eût été injuste de ne pas reconnaître qu'il était mis avec une correction rare, et les femmes, surtout, subirent particulièrement l'influence de ses petits yeux qui brillaient comme deux escarboucles.

Et puis, ce qui lui concilia la bienveillance de tous, et l'enthousiasme de quelques-uns, ce fut son air *bon enfant*. On savait qu'il était personnellement très puissamment riche, et l'on vit tout de suite qu'il n'en était pas plus fier.

Dès qu'il aperçut M. Parville, sir Jonathan fendit la foule, en s'excusant avec une extrême courtoisie, et s'approcha du banquier les mains tendues.

—Vous êtes bien aimable d'être venu, lui dit ce dernier, flatté de recevoir un pareil hôte ; je m'attendais bien à vous voir, puisque vous m'aviez annoncé votre visite, mais je pouvais craindre que vos nombreuses occupations...

—La plus sérieuse préoccupation d'un homme, répondit sir Jonathan, doit être de tenir sa parole ; et, de plus, j'avais une autre raison de ne pas y manquer.

—Vraiment ! Laquelle ?

—Je désirais vous présenter un de mes jeunes clients, au sujet duquel je vous demanderai, tout à l'heure, quelques minutes d'entretien.

—Vous ne doutez pas de l'accueil qui sera fait à une personne présentée par vous.

—J'y ai compté.

—C'est un de vos amis? .

—Il est, du moins, destiné à le devenir.

—Et vous l'avez devancé?

—Nous sommes venus ensemble. Seulement, vous avez tant de monde ce soir, que je l'ai perdu en montant au rez-de-chaussée.

—Eh bien, quand il viendra, répondit M. Parville, il sera le bienvenu... mais, en attendant, permettez-moi... à mon tour...

Et, se tournant vers M. de Blangy :

—Monsieur le comte, ajouta-t-il, je vous présente sir Jonathan! — Sir Jonathan, M. le comte de Blangy!...

Les deux hommes se saluèrent.

—J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur dit le comte, et je ne cache pas que j'étais curieux de vous connaître.

Jonathan remercia du geste.

—Le hasard fait quelquefois singulièrement les choses, répondit-il en souriant... car moi aussi, monsieur le comte, j'ai plus d'une fois entendu prononcer votre nom.

—Vraiment! fit M. de Blangy avec enjouement, mais ce n'est pas en Amérique, je suppose, que vous avez pu...

—Pardonnez-moi, monsieur, c'est à New-York même.

—Je n'y suis jamais allé...

—Qu'importe! ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai rencontré là un homme qui vous connaissait bien, lui...

—Voilà qui est étrange.

—Pourquoi donc?

—Et cet homme... quel est-il?

—M. Roger de Kervenny!

Le comte étouffa, à ce nom, un cri de stupéfaction, et son regard sembla vouloir pénétrer jusqu'au cœur de sir Jonathan.

— Roger!... répéta-t-il... Roger de Kervenny.

— Oui, monsieur le comte... répondit froidement l'Américain.

— Vous l'avez connu?

— Beaucoup.

— Mais il est mort...

— Malheureusement...

Il y eut un silence... le comte se contenait à peine... vingt questions se pressaient sur ses lèvres, ardentes, passionnées, inquiètes... et il n'osait les formuler.

M. Parville remarqua son agitation et sa pâleur, et voulut venir à son aide.

— Ce nom vous rappelle de cruels souvenirs, monsieur le comte, dit-il, en échangeant un signe avec Jonathan... vous aimiez ce Roger, comme votre propre enfant... et les années n'ont pas atténué le chagrin que vous avez éprouvé de sa mort!... Le mieux est encore de n'en point parler, et si vous le voulez bien, nous changerons de sujet de conversation.

Le comte adressa un regard reconnaissant au banquier.

— Vous avez raison, cher monsieur, répondit-il, et ce n'est point ici d'ailleurs un milieu qui convienne à de semblables évocations: mais si M. Jonathan n'y voit pas d'inconvénient, j'aurai l'honneur de le revoir dans le courant de cette nuit...

Sir Jonathan s'inclina.

— Je serai toujours aux ordres de monsieur le comte, dit-il.

Et serrant la main de M. Parville, il gagna un salon moins encombré par la foule.

Cependant Edmée avait quitté Anatole, et reprise peu après par Yseult de Cerny elle avait pénétré dans un

petit retrait qui d'ordinaire lui servait de cabinet de toilette et que l'on avait déménagé pour la circonstance.

Yseult était curieuse; le peu qu'elle avait surpris du secret d'Edmée lui donnait une envie démesurée d'apprendre toute la vérité.

Pour elle, il n'était pas douteux que son amie n'aimât quelqu'un, et sa petite tête travaillait; elle se creusait l'esprit pour deviner quel était celui des jeunes gens connus, de leur monde, qui avait pu lui inspirer un si profond sentiment.

Or, tout en cherchant, l'indiscrète enfant en arrivait fatalement à cette conclusion: que si Edmée avait aimé quelqu'un de son monde, elle n'aurait eu aucune bonne raison de s'en cacher, puisqu'elle pouvait être assurée d'avance que M. Parville ratifierait son choix.

C'était donc un inconnu!... quelque beau ténébreux, entrevu par-dessus les murs du couvent, ou rencontré à l'église, au théâtre!...

Un roman!... un mystère... vrai régal de pensionnaire...

Il était impossible qu'Edmée se refusât à lui confier son secret, sans manquer à tous les devoirs de l'amitié; et de fait, elle la pressa de tant de questions insidieuses, la sollicita avec des caresses si attirantes, qu'Edmée, à bout de courage et de résistance, allait peut-être tout lui dire, quand soudain Yseult la vit pâlir affreusement et porter ses deux mains à sa poitrine, comme si une impression douloureuse l'eût brusquement frappée en plein cœur.

—Edmée!... fit-elle presque épouvantée... qu'as-tu donc... que se passe-t-il?

Edmée s'était laissée tomber sur un divan, et pressait son front de ses deux mains glacées.

—Rien! ce n'est rien, répondit-elle... une vision... j'ai cru le voir, là... tout à l'heure...

—Qui cela?

— Lui ! celui que j'aime !

— Quel est-il ?

— Je l'ignore... je ne lui ai jamais parlé, mais je l'aime, te dis-je, à en mourir...

Yseult regarda son amie avec inquiétude : elle n'était pas bien convaincue qu'elle eût toute sa raison.

— Voyons, dit-elle, d'un ton affectueux et doux, reviens à toi, tu es nerveuse, ce soir ; je ne t'ai jamais vue ainsi. Tu l'as aperçu, dis-tu... Où cela?... Pauvre chère... Pourquoi ne veux-tu pas tout me confier ? Crains-tu que je trahisse ton secret ? Tu sais si je t'aime ; eh bien, parle... je t'en conjure !...

Edmée ne répondit pas. Par un effort héroïque, elle s'était levée, et venait de faire quelques pas pour rentrer dans le bal, — mais au moment de franchir le seuil du boudoir, elle se trouva en présence d'un homme dont l'attitude attestait manifestement qu'il la cherchait.

— Pardon, mademoiselle, dit cet homme qu'elle ne connaissait pas ; je viens de saluer M. Parville, qui m'honore de son amitié, et comme j'avais grande hâte de voir son enfant, à laquelle je porte le plus vif intérêt, au lieu d'attendre une occasion que la confusion qui règne ici pouvait retarder indéfiniment, j'ai pris le parti de me présenter moi-même. Je suis sir Jonathan de Cincinnati.

— Vous, monsieur ? fit Yseult, en enveloppant l'Américain d'un regard où s'alluma aussitôt la plus indiscrete des curiosités.

— Mon père m'a quelquefois parlé de sir Jonathan, monsieur, ajouta Edmée qui s'était remise peu à peu, et il m'en a toujours fait le plus grand éloge.

— Voilà qui est bien, repartit Jonathan ; mais permettez-moi, après avoir serré affectueusement votre main, de vous demander de vouloir bien me confier votre bras.

— Mais...

—Pour quelques secondes seulement; le temps de vous ramener à votre place.

—C'est que, balbutia Edmée, tout étonnée de la tournure que prenait la conversation.

Jonathan se pencha rapidement à son oreille.

—Ce que j'ai à vous dire est grave, ajouta-t-il à voix basse... il s'agit de Max!

—Que dites-vous?

—Ne voulez-vous pas que je vous parle de lui?

Edmée se tourna vers Yseult, dans la crainte qu'elle n'eût entendu... mais la pétulante enfant était déjà bien loin... les accords de la polka étaient arrivés jusqu'à elle et elle venait de partir, au bras d'un nouveau gilet à coeur.

Jonathan entraîna alors Edmée avec une paternelle autorité.

—Ne craignez rien, mademoiselle, reprit-il, tout en marchant, la liberté dont j'use en ce moment se justifie par la gravité des circonstances, et avant d'arrêter certaines résolutions importantes, j'ai besoin de savoir si je puis compter sur votre assentiment.

—Voilà un singulier langage objecta Edmée, rendue tout à son trouble.

—Je ne puis en tenir d'autre, mademoiselle; nous n'avons que peu de temps à nous, et en répondant à mes questions, n'oubliez pas que c'est non seulement de votre bonheur qu'il s'agit, mais encore du bonheur d'un homme auquel j'ai tout lieu de croire que vous portez quelque intérêt.

Edmée baissa les yeux et rougit.

Jonathan continua.

—Tout à l'heure, dit-il, j'étais là, contre cette porte vous observant, pendant que vous causiez avec mademoiselle Yseult de Cerny; à un moment, j'ai surpris votre regard, et il ne m'a pas été difficile de remarquer

le trouble dont vous avez été saisie, quand vous avez aperçu la personne dont je vous parle.

—Monsieur... je vous jure.

—Ne cherchez pas à dissimuler, mon enfant : vous êtes encore à un âge où l'on ne sait pas mentir... et il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour deviner ce qui se passe dans votre cœur... d'ailleurs, vous n'avez rien à redouter... tant que je serai là... Votre père a nourri certain projet d'union, qui vous ferait vicomtesse... et j'ai compris tout de suite que cette union vous rendrait malheureuse... ne soyez donc pas inquiète... je vous réponds, moi, que vous ne serez pas la femme de M. Anatole de Blangy, et s'il est vrai que Max ait su vous inspirer un tendre sentiment, je vous jure que vous n'aurez pas d'autre époux que lui!

Edmée écoutait, et elle se demandait si vraiment, elle ne faisait pas un rêve.

Quel était cet homme qui lui parlait ainsi?

Elle ne le connaissait pas! De quel droit entrait-il dans sa vie avec cette autorité et cette indiscrétion?

Elle ne savait que penser.

Heureusement, un incident se produisit, qui vint faire diversion et lui permettre de ne pas répondre.

Comme elle allait atteindre sa place, deux jeunes gens se présentèrent qui, tous les deux, sollicitèrent la faveur du prochain quadrille.

L'un était Anatole de Blangy, — l'autre était Max!

—Mademoiselle, commença ce dernier, oserais-je espérer que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier?

Edmée allait balbutier une réponse, quand Anatole intervint avec vivacité.

Il venait de reconnaître en Max le jeune homme dont Laura s'était si fortement préoccupée au Bois, et il lui déplaisait singulièrement de se retrouver de nouveau en rivalité avec lui.

—Pardon, mademoiselle, dit-il, d'un ton nerveux, mais vous voudrez bien vous rappeler que la prochaine polka m'appartient... j'ai votre promesse, et je ne pense pas que personne puisse me disputer cette faveur!...

Et il accompagna ces paroles d'un regard où il y avait comme une provocation.

Edmée se sentit près de défaillir, et voulant à tout prix éviter une discussion, elle prit résolument son parti.

—Vous avez raison, monsieur de Blangy, dit-elle d'une voix ferme; je n'ai nullement oublié la parole donnée; et je suis à vous.

Puis, adressant à Max un regard où tremblait tout son cœur :

—Ce sera donc pour le prochain quadrille, monsieur, ajouta-t-elle... et celui-là, du moins, je vous assure que je ne l'ai promis à personne...

Et elle s'éloigna, laissant Max hésitant, troublé, brûlé jusqu'au fond de son être, par la flamme qui avait jailli des yeux d'Edmée.

Mais, à ce moment, il s'aperçut qu'il n'était pas seul, et que sir Jonathan l'observait.

—*All right!* dit l'Américain avec enjouement; tout est bien qui finit bien... et j'espère que nos affaires sont en bonne voie.

Max remua la tête.

—Ah! je voudrais partager votre confiance! répliqua-t-il.

—Qui vous en empêche?

—Ne le devinez-vous pas?

Jonathan haussa les épaules :

—Les amoureux sont tous les mêmes... sous toutes les latitudes... dit-il: égoïstes, ingrats, toujours exigeants, jamais satisfaits, — ne protestez pas: je vais vous obliger à le confesser vous-même!... Où étiez-vous, quand je vous ai rencontré? A l'asile de nuit du

boulevard de Vaugirard. D'où sortiez-vous? Des berges de la Seine!... C'est-à-dire que la misère vous tenait entre ses griffes d'acier, et que vous veniez d'échapper au suicide... désespéré et misérable!... et vous n'aviez pour vous consoler, que le triste souvenir d'une jeune fille que vous ne deviez plus revoir! Eh bien, aujourd'hui, tout cela est changé... vous êtes rentré dans la vie par la porte dorée que je vous ai ouverte... vous avez toutes les apparences de la fortune: un équipage, des chevaux, un hôtel même, — celui de Brimbordon, — que j'ai acheté aujourd'hui et que vous habiterez demain... de plus, vous voici chez M. Parville; vous allez tenir tout à l'heure, dans vos bras, pendant l'espace d'une contredanse, la plus jolie enfant que l'on puisse désirer... que vous aimez et qui vous aime!... Voyons! si vous n'êtes pas devenu insensé, cher monsieur, ne devez-vous pas remercier avec effusion le hasard qui m'a placé sur votre chemin, au moment psychologique, et qui m'a permis d'accomplir ce miracle?

Max ne répondit pas tout de suite, mais il regarda bien en face son interlocuteur.

— Tout ce que vous dites est vrai, monsieur, répondit-il peu après, et je devrais, en effet, me montrer plus reconnaissant, pour les bontés que vous avez eues pour moi... mais...

— Il y a un mais.

— Sir Jonathan pourrait-il jurer sur son honneur... que c'est le *hasard seul* qui l'a mis sur mon chemin?

L'Américain accueillit ces paroles par ce rire particulier qu'il tenait en héritage de son ancêtre *Bas-de-Cuir*.

— Pas mal! pas mal!... répliqua-t-il; si l'observation se produit un peu tardivement, elle n'en est pas moins judicieuse et vaut qu'on en tienne compte. Eh bien, vous avez raison, monsieur Max, je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que le hasard n'a été pour rien

dans notre rencontre, et j'ajoute que lorsqu'elle a eu lieu, il y avait quelque temps déjà que je la préparais.

— Ah ! vous voyez bien !... s'écria Max.

Jonathan mit un doigt sur ses lèvres.

---

XV

— Quoique nous soyons ici, dit-il, dans la capitale du monde civilisé, la prudence est au moins aussi nécessaire que dans les forêts vierges de l'Amérique, et il serait peut-être plus dangereux d'y laisser surprendre son secret.

— Vous ne m'avez donc pas tout dit ! insista Max, et quand vous faisiez miroiter à mes yeux ce rêve de fortune et de bonheur, vous abusiez de ma crédulité... vous me trompiez?...

— Qu'importe... si je vous ai rendu heureux pour quelques jours... Vous ai-je promis autre chose ? vous êtes-vous lié à moi par un pacte solennel, et ne dépendra-t-il pas de vous de retourner, quand vous le voudrez, à votre misère et à votre désespoir ?

— Ah ! je ne sais qui me retient de rompre tout de suite, avec une situation dont le mensonge me fait honte.

— Ce qui vous retient, cher monsieur, il n'est pas besoin de beaucoup de finesse pour le deviner. — C'est votre amour !... il y a là une jeune fille qui vous aime,

dont vous êtes aimé, et le sentiment que vous éprouvez est plus fort cent fois que tous vos scrupules tardifs.

—Mais elle! Edmée! fit Max, se contenant à peine, ne me méprisera-t-elle pas un jour, quand elle apprendra de quel misérable stratagème j'ai usé pour me rapprocher d'elle?

Jonathan haussa les épaules.

—Mademoiselle Edmée, comme toutes les femmes, répondit-il, est d'humeur plus accommodante; elle ne discute pas avec son cœur... et elle a raison!... Quand vous lui aurez dit que vous l'aimez... que vous avez failli vous jeter dans la Seine pour elle, elle ne vous demandera pas qui vous êtes, ni d'où vous venez, et encore moins à l'aide de quels moyens vous avez réussi à vous présenter dans ce bal.

Et puis, continua l'Américain, je trouve vraiment que vous traitez bien légèrement un homme qui vous a disputé à la mort, et qui vous couvre en ce moment de son honorabilité... Croyez-vous que je ne sois pas engagé moi-même dans cette aventure, et ne pensez-vous pas que vos hésitations ne soient un peu bien singulières, quand après tout, je mets dans cette partie un enjeu auquel le votre ne saurait être comparé...

Max serra, un peu confus, les mains de Jonathan.

—Vous avez raison, dit-il violemment ému; je voudrais tant ne pas me rendre indigne de l'amour d'Edmée! et quand je vous vois hésiter à m'éclairer, refuser de me dire dans quel but vous m'avez arraché à la mort, enfin, quel rôle vous me destinez dans la comédie ou le drame qui se présente...

—Nous y voici! interrompit Jonathan, avec un geste vif et prompt, et malheureusement, il faut que vous conserviez cette attitude passive, et que vous vous résigniez à marcher au milieu des ténèbres, où je vous ai fait entrer.

Tenez! je vous parlais tout à l'heure des forêts vierges

de l'Amérique, et de la prudence excessive que doit observer le voyageur qui s'y aventure. Vous n'êtes pas sans avoir lu, au moins une fois, les merveilleux récits de Fenimore Cooper, les *Pionniers*, la *Prairie*, le *Dernier des Mohicans* ! Eh bien, rappelez-vous ! Il y a là un personnage bizarre, *Oeil de Faucon*, la *Longue Carabine* ou *Bas-de-Cuir*, comme l'appelaient les Indiens, et ce que le visage pâle a accompli, il y a une centaine d'années au péril de ses jours cent fois menacés, je suis destiné, moi, à le renouveler, dans votre Paris, au risque d'y laisser ma vie même.

—Vous ! fit Max, avec un frisson.

—Eh ! oui, moi ! Ah !... parce que nous nous trouvons dans une cité incomparable, peuplée de palais, sillonnée de voies spacieuses, où circulent à toute heure de jour et de nuit, des gardiens courageux et vigilants, vous vous croyez à l'abri de toute surprise... Détrompez-vous, jeune homme ; car vous rencontriez ici plus d'embûches que sur les rives du Clenn, et des ennemis plus redoutables que tous les *Renards subtils* de la tribu des Mohawks !

—Expliquez-moi au moins... insista Max.

Jonathan l'arrêta, en lui prenant le bras.

—Nous aurons le temps de nous revoir, dit-il, et si cela nous plaît, de reprendre cette conversation... Pour le moment, voici les danseurs qui regagnent leur place ; vous avez autre chose à faire ; et quant à moi... je vois venir de ce côté un homme qui désire me parler et auquel je ne serais pas fâché de dire quelques mots... car je le soupçonne véhémentement d'être un descendant de ces *Renards subtils*, dont je vous entretenais tout à l'heure...

Max suivit la direction du regard de l'Américain, et ne put s'empêcher de tressaillir.

—M. le comte de Blangy !... dit-il.

—Lui-même.

—Il vous connaît donc?

—Oh! fort peu... mais moi il y a longtemps déjà que j'ai des renseignements précis sur son compte!... laissez-nous donc, mon ami, et venez me trouver dès que vous aurez causé avec mademoiselle Parville.

Ainsi que venait de le dire Jonathan, M. de Blangy, se frayant un chemin à travers la confusion des quadrilles rompus, se dirigeait vers l'Américain, cherchant à dissimuler toutefois que c'était à lui qu'il en voulait.

Mais avec un homme comme l'Américain la ruse n'était pas difficile à éventer, et il ne se trompa point sur l'intention du comte.

Seulement il le laissa faire son évolution et quand il ne fut plus qu'à quelques pas il releva la tête et reprima un geste de surprise et de satisfaction.

—Eh! c'est vous, monsieur le comte, dit-il, en allant à lui; pardieu j'aurais été désolé de ne pas vous revoir avant de quitter le bal.

Songez-vous déjà à partir?...

—Non... non... pas encore, j'ai auparavant un devoir à remplir envers M. Parville.

—Quel devoir?...

—Je désire lui présenter un jeune homme qui m'a accompagné ce soir... Tenez, cet élégant cavalier qui cause en ce moment avec mademoiselle Edmée.

—Un de vos amis?...

—S'il ne l'est pas encore, il le deviendra.

—Un Américain?

—Il est né du moins en Amérique.

—Il est fort bien...

—N'est-ce pas!... et avec cela, fort riche... Ce qui ne nuit jamais!...

Le comte examina un instant Max qui causait avec Edmée... et il fut frappé du caractère manifeste d'intimité de leur conversation.

—Est-ce que ce jeune homme connaît mademoiselle

Parville ?interrogea le comte, qui, malgré lui, se sentait envahi par une sourde inquiétude.

—Je suis sûr, répondit l'Américain, que c'est la première fois qu'il lui parle.

—Ils ont l'air fort bien ensemble...

—Oh ! à cet âge...

Et Jonathan eut, encore une fois ce sourire spécial que Fenimore Cooper prête à son héros favori, *Bas-de-Cuir*.

M. de Blangy secoua le front, comme pour chasser une pensée importune.

—Mais voyons... reprit-il presque aussitôt, ce n'est pas à vous parler de ce jeune homme, que je veux employer l'instant où je vous rencontre.

—Je le pense bien.

—J'ai à vous demander des renseignements plus importants.

—Je m'en doute...

—Et puisque... nous ne dansons ni l'un ni l'autre...

Jonathan indiqua de la main le petit retrait où s'était retirée Edmée quelques instants auparavant, avec son amie Ysult.

—Si vous voulez, interrompit-il, nous gagnerons le boudoir où l'atmosphère est moins chaude, et où, de plus, nous serons à l'abri de toute indiscretion. Car vraiment, les Français sont un peuple bizarre, et dont nous rions parfois, non sans raison, de l'autre côté de l'Océan ! Bavards et curieux ! Voilà leur caractère dominant, et je me suis souvent demandé comment, avec des défauts aussi détestables, ils ont pu accomplir les grandes choses qu'ils ont faites depuis bientôt un siècle !

Il faut reconnaître aussi, continua-t-il, avec une flamme dans les yeux, qu'il y a de remarquables exceptions, et je ne serai jamais ingrat envers une nation qui nous a si puissamment aidés à conquérir notre indépendance !

Moi, j'ai connu, monsieur le comte, une de ces exceptions dont je parle... et ce n'est jamais sans un profond attendrissement que j'évoque le souvenir de celui qui fut mon ami, et à qui je dois non seulement ma fortune... mais ma vie même!

Le comte éprouva un tressaillement involontaire, en remarquant l'émotion avec laquelle l'Américain venait de prononcer ces derniers mots.

—N'est-ce pas de Roger de Kervenny que vous entendez parler? demanda-t-il avec intérêt tout en le suivant, pour gagner le boudoir vers lequel il se dirigeait.

—De lui-même, répondit Jonathan.

—Vous l'avez connu?

—Beaucoup.

—Vous avez assisté peut-être à ses derniers moments....

Jonathan venait de s'asseoir sur un divan. Il passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et enveloppa son interlocuteur d'un regard perçant qui parut gêner ce dernier.

—Lorsque j'ai connu Roger, dit-il, il y avait quelques années déjà qu'il avait quitté la France, emportant la malédiction du duc, son père, mais emmenant avec lui une créature charmante et douce, compagne soumise et dévouée, qui devait adoucir l'amertume de la vie si dure à laquelle il allait être condamné! Toutefois, s'il était courageux et de force à engager toutes les luttes, il n'en était pas de même de la pauvre enfant qui l'avait suivi! Celle-ci était délicate et tendre; et toute sa vaillance devait se briser contre la misère et le désespoir! Vingt fois, dans sa détresse, le malheureux Roger avait formé le projet d'aller chercher fortune vers l'Ouest, où son intelligence, son énergie, eussent trouvé certainement leur placement avantageux. Mais il ne pouvait ni emmener, ni laisser derrière lui, l'infortunée jeune

femme qui allait bientôt devenir mère ! Il resta donc ! Pendant six mois, les deux parias se débattirent au milieu des plus épouvantables privations, et nul n'a jamais su quelle sombre misère ils traversèrent. C'en était trop ! la force humaine a des bornes, et quand l'enfant tant attendu vint au monde à Cincinnati, ce fut pour recueillir le dernier baiser de sa mère mourante !

—Voilà une triste histoire ! dit le comte, avec une émotion qui était peut-être sincère.

—Oui, monsieur le comte, répondit Jonathan.

—Et je ne m'étonne que d'une chose, c'est que Roger dans cette situation terrible, n'ait pas eu la pensée de s'adresser à son père et d'implorer son pardon.

—Il l'a fait dix fois ! . . .

—Et le duc n'a pas répondu ?

—Le duc n'a pas répondu, par la raison excellente que les lettres du fils n'ont jamais été remises au père.

—Est-ce possible ou vraisemblable ?

—Possible ou vraisemblable, répliqua Jonathan avec force, cela est ! et malheur à ceux qui ont eu la pensée impie d'intercepter les lettres d'un malheureux qui implorait pour sa femme mourante.

—Je partage votre sentiment, approuva le comte, qui rapidement s'était dégagé de son émotion passagère ; mais je ne vois pas, dans l'entourage du duc . . .

Jonathan eut un froncement énergique des sourcils.

—Il y avait auprès du duc, affaibli par l'âge, interrompit-il, un homme que vous avez dû connaître, monsieur de Blangy, et sur le compte duquel nous ne pouvons différer d'opinion :

—Qui cela ?

—Me Durandau.

—Le notaire ?

—Qui, depuis, a disparu . . . mais que je ne désespère pas de retrouver dans les bas-fonds, où il a dû rouler.

—Croyez-vous ?

—J'en suis sûr...

—Je le souhaite, cher monsieur, mais je ne démêle pas bien quel intérêt...

Jonathan regarda le comte de ses deux petits yeux gris, et sa lèvre se releva légèrement en un pli railleur.

—Vous ne m'en voudrez pas, dit-il, sur un ton de bonhomie exquise, si je vous avoue que, dès le premier moment où je vous ai vu, je me suis senti attiré vers vous par un sentiment de sympathie irrésistible.

—Croyez... que de mon côté...

—Je n'en doute pas... et j'en suis aussi heureux qu'honoré. Au moins, ceci posé, je n'éprouve aucun embarras à vous dire certaines choses que je n'aurais pas confiées à un indifférent.

—Que devint le malheureux Roger, à la suite de la cruelle catastrophe qui le privait d'une compagne aimée?

—Il n'eut qu'une idée: le suicide! et il aurait certainement cédé à son premier mouvement de désespoir... si la pensée de son fils n'était venue lui arracher l'arme fatale des mains!... lui mort, que serait devenu son enfant?... Il y avait là, un devoir nouveau qui s'imposait à lui, et il ne voulut pas s'y dérober... désormais il était libre de donner suite aux projets qu'il avait longtemps nourris; rien ne le retenait plus à Cincinnati et il prépara tout pour son départ prochain. Toutefois une chose suspendit ce départ.

—Quoi donc? interrogea le comte, qui écoutait l'oeil ardent.

—La conviction où il était qu'il y avait une influence funeste auprès du duc, lui inspira des craintes inattendues. Il ne redoutait plus rien pour lui maintenant... mais il se dit que le misérable qui avait empêché le pardon du duc de venir jusqu'à lui, ne reculerait pas devant un sacrilège... et il eut peur pour son enfant!

—Quelle idée de croire que l'on en voulût à ses jours!

—Qui sait!

—Me Durandean n'avait à cela aucun intérêt.

—Oh! oh! avouez que vous ne dites pas toute votre pensée, monsieur le comte; il est manifeste, je l'accorde, que Me Durandean ne travaillait pas pour son propre compte; il n'avait, lui, aucune part d'héritage à espérer: mais ne pouvait-il pas agir?...

—Pour qui donc? interrompit vivement le comte, en se levant à demi, comme s'il eut soupçonné une intention perfide sous l'insinuation de l'Américain.

Jonathan protesta du geste.

—Ce que je dis monsieur le comte, continua-t-il sur le même ton paternel, n'est point aussi insensé que vous avez l'air de le croire. J'ai entendu dire qu'en France, les exemples de captation d'héritage n'étaient pas très rares, que ce genre de détournement s'exerçait surtout sur les personnes affaiblies par l'âge ou la maladie, et que les intermédiaires auxquels on avait recours le plus souvent, pour ces sortes d'entreprises, étaient des personnes pieuses. Or Me Durandean était dévot, m'a-t-on assuré.

—C'est possible, approuva M. de Blangy, Me Durandean était, en effet, adonné aux pratiques religieuses!... mais il serait excessif d'en conclure...

—Je le reconnais.

—D'ailleurs, vous n'avez pas appris, je suppose, que l'on ait jamais essayé d'attenter aux jours du fils de Roger.

—Oh! pour cela, repartit Jonathan... c'eût été difficile.

—Comment!

—Le père avait pris toutes ses précautions à cet effet.

—Quelles précautions?

—Cela paraît vous intéresser! Je vais vous le dire.

Le comte se rapprocha vivement de son interlocuteur.

—A tort ou à raison, reprit ce dernier, Roger crai-

gnait pour son fils, et comme il allait entreprendre un voyage dont il ne savait pas s'il reviendrait, il recourut à un moyen fort simple, mais qui ne pouvait venir qu'à l'esprit d'un père. Il confia son enfant à un homme sûr d'une fidélité éprouvée, lui donna un nom d'emprunt qui devait dérouter toutes les investigations, et dès qu'il eut, par un travail opiniâtre gagné une somme suffisante, il l'éloigna de Cincinnati en lui faisant jurer de ne jamais révéler à son fils le premier nom sous lequel il l'avait connu.

—C'était ingénieux.

—N'est-ce pas?

—Et qu'advint-il de ces précautions?

---

XVI

—Pendant que l'enfant s'éloignait, emportant les baisers éperdus de son père, ce dernier quittait Cincinnati, et se dirigeait tout droit vers les placers. Il allait enfin chercher cette fortune qu'il avait convoitée naguère pour la partager avec sa malheureuse compagne, et que maintenant, il n'ambitionnait plus que pour son fils.

Il resta là quelques années, vivant d'une vie âpre et rude, arrachant avec acharnement aux entrailles de la terre cet or qu'elle ne donne que comme à regret, et défendant cet or, avec plus d'énergie que ses jours mêmes ; quand je le rencontrai, il n'avait encore réussi qu'à amasser un trésor des plus modeste, et il continuait sa tâche, sans se laisser détourner, ni par les intempéries des saisons, chaleur torride en été, pluies torrentielles en hiver, ni par les dangers incessants que lui faisait courir la cupidité de redoutables voisins qui trouvaient plus commode de demander au brigandage la fortune qui leur paraissait trop pénible d'arracher à la terre.

Comment nous devînmes amis, pourquoi restâmes-nous quelques années dans ces déserts, partageant la même hutte, nous protégeant réciproquement contre les mêmes dangers?...

Pauvre Roger!... Combien de fois, quand au retour de quelque expédition pénible, nous nous asseyions dans une anfractuosité de rocher, les pieds trempant dans le ruisseau clair qui courait au-dessous de nous, combien de fois ne m'a-t-il pas raconté sa vie, son amour, ses

douleurs et l'espoir qu'il conservait de revoir son fils, pour le faire heureux et riche !

Ses yeux s'emplissaient de larmes quand il parlait de son père, et son émotion si poignante me gagnait, sans que je puisse m'en défendre.

Jonathan se tut un moment, et son front se pencha, comme sous le poids d'une pensée trop lourde.

Mais cela fut de courte durée, et sir Jonathan ne tarda pas à revenir à lui.

— Pardon, monsieur le comte, dit-il, un peu confus de s'être un moment abandonné, ce sont là des sensations dont on n'est pas toujours maître, et j'ai eu tort de me laisser aller à ces impressions ; mais l'homme dont je parle a tenu une grande place dans ma vie, parce que je l'ai connu, quand j'étais tout jeune, et que l'on ne se détache pas facilement de pareils souvenirs. Il m'a appris à aimer ce qui est bien, à haïr ce qui est mal ; nous avons combattu côte à côte dans vingt sanglantes escarmouches, et quand je le savais près de moi, je n'avais peur de rien. Hiver et été, nuit et jour, nous avons erré ensemble dans le désert, mangeant au même plat, l'un dormant pendant que l'autre veillait. Voilà pourquoi je suis resté attaché à Roger, comme au meilleur ami que j'ai connu, et pourquoi, après lui avoir fermé les yeux, j'ai juré d'accomplir la mission dont il m'avait chargé.

— Il y a longtemps qu'il est mort ? dit le comte.

— Voilà cinq années.

— Et vous étiez près de lui.

— Je ne l'ai quitté qu'après l'avoir enseveli de mes propres mains ! Ce pauvre ami ! il était riche, alors, et il songeait déjà à la joie du retour, quand une nuit, des bandits qui savaient que nous avions amassé un véritable trésor, vinrent attaquer notre baraquement. Roger se défendit vaillamment ; ils étaient six contre nous... Mais nous savions nous servir de nos carabines et de nos

revolvers, et après une heure d'un combat acharné, les six misérables étaient couchés à terre pour toujours : seulement Roger avait reçu une blessure terrible dans le combat et il ne survécut que quelques heures pendant lesquelles il eut le temps d'envoyer un dernier adieu à son père et de me recommander son enfant qu'il laissait seul au monde !

Jusque-là, le comte avait écouté, avec une grande attention, le récit que lui faisait l'Américain. Toutefois, il n'avait parlé encore que de Roger, et sur celui-là, il était fixé depuis longtemps. Il savait qu'il était mort, et ne craignait pas de le voir reparaître.

Mais il n'en était pas de même de son fils !... et s'il connaissait un moyen sûr de l'écarter de l'héritage du duc, ce moyen tout excellent qu'il fût, ne valait pas la preuve de sa mort, que Jonathan allait peut-être lui fournir.

Le fils de Roger vivant, n'était pas certainement un danger sérieux, mais il pouvait devenir le prétexte d'un scandale auquel le comte de Blangy n'eut rien eu à gagner.

Il reprit après un court silence, pendant lequel il avait rapidement réfléchi :

— J'ignorais la plupart de ces détails, dit-il, avec une émotion parfaitement feinte ; je me trouvais auprès du duc, quand la nouvelle de la mort de Roger lui parvint... et je crois bien qu'elle dut hâter sa fin.

M. Parville était présent également au château de Trémor au moment fatal, et ce fut même lui qui se chargea de faire faire à New-York et à Cincinnati les démarches nécessaires, pour obtenir les constatations légales du décès. Ce fut long, la nouvelle avait mis beaucoup de temps à parvenir en France, et ce n'est qu'au cours des recherches effectuées à cet effet, que nous apprîmes que Roger avait laissé un fils ! Seulement, les affirmations sur ce point nous parurent bien vagues ; on

ne disait pas où il était né, ni s'il existait quelque document authentique le concernant, sur les registres de vos états civils. Certains bruits même nous donnèrent lieu de penser qu'il était mort ou qu'il avait disparu!...

—La supposition était à peu près exacte, fit Jonathan.

—Comment! est-ce que ce pauvre enfant aurait péri lui-même?

L'Américain fit un geste énigmatique... et ses deux petits yeux lancèrent une flamme intense.

—Je vous ai fait connaître, poursuivit-il le moyen à l'aide duquel Roger avait soustrait son fils aux dangers dont il le supposait menacé... Bob, le fidèle serviteur qu'il avait choisi, était parti, et tous les mois, il envoyait régulièrement au père des nouvelles de son fils... or, jusqu'au moment de la mort de Roger, rien d'extraordinaire ne s'était passé... et, quand de retour à New-York, deux années après, j'écrivis à Bob, à Calcutta, où il devait se trouver, j'appris avec stupéfaction qu'il en était parti depuis longtemps... et que l'on ne savait pas ce qu'il était devenu.

—L'enfant était mort peut-être?

—L'enfant... non! car Bob n'aurait pas manqué de me le faire savoir...

—Alors, c'était le serviteur?

—Probablement.

—Et vous ne vous êtes pas informé?...

—Jonathan se prit à rire à sa manière.

—Depuis le jour où je connus la disparition de Bob répondit-il, en dépit des entreprises multiples qui réclamaient mon temps, je quittai New-York et me mis à sa recherche. Cela n'était pas facile; mais l'Américain se joue volontiers des difficultés. Je repris l'itinéraire que le fidèle serviteur avait dû suivre, j'allai à Buenos-Ayres, à Bombay, à Calcutta. et dans chacune de ces stations, je relevai les traces du passage de celui que je

voulais trouver... Mais à Calcutta, plus rien! On l'avait vu un instant, avec un grand jeune homme! Car l'enfant avait grandi, et dans chacune des villes où j'avais touché, on m'avait fait l'éloge de sa bonne mine, de son intelligence et de son courage. Mais à Calcutta, dis-je, la piste se perdait. A peine pus-je deviner que le serviteur avait dû succomber dans une terrible épidémie qui avait sévi récemment, emportant la moitié de la population de la ville blanche et de la ville noire.

—Et le jeune homme? interrogea le comte d'une voix haletante.

L'Américain remua silencieusement la tête.

—Le jeune homme! reprit-il peu après; impossible de rien savoir! était-il mort aussi? vivait-il misérable et abandonné dans quelque coin ignoré... surtout?... Bob, avant de mourir, avait-il eu le temps de lui faire connaître le secret de sa naissance? Tout cela était enveloppé de ténèbres qu'il m'a été impossible de pénétrer; et je revins à New-York, un peu confus de mon insuccès, mais ne désespérant pas d'atteindre le but que je poursuivais.

—Que fîtes-vous?...

—Je remuai ciel et terre; j'envoyai des instructions sur tous les points du globe où j'entretins des agents, et, malgré toute l'activité que l'on put déployer, c'est à peine si je parvins à recueillir quelques indices insignifiants.

—Le malheureux n'était plus.

—Qui sait?

—S'il avait vécu, vous auriez découvert sa trace.

—Non... car le père avait pris des mesures pour qu'il ne se connut pas lui-même; et à moins qu'il n'eût reçu une confiance suprême de Bob!... Mais le silence du jeune homme attestait son ignorance... et c'est alors que j'eus l'idée de faire appel à la publicité des

journaux de tous les pays, et de leur demander l'insertion de la note que vous avez lue...

Le comte fit un mouvement.

—Quoi! dit-il avec plus de vivacité encore que d'intérêt... Cet héritier auquel vous promettez neuf millions...

—C'est le fils de Roger...

—Ce dernier était donc si riche...

—Cela vous étonne?

—Admettez au moins, que cela peut paraître invraisemblable....

—En Amérique, nous ne nous étonnons pas pour si peu! et si vous voulez vous assurer que je dis la vérité, amenez-moi demain la personne que je recherche et je lui compterai devant vous la somme qui lui appartient.

Je dois ajouter du reste, continua Jonathan, que cette somme se décompose en six millions qui sont la fortune personnelle de Roger, et trois millions qui représentent celle du duc son père, dont il était l'héritier légitime.

Le comte gardait le silence, il réfléchissait:

Ainsi, cette fortune colossale, c'était à lui qu'elle allait revenir, et elle ne pouvait aller à d'autres, car il lui importait peu de savoir si le fils de Roger était vivant ou mort. Ce qu'il savait, c'est que les documents qui établissaient la légitimité de l'enfant avaient été détruits et que de ce fait, il cessait d'être apte à hériter.

Cela lui suffisait.

Toutefois, l'ombre d'un doute obscurcissait encore son esprit, et il se demandait avec appréhension pourquoi un homme perspicace comme l'était l'Américain, avait pu courir ainsi après le fils de Roger, sans s'être assuré d'avance de l'inefficacité finale de ses efforts. Il y avait là un lacune sur laquelle il voulut être éclairé sur-le-champ.

—Légitime? dit-il alors, en relevant le dernier mot

qu'avait prononcé Jonathan, peut-être avec intention ; mais il me semble, cher monsieur, que vous oubliez...

—Quoi donc ?

—D'après ce que l'on m'a rapporté, je suis fondé à croire qu'à la suite d'un incident des plus fâcheux, un incendie...

—Je sais ce que vous voulez dire, interrompit Jonathan. Oui, des misérables ont mis le feu aux archives de Cincinnati, après avoir arraché du registre des actes civils le feuillet sur lequel étaient consignées les déclarations relatives à la naissance du fils de Roger. Ce crime odieux en aurait peut-être arrêté de plus intrépides. Mais que m'importait à moi ? J'avais un devoir sacré à remplir : retrouver l'enfant de mon ami ! Ce devoir, je ne voulais à aucun prix le décliner, et rien ne m'a arrêté sur le chemin qui mène à ce but.

De deux choses l'une, d'ailleurs, continua-t-il ; ou l'enfant est mort !... et, dans ce cas, il est indifférent qu'il soit légitime ou non ; ou il est vivant, et alors, je jure bien moi, de lui restituer, avec le nom et le titre de son père, la fortune qui lui appartient.

Le comte se leva, touché en apparence de cette déclaration énergique de l'Américain.

—Le rôle que vous avez accepté, dit-il, est très généreux ; mais, tout en applaudissant à votre dévouement, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer que ce dévouement pourrait bien paraître suspect.

—Comment cela ?

—Vous êtes un homme pratique, monsieur Jonathan.

—Je m'en flatte.

—Eh bien, réfléchissez ! Tant que vous n'aurez pas rendu au registre de Cincinnati le feuillet qui lui manque, il n'y aura place, en faveur de qui que ce soit, pour une revendication sérieuse... et le fils de Roger lui-même, s'il existe, ce dont je doute, serait traité à l'égal d'un aventurier.

Sur les derniers mots du comte, sir Jonathan eut un regard qui brilla comme un tranchant d'acier.

—Et si je retrouvais ce feuillet?... dit-il, d'une voix ferme, sans quitter son interlocuteur de l'oeil.

Une légère pâleur vint aux joues de ce dernier qui fit toutefois bonne contenance.

—Je le désire du plus profond de mon coeur, répondit-il avec une parfaite courtoisie, et j'espère que si cela arrive, je serai le premier à qui vous voudrez bien en donner connaissance.

Sir Jonathan s'inclina en signe d'acquiescement.

—J'en prends l'engagement, monsieur le comte, dit-il et même, si vous voulez bien m'y autoriser, j'aurai l'honneur de vous aller voir un de ces matins.

—Ma porte vous sera toujours ouverte, cher monsieur. Auriez-vous par hasard, quelque communication à me faire?

—Peut-être!

—A quel propos?

—Eh! mais à propos de ce dont nous venons de parler.

—Du jeune Roger?

—Oui, monsieur le comte... du jeune Roger... et de l'héritage de son père...

Comme M. de Blangy le regardait étonné:

—Pardon, ajouta-t-il aussitôt... il se fait tard déjà; et avant de me retirer, je désire dire quelques mots à M. Parville.

—Mais je vous reverrai!

—Oh! soyez en certain, et croyez au vif plaisir que j'aurai à reprendre cette conversation.

Sir Jonathan salua, et fit quelques pas à la rencontre du banquier qui venait à lui.

—Ma foi, je vous cherchais, dit M. Parville, en lui prenant vivement le bras. Avez-vous quelques secondes à m'accorder?

— Sans doute, fit l'Américain ; que se passe-t-il ? vous paraissez agité.

— On le serait à moins ! Tenez regardez là, ce jeune homme, qui donne le bras à ma fille.

— J'y suis !

— On vient de me dire que c'est vous qui l'avez amené. . . .

— Parfaitement. . . un charmant jeune homme.

— Vous le connaissez ?

— Puisque je devais vous le présenter ?

— Mais c'est Max, mon ancien employé ; il y a quelques mois, il n'avait pour vivre que ses modestes appointements et on m'assure que, ce matin, il s'est rendu acquéreur de l'hôtel de Brimboration.

— Rien n'est plus exact.

— Quelle plaisanterie ! . . .

— Oh ! un Yankee ne plaisante pas en affaires. C'est moi qu'il a bien voulu charger de cette affaire.

— Et il a payé cet hôtel un million ?

— Ni plus ni moins. On fait si rapidement fortune aujourd'hui.

— Voilà qui est surprenant.

Jonathan s'abandonna à son rire interne.

— Je ne dis pas non, répondit-il. Mais il ne faut point s'étonner pour si peu et dans quelques jours quand j'aurai l'honneur de vous revoir, je vous réserve bien d'autres surprises.

— Est-ce que vous partez ?

— Dans un instant, seulement, avant de m'éloigner, voulez-vous me permettre une indiscrétion ?

— Pourquoi pas.

— C'est que tout à l'heure, en traversant les salons, certains propos ont frappé mon oreille, et éveillé ma curiosité.

— De quoi était-il question ?

— De mademoiselle Edmée Parville.

—Ah ! ah !

—On disait qu'elle allait épouser M. Anatole de Blangy, et que vous donniez un million de dot : Est-ce vrai ?

—C'est vrai . . .

—Et le comte, lui, que donne-t-il à son fils ?

—Mais . . . un million également.

—Et où diable le prendra-t-il ?

—Comment ?

—Ah çà, cher monsieur, vous me paraissez bien médiocrement renseigné sur les gens qui vous entourent, et ce qui n'est qu'une négligence impardonnable de la part d'un banquier, devient une coupable imprudence de la part d'un père jaloux du bonheur de son enfant.

—Le comte est riche ! avant peu, il sera mis en possession de l'héritage du duc de Kervenny.

—Oui ! et en attendant, il emprunte des sommes considérables que son fils dissipe en femmes et en chevaux ; il a contracté des dettes dont le chiffre va chaque jour grossissant, de sorte que si l'héritage du duc venait à lui manquer, ce serait un véritable effondrement.

—Mais cet héritage ne peut lui échapper.

—Qui sait ?

—Roger de Kervenny est mort. Son fils, s'il était vivant, ce qui est de toute invraisemblance, n'aurait aucun droit . . .

—En êtes-vous sûr ?

Et comme le banquier, qui savait à quel homme sérieux il avait affaire, s'étonnait de l'entendre parler ainsi :

—Croyez-moi, cher monsieur et ami, ne précipitez rien, continua Jonathan . . . attendez . . . et dans quelques jours, je vous dirai la vérité tout entière.

—Ah ! vous m'intriguez.

—C'est quelque chose . . . mais ce n'est pas mon but ! Je pars et je vous laisse mon protégé . . . Soyez-lui bienveillant . . . Il est timide ; il a besoin d'être encouragé,

et après tout, ce n'est pas sa faute, s'il a fait une fortune si rapide.

Sir Jonathan serra sur ces mots, la main du banquier et traversa les salons, dans l'intention de gagner la rue.

Chemin faisant, il rencontra Max.

—Eh bien ! vous êtes heureux ! lui dit-il, en passant.

Le visage du jeune homme resplendissait.

—Ah ! je puis mourir maintenant ! répondit-il, avec explosion. Si vous saviez !

—Point n'est besoin d'en dire plus long, mon jeune ami... interrompit gaiement l'Américain ; si je faisais mine de vouloir vous écouter, nous n'en aurions pas fini avant le jour... donc, soyez heureux ! Savourez votre joie... Mais n'en dites rien à personne !... de tous les sentiments humains, l'amour est le seul qui ait le droit d'être égoïste.

Et il s'éloigna.

Dans le salon d'entrée, il rencontra le comte qui causait avec son fils.

Les deux hommes se saluèrent.

Anatole avait suivi l'Américain d'un regard ardent : quand ce dernier eut disparu, il se retourna vers son père et lui prit le bras avec un emportement plein de fièvre.

—Quel est cet homme ? demanda-t-il, d'une voix impérieuse.

—Eh ! ne le sais-tu pas ? répondit le comte, c'est sir Jonathan.

—L'homme aux neuf millions.

—Sans doute.

—Mais l'autre !... l'autre !... celui qu'il a présenté ici ce soir... et qui, en ce moment, parle encore à mademoiselle Parville !

Un sombre nuage obscurcit le front de M. Blangy, qui sentit un frisson glacé rider sa peau.

—Oui... oui... tu as raison... balbutia-t-il vaguement, pendant que son regard enveloppait le jeune Max

qui, poussé par une attraction supérieure, venait de nouveau de se rapprocher d'Edmée... Celui-là... c'est l'inconnu... le danger peut-être!!... car... plus je le regarde... plus il me semble...

—Quoi donc?

—Ces traits!... Serait-ce une illusion? Je n'y avais pas pris garde tout d'abord; mais maintenant!

—Qu'y a-t-il?

—Rien... rien... Les pensées qui me viennent sont trop graves pour que je te les confie au milieu du mouvement et du tapage de cette nuit... Mais demain... Ah! il faudra bien que je sache le secret de ce Jonathan!

Anatole eut un geste violent.

—Eh que m'importe le secret de cet homme, répliqua-t-il avec force, moi!... C'est d'Edmée que je vous parle! c'est de ce Max... qui ne la quitte plus... et pour lequel elle réserve ses plus gracieux sourires... Ah! qu'ils prennent garde...

Le comte se laissa aller à un mouvement de surprise; presque de stupéfaction.

—Ah! ça, dit-il en souriant, tu aimes donc mademoiselle de Parville?

—N'est-ce pas vous qui m'y avez poussé?...

—Le dépit et la jalousie ont fait leur oeuvre, je le vois, et maintenant...

—Maintenant, mon père... si mademoiselle Parville n'est pas à moi, j'entends du moins qu'elle ne soit pas à ce Max.

—Que feras-tu pour l'empêcher?

—Je le tuerai!... répondit le jeune homme avec un cri.

L'oeil du comte s'éclaira d'une flamme subite.

—Au fait, dit-il entre ses dents, comme s'il se fût parlé à lui-même... ce serait peut-être encore là la meilleure des solutions!...

Et se tournant vers son fils :

—A demain... reprit-il après un court silence... me te hâte pas trop de ne rien engager... c'est une grosse partie qui se prépare, et qui sait ! peut-être aurai-je demain entre les mains des armes bien autrement sûres que celles que tu pourrais employer !

*Fin de la première partie.*

## DEUXIEME PARTIE

---

### I

Il était environ trois heures du matin, quand sir Jonathan rentra au Grand-Hôtel. Il était venu directement à pied de la rue de Trévise, par les boulevards, en fumant un cigare. Quand il atteignit le Grand-Hôtel, il monta rapidement au premier étage où il demeurait, et trouva un domestique qui l'attendait sur une banquette de l'antichambre.

Ce dernier se leva, quand son maître parut.

—Ah! ah! c'est vous, Tom... dit Jonathan... Vous m'attendiez... bien! la personne à laquelle j'ai donné rendez-vous, est-elle arrivée?

—Elle attend monsieur... répondit le domestique... selon les ordres que j'avais reçus, je l'ai introduite dans le cabinet de travail.

—Y a-t-il longtemps que la personne est là?

—Un quart d'heure au plus.

Sir Jonathan passa et gagna son cabinet.

Quelqu'un s'y trouvait déjà. C'était M. Cox.

Il était assis près de la cheminée, et selon l'habitude que nous lui connaissons, il tailladait un morceau de bois avec son canif.

—Vous avez une qualité précieuse, monsieur Cox, dit Jonathan; vous êtes d'une exactitude qu'on ne saurait trop louer, et pour ma part, je ne puis assez répéter combien je l'apprécie.

M. Cox s'inclina.

—J'espère que ce n'est pas la seule qualité que vous me reconnaissez, répondit-il avec humilité, et mon zèle, mon activité...

—A la bonne heure! croyez, cher monsieur, que vous serez content de moi!

—Vous avez quelque chose à me confier?

—C'est cela.

—Quelque chose d'important?

—Précisément.

—Il y a donc du nouveau?

En formulant cette question, la voix de M. Cox avait pris une intonation plus ardente et plus âpre.

Jonathan s'approcha de la cheminée, avança un siège en face de son interlocuteur et s'assit.

Il était devenu soucieux; un pli creusait son front; son oeil à demi-voilé s'attacha pendant quelques secondes au tapis qui recouvrait la chambre.

—Vous savez, reprit-il, en relevant le front, l'affaire particulièrement intéressante qui m'a amenée à Paris; je n'ai pas cru devoir vous en faire un mystère, puisque vous étiez destiné à m'apporter le concours dévoué de votre excellente collaboration; vous n'ignorez donc aucun des obstacles qui s'opposent à la réussite de mes projets, et je vous ai dit ce que j'avais fait jusqu'à présent, pour triompher de mes adversaires. Aujourd'hui, sans avoir changé précisément beaucoup, la situation prend une gravité nouvelle; à mesure que nous approchons du but, le danger s'affirme de plus en plus... si bien qu'après la soirée que je viens de passer, j'estime qu'il n'y a plus d'hésitation possible, et qu'il nous faut agir au plus tôt.

—Je suis à vos ordres, fit M. Cox, dans le regard duquel brilla une lueur de curiosité.

—J'y compte, répondit Jonathan. Mais avant de vous dire ce que j'attends de votre habileté et de votre courage, je crois indispensable de vous faire connaître le résultat de mes réflexions, c'est-à-dire, le véritable état de la question, à l'instant où je vous parle.

—Je vous écoute, dit M. Cox.

—Voici donc, poursuivit sir Jonathan, la situation dans laquelle nous nous trouvons...

Et à partir de ce moment, la voix de l'Américain devint plus accentuée et plus nette, et c'est à peine s'il parut s'occuper de son interlocuteur : on eût dit qu'il s'abandonnait tout entier à son aptitude d'analyste, et que tout son être s'absorbait dans cette faculté, moins au raisonnement et à la logique humaine, qu'à une sorte d'intuition, de divination qui est un don naturel, peut-être supérieur. — De même que l'homme fort, dit un auteur américain, se complaît dans les exercices qui provoquent les muscles à l'action, de même l'analyste prend sa gloire dans cette activité spirituelle dont la fonction est de débrouiller. — C'était la qualité dominante de sir Jonathan, et il mettait un certain amour-propre à en faire montre. — Ici, du reste, la question était grave, et il avait des raisons pour ne pas se laisser distraire.

—Pour que le fils de Roger de Kervenny, dit-il, soit mis en possession de l'héritage de son père, il faut qu'il produise un acte authentique, établissant son identité d'une manière irréfutable, faute de quoi, cette fortune considérable ira droit au comte de Blangy. Or, cet acte existait sur le registre de Cincinnati, mais quand j'ai voulu en obtenir communication, on n'a pu me présenter qu'un livre auquel manquait le feuillet essentiel sur lequel figurait l'unique déclaration de la naissance

du fils de Roger ! J'ai à epine besoin de vous rappeler cela...

—En effet ! dit M. Cox.

—Donc, continua l'Américain, un feuillet a été arraché du registre de Cincinnati. C'est le point acquis, indiscutable, et ce qu'il importe de savoir, c'est en quelles mains il est tombé ; ici, deux hypothèses se présentent : la première, c'est que le feuillet a été livré au comte de Blangy, seul intéressé à le posséder ; si cela avait eu lieu, il n'est pas douteux que le comte ne se fût empressé de l'anéantir ; il n'aurait plus rien à redouter, et sûr de son affaire, il attendrait les événements en pleine sécurité.

—Voilà qui est probable, objecta M. Cox.

—Voilà qui est impossible, reprit vivement sir Jonathan ; car, dans la conversation que j'ai eue avec lui, cette nuit, je l'ai vu, à plusieurs reprises, pâlir et se troubler ; d'où je conclus que le feuillet est entre les mains de quelqu'un qui ne l'a pas encore livré... parce que peut-être, on n'y a pas mis le prix qu'il demande. Comprenez-vous ?

—Je ne perds pas un mot.

—Dès lors, je poursuis, et j'aborde la seconde hypothèse... le feuillet est donc entre les mains de quelqu'un... et ce *quelqu'un* ne peut être que Me Durandau, qui se cache sous la peau de Renardin... Me Durandau était le notaire du duc ; c'est lui que le comte a envoyé à Cincinnati, où il s'est rendu avec un autre coquin de son espèce, pour faire disparaître toute trace de constatation légale... mais, une fois nanti du précieux document, pourquoi Me Durandau ou Renardin ne le vend-il pas au comte?... pourquoi le comte ne se hâte-t-il pas de le réclamer, et de l'acheter à n'importe quel prix ? C'est une énigme...

—Dont je ne me charge pas de trouver le mot.

—Pour trouver, il faut chercher, monsieur Cox ; c'est

ce que j'ai fait et je crois bien avoir pénétré le mystère.

—Vraiment!

M. Cox s'apprêta à écouter avec un redoublement d'attention.

—Pour expliquer cette situation bizarre, reprit aussitôt Jonathan, poursuivant obstinément son idée, il suffit, en effet, de supposer que l'un de ces deux hommes, M. de Blangy, par exemple, a en main une arme terrible, un secret redoutable, à l'aide duquel il peut, quand il le voudra, perdre à jamais son ancien complice. Supposez cela un moment, monsieur Cox, et dites-moi si, dès lors, tout ne devient pas limpide! — Le comte tient Durandeu, qui se trouve réduit à l'impuissance. Qu'il manifeste la moindre velléité de trahir le comte, et ce dernier l'envoie chez les convicts de la Nouvelle-Calédonie. M. de Blangy est donc bien tranquille, et la seule crainte qui puisse le toucher, le seul danger dont il ait l'appréhension, c'est que le feuillet disparaisse *par accident* des mains de Renardin pour passer entre celles de l'héritier légitime.

Tant que l'existence du fils de Roger a pu être considérée comme une légende, il a gardé son calme, car il ne croyait pas qu'il pût être menacé de ce côté... mais depuis hier, notre conversation de cette nuit, tout cela est bien changé...

Aussi, il faut que désormais, vous surveilliez avec soin les moindres actions de M. Renardin, pendant que moi, je me chargerai du comte,—ou je me trompe grossièrement, ou M. de Blangy se sent, dès à présent, menacé, — vaguement encore, il est vrai, — mais il a perdu sa sérénité... il n'est plus aussi sûr de lui... et je gagerais que ce matin, dès la première heure, il appellera près de lui ce Renardin, et que cette fois il ne discutera plus le chiffre de la transaction!

Jonathan avait fini que M. Cox écoutait encore.

Il admirait.

—Ce que vous venez de dire, répondit-il enfin, est vraiment d'une clarté merveilleuse et d'une déduction à laquelle il n'y a rien à reprendre. Ah! si vous l'aviez voulu, vous seriez devenu l'honneur de la *détective*. Depuis que je vous ai vu, je suis devenu l'ami de ce Renardin. Je l'ai fait jaser et il a vidé à peu près son sac!... C'est bien cela. Notre homme a le feuillt, mais le comte a, lui, de son côté, un document, un faux, —je crois,—à l'aide duquel il peut envoyer Renardin au bagne.

—Ah! ah! un faux, dites-vous.

—Oui, sir Jonathan.

—Je m'en doutais. Eh bien, dès ce moment, il ne faut plus le perdre de vue. Il est nuit encore; vous pouvez aller vous reposer quelques heures, mais, dès l'aube, trouvez-vous chez M. Renardin, et venez me raconter ce qui s'y sera passé. Est-ce bien convenu?

—Parfaitement.

—Allez donc, monsieur Cox! Je crois que nous touchons au dénouement, et le moment venu vous n'aurez pas besoin de me rappeler que je vous ai promis de récompenser largement vos bons offices!...

M. Cox s'était levé, il avait déjà fait quelques pas pour se retirer, quand la porte s'ouvrit.

Un domestique entra, tenant une dépêche télégraphique qu'il présenta à Jonathan.

Ce dernier l'ouvrit, et dès les premières lignes qu'il lut, une contraction nerveuse plissa le coin de sa lèvre.

—Qu'y a-t-il? fit M. Cox qui l'observait.

L'Américain se remit aussitôt.

—Rien, répondit-il.

—Vous paraissez contrarié.

—Il y a de quoi.

—Il y a de quoi.

—Qu'est-ce donc?

Sir Jonathan eut un moment d'hésitation ; mais ce fut court, et il reprit avec toute son assurance :

—J'avais demandé à New-York, poursuivit-il, des renseignements sur le coquin dont je vous parlais tout à l'heure, qui a aidé M. Renardin dans le crime commis à Cincinnati ; je savais que ce misérable portait alors le nom de Baltime, et je désirais apprendre ce qu'il est devenu.

—Et on vous répond ?

—On me répond que l'on ne sait rien.

M. Cox haussa les épaules.

—C'est toujours ainsi !... dit-il ironiquement.—Mais vous aviez tort aussi de vous adresser si loin pour obtenir ce renseignement... car si vous m'aviez consulté...

—Vous ?

—Moi-même.

—Vous connaissez donc ce Baltime ?

—Oh ! c'est-à-dire... je le connais et je ne le connais pas... Cela dépend ; mais quand j'ai fait causer M. Renardin, je n'ai pas négligé de l'interroger à ce sujet.

—Et que vous a-t-il dit ?

—Peu de chose, parce que je n'ai pas jugé utile de le pousser trop loin sur ce point. Toutefois, si vous le désirez, dès aujourd'hui, je saurai ce que ce Baltime est devenu.

Sir Jonathan frappa familièrement sur l'épaule de M. Cox.

—A merveille, dit-il, sérieusement ravi... tout cela vous sera compté, cher monsieur, et mon ami de New-York saura avec quel devouement vous m'avez servi !

M. Cox s'inclina en signe de remerciement, et ayant gagné la porte, il ne tarda pas à disparaître.

A quelques heures de là, c'est-à-dire vers huit heures du matin, il sonnait à l'appartement de M. Renardin.

## II

Renardin était ce jour-là dans un singulier état d'esprit.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, l'ex-notaire avait les passions vives, et les sommes relativement considérables qu'il avait reçues du comte de Blangy n'avaient servi, en fin de compte, qu'à développer les appétits de sa nature sensuelle.

Tout récemment, la vue de Laura avait produit sur lui une profonde impression. Il l'avait remarquée naguère, quand elle se rendait, le matin, à son atelier, ou quand elle rentrait, le soir à sa mansarde.

Il l'avait trouvée fort belle, et l'avait quelquefois suivie; à deux ou trois reprises, il essaya même de lui parler.

Mais la jolie fille ne se souciait pas des Renardins du trottoir; elle avait autre chose dans l'esprit et dans le cœur, et l'ex-notaire vit bien qu'il fallait attendre.

Sur ces entrefaites, l'enfant disparut tout à coup, de la circulation. Qu'était-elle devenue? Ce que deviennent tous les enfants du pavé...

Cette disparition fut un grand crève-cœur pour Renardin. Mais il était de nature patiente; il se dit qu'il la retrouverait quelque jour, et un matin, en effet, il la rencontra à l'hôtel de Brimboration.

Depuis, il s'était repris à des désirs nouveaux, et bien souvent, le jour, il s'en allait flâner du côté du boulevard Haussmann.

D'ailleurs, en découvrant que Laura était la maîtresse d'Anatole de Blangy, il avait conçu un espoir bizarre.

Il tenait, lui, dans ses mains, un document, à l'aide duquel il pouvait tarir d'un coup la source de la fortune des Blangy et couper court aux prodigalités d'Anatole; la ruine de ce dernier devait avoir pour conséquence logique la rupture de sa liaison avec Laura, et il ne lui semblait pas impossible de succéder au jeune gommeux, dans un délai plus ou moins rapproché.

Sous l'empire de cette pensée nouvelle, il se décida à tenter une dernière démarche auprès du comte et à voir décidément ce qu'il y avait à faire de ce côté.

Les événements qui se préparaient allaient singulièrement aider à ses résolutions.

Ce matin il s'était donc levé de bonne heure.

Il n'attendait aucune visite, mais il songeait à aller trouver le comte.

Il était huit heures; il venait de s'habiller quand on sonna à la porte de son appartement.

Cet appartement, situé au second étage, se composait d'une chambre à coucher, d'un salon où il avait installé son cabinet d'affaires, et d'une salle à manger, où une femme de ménage lui servait tous les matins son frugal déjeuner.

M. Renardin était sobre.

En entendant sonner, il alla ouvrir.

C'était M. Cox.

Depuis la rencontre de l'hôtel Brimboration, ils s'étaient vus quelquefois et avaient fini par se lier.

Renardin ne savait pas trop le but que poursuivait M. Cox; mais il l'avait trouvé fort intelligent, l'esprit plein de ressources, et il n'était pas éloigné de croire qu'il pourrait lui être utile.

Il l'accueillit de son plus aimable sourire, et lui tendit même la main que M. Cox serra comme s'il eut été honoré de ce témoignage de bienveillance.

—Eh ! vous voilà de bien bonne heure, fit l'ex-notaire, en introduisant le visiteur dans son cabinet.

—Je suis très matinal, répondit M. Cox ; d'ailleurs, j'ai peu dormi, cette nuit...

—Vous n'êtes pas souffrant ?

—Je me porte à merveille. Seulement, j'ai beaucoup réfléchi, depuis notre dernier entretien... et j'avais hâte de vous voir.

—A quel propos ?

—A propos de choses de la plus haute gravité.

—Diable ! de quoi s'agit-il donc ?

Renardin offrit un siège à M. Cox, et, quand il eut pris place, il s'assit à côté de lui.

Cependant, son interlocuteur ne répondit pas tout de suite à l'invitation qui lui était faite de s'expliquer ; il demeura quelques secondes silencieux, le regard fixé au parquet et réfléchissant.

Puis, enfin, relevant le front, il arrêta son petit oeil vif sur Renardin.

—Je suppose, cher monsieur, dit-il d'une voix nette et claire que vous n'avez pas l'intention de garder éternellement improductif, entre vos mains, le feuillet que nous avons eu la bonne pensée de détacher du registre de Cincinnati.

—Mais, balbutia Renardin.

—Quand j'eus le bonheur de vous offrir mon concours ` Cincinnati, j'ignorais le nom du personnage pour lequel vous opériez, et ce n'est que plus tard, après m'être renseigné, que j'appris qu'il s'agissait d'une succession dont le chiffre ne devait pas être inférieur à trois millions !

—En effet.

—C'était alors le chiffre officiel.

—Il n'a pas changé !

—Pardon, car l'héritage de Roger de Kervenny s'est singulièrement augmenté depuis, et je ne crois pas me

tromper de beaucoup en vous affirmant qu'il représente aujourd'hui une valeur d'au moins neuf millions.

—Est-ce possible? s'écria Renardin, stupéfait.

—De sorte, poursuivit M. Cox, que le parchemin dont vous êtes détenteur a triplé d'importance, et qu'il doit être devenu trois fois plus précieux à M. le comte de Blangy.

Renardin se tut un moment.—Il était ému, il avait alternativement pâli et rougi, et ses doigts se crispaient sur les bras de chêne de son fauteuil.

—Neuf millions! neuf millions! répétait-il.

Et il regardait M. Cox, comme pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas.

Cela dura une minute, au bout de laquelle une autre pensée lui vint qui glaça brusquement le sang dans ses veines.

Il remua mélancoliquement la tête.

—Malheureusement, dit-il, cela ne modifie pas ma position vis-à-vis du comte.

—Comment?

—Ne vous ai-je pas confié qu'il me tient, que je suis à sa merci, et qu'avec cette pièce terrible qu'il a entre les mains, il peut m'envoyer?...

—Au bagne.

—Rien que cette idée me fait frémir.

—Pourquoi donc? on revient de plus loin quelquefois... et lorsque, comme vous, on possède une arme de neuf millions.

Renardin pressa ses tempes de ses deux mains.

M. Cox se rapprocha.

—Au moins, continua-t-il en baissant la voix, j' imagine que vous ne commettez pas l'imprudance de porter sur vous le feuillet de Cincinnati.

—Pourquoi me faites-vous cette question?... interrogea Renardin avec une pointe de défiance.

—Eh! par la raison fort simple que le comte de Blan-

gy aurait pu vous faire arrêter quelque nuit, par de faux voleurs, qui vous auraient scrupuleusement fouillé et dépouillé sans pitié.

— Une fois, en effet, j'ai été ainsi arrêté.

— Vous voyez !

— Mais il ne m'est pas venu à l'esprit d'accuser le comte de ce guet-apens.

— Vous avez eu tort ; moi je le crois capable de tout !

— En tout cas, il en a été pour ses frais, et depuis...

— Vous avez trouvé une *cache* à l'abri de toute investigation ?

— C'est cela. Mais s'il faut vous dire toute ma pensée...

— N'hésitez pas...

— Eh bien, je crois que le comte n'a plus qu'un médiocre souci du feuillet en question ; il m'a paru très calme, presque indifférent, la dernière fois que je l'ai vu, et je me tromperais fort si l n'avait pas reçu l'assurance de la mort de l'héritier légitime.

— Vous êtes là, cher monsieur Renardin, dans la plus dangereuse des erreurs, car je suis fondé à croire, au contraire, que depuis cette nuit, M. de Blangy a appris que l'héritier est bien vivant, et vous pouvez vous attendre d'un moment à l'autre, à recevoir la visite de quelque ambassadeur.

— Si cela était ?

— Si cela était, monsieur Renardin, il faudrait redoubler de circonspection et d'audace ; vous seriez maître de la situation et vous pourriez faire, sans crainte, vos conditions, car on n'envoie pas au bagne un homme qui peut vous faire gagner neuf millions !

— Que me conseillerez-vous donc ?

M. Cox allait répondre ; mais la parole resta suspendue à ses lèvres, et il se tourna triomphant vers Renardin.

Le timbre de l'appartement venait de retentir .

—La situation devient décidément intéressante, dit-il avec un sourire, car je vois bien que voici venir l'ambassadeur annoncé.

Cependant, la femme de ménage était allée ouvrir; elle revint bientôt demander à son maître, s'il voulait recevoir M. Langlois.

M. Renardin tressaillit et échangea un regard rapide avec M. Cox.

—M. Langlois, dit-il, en raffermissant sa voix qui tremblait... mais certainement, faites entrer...

Et il alla lui-même au-devant de l'homme de confiance du comte.

M. Langlois salua :

—Monsieur, dit-il à Renardin, je suis chargé par M. le comte de vous remettre la lettre que voici. M. le comte est très impatient de vous voir, et il m'a prié de vous ramener près de lui, si vos affaires vous permettent de déférer à sa prière.

Renardin avait eu le temps de se remettre tout à fait; il prit la lettre d'une main ferme, et ayant déchiré l'enveloppe, il la parcourut rapidement.

Elle ne contenait que quelques lignes :

“M. le comte de Blangy attendra monsieur Renardin dans la matinée jusqu'à onze heures... il a à l'entretenir sérieusement, et il espère que monsieur Renardin n'aura qu'à se louer de sa libéralité. Il l'invite particulièrement à apporter avec lui le document dont il lui a parlé, afin que l'affaire puisse se traiter, séance tenante.”

Machinalement, Renardin avait lu le billet à voix basse et presque inintelligible... Mais M. Cox était doué d'une oreille subtile, et n'en avait pas perdu un mot.

Aussi, quand il vit Renardin se diriger vers un bureau placé dans l'encoignure du cabinet, l'arrêta-t-il brusquement en proférant une sorte de grognement.

—Pardon, cher monsieur Renardin, dit-il avec un salut obséquieux; mais si vous n'avez plus besoin de mes services...

Et en même temps, il lançait un regard fulgurant qui cloua Renardin sur place.

Ce dernier comprit et revint à lui.

—Vous avez raison, monsieur, répondit-il, et je vous prie de m'excuser; l'affaire dont nous nous entretenions est trop importante pour que nous ne la traitions pas tout de suite; nous allons y revenir!

Puis, s'adressant à Langlois:

—Excusez-moi auprès de M. le comte, ajouta-t-il, avec bonhomie; je ne puis me rendre en ce moment à son invitation: mais assurez-le que je serai près de lui avant une heure, et portez-lui l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Et, sur ces mots, il congédia l'intendant qu'il accompagna jusqu'au seuil de la porte.

—Ah! çà, qu'alliez-vous faire? dit M. Cox, quand il rentra dans le cabinet. Ah! vous n'êtes guère prudent, monsieur Renardin. Songez que le comte vous recommande d'apporter avec vous cette pièce qui vaut une fortune, et il ne se ferait aucun scrupule de vous en dépouiller avec l'aide de ce M. Langlois, qui me paraît être un rusé coquin.

—Tout ce que vous dites là est plein de bon sens, répliqua Renardin; quoique cependant j'hésite à croire que le comte nourrisse de pareils projets.

—Il ne faut pas du moins lui en donner la tentation. D'ailleurs, je tenais à ne pas vous quitter ainsi, car nous avons à causer.

—De quoi donc?

—Eh pardieu! du fameux feuillet.

—Mais, quel intérêt pouvez-vous avoir?

—M. Cox haussa les épaules.

—Allons! allons! dit-il, je vois que vous n'êtes pas

encore aussi fort que je le croyais ; et, pour vous comme pour moi, j'estime maintenant que j'ai bien fait de venir. Ecoutez-moi.

Vous savez dès à présent que le comte a dû apprendre cette nuit, que le fils de Roger est bien vivant, et celui de qui il tient ce renseignement, est un homme à la parole duquel on est habitué à croire, de l'autre côté de l'Océan.

— Sir Jonathan ?

— Précisément.

— Mais qu'importe que le fils de Roger soit vivant, s'il ne peut pas prouver qu'il est l'enfant légitime de son père ?

— Voilà la question, monsieur. Suiyez bien ! dès ce moment, il y a donc deux personnes intéressées à la possession du feuillet qui est entre vos mains : le comte de Blangy... et l'héritier direct représenté par sir Jonathan. Or, il s'agit ici de neuf millions, et si nous nous entendons bien, il peut y avoir là, pour nous deux, l'occasion d'une fortune inespérée.

— Pour nous deux ? fit Renardin, qui ne comprenait pas.

— Vous êtes censé servir le comte de Blangy, comme je suis, moi, censé veiller aux intérêts de sir Jonathan... pourquoi ne chercherions-nous pas à nous servir d'abord nous-mêmes ?

— Comment cela ?

— Unissons-nous, mettons nos chances en commun. Si vous échouez auprès de M. de Blangy, je suis sûr de réussir auprès de Jonathan.

— Vous oubliez que je suis à la merci du comte. Que lui dirai-je ?

— Que vous êtes disposé à lui remettre le document qu'il attend de vous, mais à la condition qu'il vous comptera la somme de deux millions.

— Deux millions ?

— Cela vous déplairait-il de partager cette somme avec moi ?

— Il n'y consentira jamais.

— Qui sait ?... il peut vous envoyer au bain, c'est vrai, mais cette satisfaction lui coûterait bien cher... et il réfléchira.

— Vous avez réponse à tout.

— N'hésitez donc plus ; notre fortune est là, je vous le répète, et quand vous aurez posé avec le comte les bases de la transaction, j'interviendrai.

— Vous ?

— Eh donc ? Me prenez-vous pour un imbécile, par hasard, et croyez-vous que je vous laisserai traiter tout seul ?

— Cependant...

— Eh oui ! Vous vous dites qu'une fois le marché conclu, une fois la somme empochée, vous n'aurez qu'à me tirer votre chapeau, et m'offrir une part ridicule.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous le pensez, ce qui est pis. Eh bien, méfiez-vous, monsieur Renardin. M. Cox a plus d'un tour dans son sac, et il n'a pas fait le voyage d'Europe pour s'en retourner le gousset vide. Voyons, est-ce dit ?

— Je me rends chez le comte.

— A la bonne heure ! je vous quitte sur cette parole, et ce soir, si vous le voulez bien, nous nous reverrons.

— Où cela ?

— Dans un lieu neutre, loin de tous les regards, à l'*Asile de nuit du boulevard Vaugirard*. Là, du moins, nous ne craindrons pas d'être observés et l'on peut y faire quelquefois d'utiles connaissances.

— Alors, à ce soir.

— A ce soir.

### III

Dix heures avaient sonné, quand Renardin se présenta à l'hôtel du comte de Blangy.

Il y était invraisemblablement attendu, car dès qu'il eut donné son nom, un valet le pria de le suivre et l'introduisit dans une grande pièce de rez-de-chaussée, où il trouva le comte assis devant un vaste bureau.

La pièce donnait par deux hautes fenêtres sur un parc plein d'ombre, où planait un silence triste et morne.

Le parc était habituellement désert. Le comte y allait rarement. L'entrée en était interdite à la domesticité, et le jardinier seul, le soir, à la tombée de la nuit, y pénétrait pour ratisser les allées, et arroser les corbeilles et les pelouses.

Le comte de Blangy était sombre; du premier coup d'oeil, Renardin remarqua qu'il avait le front pâle, et que ses traits étaient altérés.

Cependant, le comte venait de faire un mouvement en l'apercevant, et il s'était levé à demi.

—Ah! c'est vous, maître Durandeaup, dit-il, en lui donnant son véritable nom, peut-être pour reprendre les souvenirs du passé coupable de l'ex-notaire; vous voyez, je vous attendais.

—Que monsieur le comte m'excuse, répondit humblement Renardin, quand M. Langlois s'est présenté chez moi, j'étais en affaires.

—Les affaires avant tout, cher monsieur, rien de

plus respectable, et vous êtes tout excusé. Veuillez vous asseoir là et me prêter quelques minutes d'attention. Oh ! ce ne sera pas long et je n'abuserai pas de vos instants. Vous devez d'ailleurs vous douter du motif qui m'a fait désirer vous voir.

—Je crois, en effet...

—Il s'agit du feuillet de Cincinnati.

—C'est cela.

—Vous l'avez toujours en votre possession ?

—Oui, monsieur le comte.

—De même que moi, je n'ai eu garde d'égarer ce faux que vous avez commis dans une heure coupable.

En prononçant ces paroles, le comte indiqua, sur son bureau, une grande enveloppe ouverte de laquelle sortait à moitié, une feuille de papier spécial que M. Renardin reconnut tout de suite.

Il ébaucha un vilain sourire, et lança un mauvais regard à son interlocuteur.

—Je suis bien reconnaissant à monsieur le comte, dit-il en même temps, d'une voix mielleuse, bien reconnaissant de n'avoir pas fait usage...

M. de Blangy eut un geste bienveillant.

—Je n'en ai jamais eu la pensée, je le jure, répliqua-t-il : pourquoi vous ferais-je du mal, moi ? et quel intérêt serait le mien ? Non, monsieur Durandau. Non ! vous m'avez rendu un service que je ne puis oublier, et il y a longtemps que ce faux aurait fait retour entre vos mains, si naguère vous ne vous étiez montré exigeant jusqu'à l'ingratitude... Je vous proposais cependant une transaction acceptable. Vous repreniez cette arme terrible, vous me remettiez en échange l'acte dont vous êtes détenteur. Nous brûlions les deux pièces au même feu, et je vous comptais une somme de cent mille francs... Vous avez refusé.

—C'est que... interrompit Renardin.

—La somme vous paraissait insuffisante... vous en

demandiez le double... et j'ai mis, moi, sur le moment, un certain amour-propre à ne pas céder; eh bien! j'ai eu tort. Voyez, je ne veux point vous garder rancune... C'est deux cent mille francs que vous voulez... les deux cent mille francs sont là tout prêts, dans ce coffre; l'échange ne sera pas long à opérer, et quand vous sortirez de cet hôtel, vous emporterez une fortune qui vous permettra de vivre heureux et respecté.

Et le comte regarda Renardin dont il s'attendait à voir le visage rayonner.

Mais Renardin ne paraissait que médiocrement touché de la proposition qui lui était faite; un pli railleur crispait sa lèvre, et il baissait les yeux... peut-être pour que le comte ne vît par le regard plein d'effluves qui s'en échappait.

—Eh bien! fit le comte, presque inquiet de ce silence; vous ne répondez pas?

Renardin releva le front, sans relever les yeux.

—Que monsieur le comte, dit-il, en scandant ses paroles, me permette de lui faire deux observations importantes.

—Deux observations?

—La première... c'est qu'il ne me semble pas se rendre compte du véritable état de la question.

—Que voulez-vous dire?

—Quand j'ai proposé à monsieur l'échange dont il parle, moyennant la faible somme de deux cent mille francs, je n'avais pas mûrement réfléchi.

—Ah! ah! Et depuis...

—Depuis, j'ai pensé que la récompense offerte était bien au-dessous du service rendu.

—Cela signifie que vous élevez le chiffre de vos prétentions.

—Oui, monsieur le comte.

—Soit... je vous ai annoncé que j'étais disposé à faire des concessions nouvelles; je ne veux pas marchan-

der avec vous, maître Durandean, et quoique je détienne une arme redoutable, je n'entends pas abuser des avantages de ma situation... Soyons donc nets et précis... je vous offrais deux cent mille francs, et cette somme, que vous acceptiez naguère, vous semble aujourd'hui insuffisante!... Ne discutons pas! Est-ce trois cent mille, quatre cent mille qu'il vous faut? Quelque exorbitantes que soient vos nouvelles exigences, je suis prêt à les subir; dites-moi si vous acceptez, et terminons, séance tenante, cette affaire dont j'ai hâte de ne plus avoir à m'occuper... Sommes-nous d'accord, cette fois?

Déjà le comte se tournait vers la caisse qui occupait un angle de la chambre, quand, alarmé du silence persistant de son interlocuteur, il fit un demi-tour brusque sur lui-même, et regarda ce dernier, les sourcils froncés.

—Ah! ça, dit-il, d'une voix irrité qu'il avait beaucoup de peine à contenir, quelle charade jouons-nous donc ici, tous les deux? est-ce que par hasard vous ne seriez pas content du prix que je mets à la communication de ce document que vous êtes allé voler à Cincinnati?

L'ex-notaire soutint carrément la colère du comte et se contenta de s'incliner avec la même humilité obséquieuse.

—Monsieur le comte sait bien, répondit-il avec calme que si je me suis rendu coupable de ce crime, ce n'a été qu'à son instigation et dans son seul intérêt.

—Enfin, le crime est commis et il s'agit aujourd'hui d'en tirer profit. Quel prix demandez-vous en échange du titre qui est entre vos mains? Est-ce cinq cent mille francs?

—Non, monsieur le comte.

—Mais qu'est-ce donc? alors... parlez... finissons-en.

—C'est deux millions!

Le comte bondit sur l'ex-notaire et lui secoua le bras avec fureur.

— Ah ! misérable, misérable ! s'écria-t-il le visage empourpré ; tu as vu ce sir Jonathan, que Dieu damne ; c'est lui qui t'a fait ta leçon, et vous vous entendez tous deux pour me dépouiller, mais il ne sait pas... on ne lui a pas dit que je te tiens ! et que demain, si je veux je t'enverrai au bagne augmenter la collection des voleurs et des faussaires. Le aux ! il est là, regarde, je n'ai qu'un mot à dire.

Le comte était hors de lui... d'un geste désordonné il avait fouillé l'enveloppe ouverte qui était sur son bureau et en avait arraché le papier qui s'y trouvait contenu et qu'il se mit à froisser avec rage.

— Tu iras au bagne ! au bagne, entends-tu ! ajouta-t-il, la gorge serrée, le front menaçant. Car, c'est là ce que tu veux, n'est-ce pas ? et nous verrons bien si ce Jonathan viendra t'en tirer !

— La colère vous égare, monsieur le comte, répondit Renardin qui conservait son sang-froid : je ne connais pas ce sir Jonathan dont vous parlez, et je puis revendiquer à moi seul, l'honneur de la nouvelle attitude que je prends en ce moment. J'ai appris, depuis peu, que, grâce au document que je possède, vous pouvez devenir l'héritier légitime d'une fortune de neuf millions, et j'ai pensé que ce n'était pas trop demander...

Le comte ne répondit pas.

Il allait, il venait à travers la chambre, le pas heurté, la poitrine sifflante, jetant de temps à autre des regards fauves sur Renardin.

A plusieurs reprises même, il s'arrêta brusquement auprès du bureau, et sa main fiévreuse se tendit vers un timbre qui était placé hors de sa portée.

Mais il se contint, et s'approchant de l'ex-notaire, il l'enveloppa d'un regard fulgurant.

—Ainsi, dit-il, d'un ton saccadé, c'est votre dernier mot?

—Oui, monsieur le comte, répondit Renardin.

—Vous voulez deux millions?

—Deux millions? c'est cela!

Le comte eut un geste violent.

—Eh bien... C'est vous qui l'aurez voulu!... dit-il, en secouant la tête avec force.

Et marchant résolument vers le bureau, il frappa deux ou trois coups énergiques sur le timbre.

A cet appel furieux, la porte de la chambre s'ouvrit, comme un ordre prévu... et Langlois en franchit vivement le seuil.

Renardin n'avait pas bronché.

—Fouillez cet homme!... ordonna le comte de Blangy; et qu'il ne s'en prenne qu'à lui de la violence qui lui est faite.

Langlois ne se fit pas répéter cet ordre, et s'élançant sur Renardin il commençait à fouiller ses poches, quand tout à coup, on le vit suspendre son âpre investigation, et se retourner inquiet vers son maître.

On venait de sonner à la porte de l'appartement, et une voix s'était élevée, que le comte avait cru reconnaître.

Sur un signe rapide de ce dernier, Langlois lâcha Renardin.

—Voyez qui est là! commanda le comte sur le même ton impérieux.

Mais la porte venait de s'ouvrir, et un valet parut tenant à la main une carte qu'il remit au comte.

C'était la carte de sir Jonathan.

M. de Blangy réprima un mouvement de contrariété.

—C'est bien, dit-il en se contenant; priez cette personne d'entrer... Et quant à vous, maître Durandeu, ajouta-t-il en jetant à l'ex-notaire un regard irrité, vous pouvez vous retirer, mais nous nous reverrons.

—Quand monsieur le comte voudra, répondit Renardin, je serai toujours à ses ordres.

Puis il salua humblement, et suivit Langlois qui le fit sortir par l'issue donnant sur le parc.

Dès qu'il l'eut vu disparaître, M. de Blangy pressa de ses deux mains ses tempes qui battaient, et alla à la rencontre de sir Jonathan.

—Je ne m'attendais pas au plaisir de vous revoir si tôt, dit-il, en tendant la main à l'Américain.

—Est-ce que je serais indiscret?... interrogea ce dernier.

—N'en croyez rien!... Seulement, après notre conversation de cette nuit, j'étais loin de penser...

—Ah! c'est que j'ai pour habitude de perdre le moins de temps possible.

—Auriez-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre?

—Oui, monsieur le comte... que lque chose de particulièrement intéressant, autant pour vous que pour moi.

—Eh bien, asseyez-vous, cher monsieur... Je ne vous demande que quelques secondes, et je suis à vous.

Pendant que sir Jonathan s'asseyait à la place qu'on lui indiquait, le comte prit sur son bureau l'enveloppe qui contenait le faux dont il avait menacé Renardin, et alla l'enfermer dans la caisse de fer.

L'Américain qui n'avait, pour le moment, rien de mieux à faire, observait chacun de ses mouvements, avec une attention soutenue, et quand il vit repousser la porte du coffre-fort, il laissa échapper un aoh! prolongé, sur un ton de surprise mêlé d'admiration.

Le comte fit un demi-tour sur lui-même, et revint vers l'Américain.

—Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

—Oh! presque rien, répondit sir Jonathan; mais il y a là vraiment, une coïncidence bizarre.

—Laquelle?

— Cette caisse ? Elle a été brevetée en Amérique.

— En effet, je crois . . .

— Y a-t-il longtemps que vous la possédez ?

— Dix années à peu près.

— Et vous en êtes content ?

— Sans doute. Pourquoi me faites-vous ces questions ?

Sir Jonathan sourit, et une lueur d'orgueil traversa son regard.

— C'est que vous ne savez pas, monsieur le comte, que ce genre de coffre-fort a été l'origine de ma fortune.

— Est-ce possible ? Comment cela ?

— C'est moi qui en suis l'inventeur.

— Vous êtes donc mécanicien ?

— J'ai appris un peu tous les métiers.

— Voilà qui est bizarre, comme vous dites, et vous avez reconnu tout de suite . . .

— Sans hésitation, interrompit sir Jonathan, en se levant pour se rapprocher du coffre-fort, dont il se mit à détailler, avec tout le soin d'un connaisseur, la forme et le système particulier de fermeture.

Le comte se prêta complaisamment à ce caprice d'*ex-centric-man*, expliquant lui-même le mécanisme spécial auquel la caisse qu'il examinait devait ses précieuses qualités de sécurités.

Enfin, sir Jonathan releva la tête et crut devoir s'excuser.

— Ne prenez point cette peine, cher monsieur, répartit le comte, et quand vous aurez fini . . .

— C'est fait !

— Eh bien, dites-moi alors à quelle circonstance heureuse je dois le plaisir de votre visite.

#### IV

Sir Jonathan était resté debout, bien qu'on l'eût invité à s'asseoir, et ses traits avaient pris tout à coup un accent de fermeté et d'énergie qui frappa le comte.

Malgré lui, il se prit à tressaillir ; et sous l'empire de ce qui venait d'avoir lieu, de sombres appréhensions envahirent son esprit.

Toutefois, il était résolu à faire bonne contenance... Vaguement, il sentait qu'il touchait au danger suprême. C'était sa fortune, celle de son fils... qui sait ! son honneur même qui allait se jouer ; il n'était pas homme à reculer.

Depuis cinq années il vivait dans l'espoir de cet héritage ardemment convoité, et ce n'est pas au moment où la succession du duc augmentait dans des proportions inespérées, qu'il eût voulu abandonner la partie.

Cependant Jonathan venait de relever le front, et enveloppant le comte d'un regard assuré :

—Ce que j'ai à vous dire, commença-t-il, est particulièrement grave, et surtout décisif ; car de la réponse que vous allez me faire dépend la conduite que je vais tenir.

—De quoi s'agit-il ? demanda le comte, jouant l'étonnement.

—Tenez ! fit Jonathan. Il est inutile de chercher des faux-fuyants, et m'est avis qu'il sera plus profitable pour vous comme pour moi, d'aborder franchement la question. Jouons cartes sur table, voulez-vous ?

—Je veux bien, fit le comte sans hésitation.

—Merci ! Donc, à l'heure où je vous parle, nous savons, vous et moi, que le comte de Blangy est ruiné !

—Monsieur !

—Vous l'étiez déjà à la mort du duc de Kervenny, et ce ne sont pas les deux cent mille francs qu'il vous a laissés qui auraient pu vous relever.

Ces deux cent mille francs ont d'ailleurs été vite engloutis dans les opérations de Bourse auxquelles vous vous êtes livré, sous un nom d'emprunt. Votre fils, de son côté, a contracté des dettes considérables ; sa dernière folie, mademoiselle Laura, lui coûte au bas mot, cent mille francs, et il n'est pas au bout... Vous êtes donc perdu... si M. Anatole n'épouse pas mademoiselle Edmée Parville, ou si l'héritage du duc vous échappe à vous-même !

Le comte fit un geste d'acquiescement où perçait manifestement une intention d'ironie.

—J'aurais beaucoup de choses à objecter à ces prémisses, dit-il en souriant, mais je veux bien admettre cela... pour ne pas perdre de temps ; et je vous écoute.

—Sur le premier point, poursuivit sir Jonathan, j'aurai le regret d'être inébranlable : je désire, je ne veux pas dire, j'exige, que M. Anatole renonce à mademoiselle Edmée.

—Vraiment et pourquoi cela ?

—Parce que mademoiselle Edmée ne l'aime pas, et qu'elle en aime un autre.

—Vous vous intéressez donc à cet enfant ?

—Je m'intéresse à celui qu'elle aime !

Le comte fit le même geste d'acquiescement, et le même sourire railleur vint à ses lèvres.

—Tout cela est parfait, répondit-il, je serais désolé de contrarier des plans aussi intéressants et je n'entends pas être un trouble-fête. Anatole n'épousera donc pas mademoiselle Parville, et rien ne s'opposera au bonheur de votre protégé !... Voilà une affaire réglée à la satis-

faction générale. Passons maintenant à l'héritage du duc.

—Les neuf millions!... fit Jonathan.

—Exigez-vous aussi que j'y renonce?

—Parfaitement.

—C'est plaisir de causer avec vous, vous avez donc trouvé un moyen de vous procurer le feuillet merveilleux?

—Pas encore!

—Mais vous l'aurez bientôt?

—J'en suis sûr.

—Et qui vous le donnera?

—La personne qui sort d'ici.

—M. Renardin.

—Ou Me Durandeu... si vous préférez que je lui restitue son véritable nom.

Et se penchant vers le comte, il ajouta d'une voix ardente et basse :

—Durandeu!... l'ex-notaire de Trémor!... celui que vous avez envoyé en Amérique, il y a cinq ans pour voler les archives de Cincinnati.

Puis, comme le comte le regardait atterré :

—Ah! je sais bien que vous tenez ce misérable, continua-t-il, d'un âpre accent; mais qu'importe cela, et vraiment, monsieur le comte, depuis que je vous observe et que je lis dans votre jeu, vous me paraissez faire tout ce qu'il faut pour perdre la partie. Car ce misérable, cet ex-notaire, a pénétré l'intérêt énorme qui s'attache au document qu'il possède; il ne craint déjà plus que vous l'envoyiez au bagne, et je gage que s'il est venu vous trouver ce matin, c'est dans l'unique but de vous faire chanter.

—Vous vous trompez, sir Jonathan, car c'est moi-même qui l'avais fait appeler.

—De mieux en mieux. Vous lui avez ainsi donné le soupçon de son importance, s'il ne l'avait eu déjà.

—Enfin, qu'êtes-vous venu chercher vous-même ici, ce matin ?

—Voilà qui est bien ! Vous me rappelez à la question et vous avez raison ! Ma proposition à moi est simple... je dis plus... dans votre position, elle est la seule, si vous l'acceptez, qui puisse vous sauver, vous et votre fils.

—Je ne comprends pas.

—Si nous ne nous entendons pas aujourd'hui, monsieur le comte ; si vous repoussez obstinément la transaction que je viens vous proposer, demain vous serez à la merci de ce Renardin, ou, ce qui serait cent fois pis pour vous, à la merci de sir Jonathan, de Cincinnati...

• Le comte avait écouté jusqu'au bout, fortement ébranlé, mais ne pouvant se résoudre à accepter l'offre qui lui était faite.

D'ailleurs une raison supérieure le retenait. Il croyait encore qu'il aurait bon marché de Renardin, et comptait sur la crainte du bague, pour l'amener à composer.

De plus, il se méfiait de Jonathan... Cet homme il ne le connaissait pas après tout... il n'avait en main aucun document... et il n'était pas difficile de démêler la manoeuvre à laquelle il avait recours.

Finalement, le comte remua la tête, et un sourire crispa sa lèvre.

—Je vois, dit-il, sur un ton railleur, que votre réputation n'est pas surfaite, et vous êtes vraiment un habile homme, car, un moment, je l'avoue, j'ai été sur le point de me laisser surprendre!... Mais vous prendriez de moi une bien triste opinion, et je serais bien naïf, convenez en, si j'avais la bonhomie de vous croire!... non ! mille fois non ! cher monsieur... cet héritage du duc m'appartient ; aucune considération ne m'y fera renoncer... et je l'aurai tout entier, quoi que vous fassiez.

—Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

—C'est tout.

—En ce cas... Je me retire.... j'aurai fait la seule chose qu'un galant homme pouvait faire; vous vous entêtez dans votre obstination! Toutes nouvelles observations seraient déplacées. Mais avant peu, monsieur le comte, vous vous repentirez cruellement d'avoir ainsi persisté dans votre fol aveuglement.

Sir Jonathan sortit sur ces mots et s'empressa de gagner la rue.

Il était sourdement irrité.

On eut dit que des facultés nouvelles s'étaient tout à coup développées en lui. Son oeil brillait plus que d'habitude, par moments ses dents mordaient ses lèvres jusqu'au sang, et ses sourcils se fronçaient d'une façon sinistre.

Il fit ainsi à peu près cinq cent pas; puis il s'arrêta.

Quelqu'un marchait derrière lui. Il se retourna brusquement et reconnut M. Cox.

Le visage de Jonathan s'éclaira.

—Ah! ah! c'est vous, dit-il, évidemment satisfait.

—Oui, monsieur, répondit M. Cox.

—Vous m'attendiez?

—Précisément: j'avais hâte de connaître le résultat de votre entretien avec M. le comte de Blangy.

Sir Jonathan approuva d'un signe de tête.

—Voilà un zèle des plus louables, monsieur, dit-il en même temps: c'est parfait! et, plus je vous vois, plus mon estime augmente.

—Il faut attendre la fin, répondit modestement M. Cox.

—Vous avez raison, et j'espère que nous n'en sommes plus loin!... mais avant d'en arriver là, je veux vous donner une dernière preuve de ma confiance.

Et ralentissant sa marche, l'Américain se mit à raconter la conversation qu'il venait d'avoir avec M. de Blangy, sans oublier de parler de l'enveloppe et du faux, ainsi que du refus final du comte.

Cox écoutait avec une haletante attention.

—Alors, dit-il, quand sir Jonathan eut fini, M. de Blangy n'a point le feuillet.

—Assurément... mais il peut l'avoir d'un moment à l'autre.

—Et il a remis l'enveloppe et le faux dans la caisse...

—Ne vous l'ai-je pas dit ?

—Vous l'avez dit, en effet, et vous avez même spécifié que le dit coffre-fort occupait l'angle gauche du cabinet.

Sir Jonathan eut un frisson ; inconsciemment peut-être il se prit à regarder son interlocuteur.

—Diable !... dit-il à voix lente, vous avez retenu ce détail.

—Il ne faut rien laisser échapper, répondit M. Cox.

—Sans doute, sans doute.

—Et le coffre est grand ?

—De proportions moyennes. Système Smith et fils. Cox s'inclina.

—Je vois cela d'ici, dit-il, avec un petit gloussement sensuel... Il y a longtemps que ce système m'est familier... un jeu d'enfant !

Jonathan ne crut pas utile de relever le propos, mais son regard s'attachait plus ardent sur M. Cox qui baissa les yeux, garda le silence, et fit mine de s'éloigner.

L'Américain le retint.

—Un mot encore, dit-il, vous m'avez promis de vous occuper d'un gentleman qui s'appelle Baltime, et que M. Renardin doit avoir connu à Cincinnati.

—Je ne l'ai pas oublié, répondit M. Cox, et je suis sur sa piste.

—Serait-il à Paris ?

—Depuis quelques jours.

—Qu'y vient-il faire ?

—C'est un mystère qu'il ne sera pas bien difficile d'éclaircir.

—Vous me le ferez connaître?

—Demain, peut-être, pourrai-je vous donner sur son compte, tous les renseignements que vous désirez.

Et, cette fois, il tourna à gauche et disparut.

Jonathan resta un moment pensif; la pensée du coffre-fort lui revenait.

—Le gaillard est capable de tout, murmura-t-il en songeant à Cox... et il y aurait à se demander s'il est bien permis d'y prêter les mains! bah! cela regarde le comte, après tout! Il est indigne de pitié, et puis, voler un voleur, c'est toujours drôle!

L'Américain commença son rire silencieux, qui s'éteignit presque aussitôt sous l'influence d'un souvenir inattendu.

Il hocha la tête.

—C'est égal!... balbutia-t-il un peu ébranlé, ce M. Cox avait, ce matin, un air singulier, et on pourrait trouver pour un subalterne qu'il dépense bien du zèle au service de ses maîtres... Hum!... il faudra creuser cela!

Et ce fut tout en rêvant qu'il revint au Grand-Hôtel.

Comme il quittait l'ascenseur, qui l'avait monté au premier étage, il rencontra le domestique spécialement affecté à son service.

—Il n'est point arrivé de lettre pour moi?... demanda-t-il en gagnant son appartement.

—Les lettres sont sur le bureau de monsieur, répondit le domestique.

—Il n'y avait aucun télégramme?

—Il y en avait deux.

—Ils sont également sur mon bureau?

Le domestique eut un geste étonné.

—Monsieur a dû les recevoir, il y a une heure environ, dit-il, en se rapprochant.

—Les recevoir... moi! Que voulez-vous dire?... fit Jonathan.

—Je rappellerai à monsieur que, ce matin, il a envoyé prendre les dépêches télégraphiques qui pouvaient être arrivées à son adresse.

Sir Jonathan s'arrêta court ; sa lèvre eut un tremblement nerveux.

—Voyons ! voyons ! dit-il, tout ceci me semble un peu bien obscur ; vous prétendez qu'une personne est venue, de ma part, réclamer les dépêches à mon adresse ?

—C'est cela... de votre part.

—Ce matin ?

—Il y a une heure !

Sir Jonathan fronça les sourcils ; puis tout à coup, brusquement, un éclair traversa son cerveau... pendant qu'un cercle blanc se dessinait autour de ses lèvres :

—Et cette personne?... continua-t-il d'une voix qui tremblait... n'est-ce pas un homme de quarante-cinq ans environ... grand, élancé, les cheveux taillés en brosse, la barbiche longue et la lèvre rasée ?

—Je vois que monsieur le connaît... approuva le domestique.

—C'est bien cela ?

—Parfaitement.

—Ah ! plus de doutes... C'est lui ! C'est ce Cox !

Sir Jonathan ébaucha un geste violent, mais il eut la force de se contenir.

Il jugeait imprudent de donner à ce domestique indifférent, le soupçon de son irritation... et il réagit contre la colère qui menaçait de l'envahir.

—C'est bien !... reprit-il bientôt ; j'ai en effet, chargé cette personne de venir prendre mes dépêches, et je ne l'avais pas encore revue : où avais-je la tête?... Allez me chercher ma correspondance, je vous prie, et pendant que je la parcourrai, vous me ferez avancer un coupé.

Le domestique obéit, et dix minutes plus tard, sir

Jonathan montait dans le coupé qui stationnait sur le boulevard.

—Où faut-il vous conduire? bourgeois, demanda le cocher du haut de son siège.

—Rue Saint-Louis-en-l'Île! répondit l'Américain.

La voiture partit comme un éclair.

---

V

Et pendant qu'elle s'éloignait, sir Jonathan se prit à réfléchir.

Jamais, il ne s'était senti si ému, si troublé, ni si profondément irrité.

Il était joué, lui ! sir Jonathan.

Ce Cox qu'il avait pris pour un agent de la police américaine n'était autre qu'un vulgaire coquin qui, sous le nom de Baltime, s'était fait un jour le complice de Me Durandeu... C'était lui ! ce ne pouvait être que lui.

Il avait eu l'inférieure adresse de se faire recommander à Jonathan lui-même, de renouer connaissance avec Renardin, et son but était évidemment de s'approprier les documents auxquels était attachée la fortune de M. de Blangy, ou celle de Max.

Heureusement, Jonathan venait d'être avisé à temps ; mais il n'y avait pas une seconde à perdre ; le moindre retard pouvait tout compromettre ; il fallait agir avec énergie et résolution.

L'Américain se retrouvait là dans son élément... il ne doutait pas de venir à bout de cet adversaire, quelque habile qu'il fût.

Quand le coupé s'arrêta rue Saint-Louis-en-l'Île, Jonathan sauta lestement à terre, et fit irruption dans le bureau de l'hôtel.

—M. Cox ? demanda-t-il avec assurance.

Celui à qui il s'adressait le regarda d'un air surpris...

—Cox, répéta-t-il, nous n'avons point cela dans l'hôtel.

—C'est impossible... cherchez bien, insista Jonathan... un homme de quarante-cinq ans, Américain...

Son interlocuteur remua la tête.

—Connais pas, dit-il, en ayant l'air de chercher.

—Peut-être n'a-t-il pas donné ce nom?

—Cela se pourrait; mais alors...

—Attendez!... interrompit Jonathan, n'avez-vous pas eu ici il y a quelque temps, un locataire du nom de Renardin?

Le visage de l'hôte s'éclaira.

—Pour celui-là, oui, par exemple, répondit-il, un brave homme, bien rangé, pas heureux.

—Nous y sommes, et ce Renardin est parti?

—Voilà plusieurs mois.

—Et qui l'a remplacé dans sa chambre?

—Personne.

—Vous devez vous tromper?

—Je me trompe si peu... que le cabinet qu'il occupait est encore libre à l'heure qu'il est.

Jonathan se mordit les lèvres.

—C'est une fausse indication, murmura-t-il... Décidément, ce M. Cox avait tout prévu. Mais le dernier mot n'est pas dit, et il me reste une autre ressource.

Il fit quelques pas vers la porte.

—Je vous remercie, monsieur, dit-il en saluant; je me suis trompé; je vous prie de m'excuser. Je vais voir ailleurs.

Il remonta dans son coupé.

—Rue du Holder, 14, dit-il au cocher.

Et il repartit.

Quand il arriva à l'étage qu'occupait M. Renardin, dans la maison de la rue du Helder, il sonna vivement.

Une vieille femme accourut sur le seuil.

—M. Renardin? demanda Jonathan, en pénétrant d'autorité dans la salle à manger dont la vieille paraissait disposée à lui défendre l'accès...

—M. Renardin est absent pour le moment, répondit la femme de ménage; mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire...

—C'est lui que je voulais voir.

—J'ignore quand il reviendra.

—En ce cas, je vais lui laisser quelques mots, avec ma carte...

Et continuant d'avancer, il pénétra dans la pièce qui servait de bureau.

La vieille femme essayait vainement de protester.

—Monsieur! Monsieur! disait-elle, vous allez me faire gronder, je vous en prie... M. Renardin n'aime pas que l'on vienne ainsi chez lui, en son absence.

Sir Jonathan n'écoutait pas.

Il s'était assis au bureau, avait pris une carte dans son portefeuille et y avait tracé quelques lignes au crayon.

“ Sir Jonathan désire voir M. Renardin sans retard; il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

Sir Jonathan, (Grand Hôtel).”

Quand il eut fini d'écrire, il se leva et remit la carte à la vieille femme, en y joignant une pièce d'or.

—Ne craignez rien! dit-il en même temps... il s'agit pour votre maître d'une affaire du plus sérieux intérêt, et vous l'engagerez, dès qu'il rentrera, à me venir voir tout de suite... Vous comprenez bien?

—Oh! très bien! très bien...

—C'est tout ce qu'il faut; je me retire... Seulement, avant de m'éloigner... je dois vous faire une recommandation importante.

—Laquelle?

—Quand votre maître est absent, c'est vous seule qui gardez l'appartement?

—Moi seule, oui, monsieur.

—Eh bien... pendant quelques jours... montrez-vous particulièrement prudente... en l'absence de votre maître, n'ouvrez qu'aux personnes que vous connaîtrez bien, et surtout! surtout, ne laissez pénétrer âme qui vive dans le cabinet où nous sommes...

La vieille regarda sir Jonathan avec stupeur.

—Mais qu'y a-t-il donc? interrogea-t-elle presque effrayée; que doit-il se passer?

—Rien que je puisse vous confier, en ce moment... mais dans l'intérêt de votre maître, dans le vôtre aussi, prenez garde de négliger les précautions que je vous recommande.

En arrivant dans la rue, sir Jonathan paraissait soulagé d'un grand poids; mais, à la réflexion, il comprit que tout n'était pas fini.

Ces dépêches que M. Cox avait soustraites, il était important de savoir d'où elles venaient et ce qu'elles contenaient. Il ne voulut pas rester plus longtemps dans l'incertitude sur ce point.

C'était facile du reste.

Le premier télégramme qu'il avait reçu concernant Baltimé, lui avait été adressé par son ami de la *Detective de New-York*. C'est vraisemblablement ce même ami, qui lui envoyait les renseignements complémentaires, interceptés par Baltimé ou Cox, et il suffisait, pour être tout à fait édifié, de demander un duplicata du second télégramme. C'est ce qu'il fit sans désespérer.

—Place de la Bourse! au télégraphe! dit-il à son cocher.

Et peu après il rédigeait la dépêche suivante :

Sir Burnett, Broadway, New-York,

Prière envoyer immédiatement duplicata des dépêches expédiées, depuis huit jours, à l'adresse de sir Jonathan. Réponse payée.

Jonathan,

Chez Parville, banquier, rue de Trévisé,, Paris

Ce soin pris, il se rendit chez M. Parville, pour le mettre au courant de la situation, et lui prier de lui transmettre sans délai les télégrammes qui ne pouvaient manquer de lui être adressés.

Il savait bien que sir Burnett ferait toute diligence; qu'il ne négligerait rien pour donner satisfaction à sa légitime impatience, et il espérait recevoir une réponse dans la soirée même.

Mais, à son profond étonnement, aucune dépêche ne lui parvint, ce jour-là, et il passa toute la nuit dans une attente fiévreuse.

Il dormit peu, on le comprend facilement; dès les premières heures du jour, il était sur pied et sonnait son domestique.

Rien n'était arrivé.

Il se rendit chez M. Parville qu'il trouva à son bureau et qui ne put rien lui dire de plus.

Alors, il se fit conduire à l'hôtel de Max.

Ce dernier se disposait à l'aller voir: il l'accueillit avec empressement, et lui parla d'Edmée.

Il ne pensait pas à autre chose depuis la veille, mais sir Jonathan coupa court à ses confidences émues.

—Des événements graves se préparent, dit-il, d'un ton résolu et ferme; il faut s'attendre à une lutte suprême... écoutez-moi!

—Qu'y a-t-il? interrogea Max étonné.

—Ne m'interrogez pas, répondez... Vous aimez mademoiselle Parville, n'est-ce pas?

—Ah! plus que ma vie.

—Bien... bien... je sais cela; et je dois vous dire qu'à cette heure, votre bonheur, votre amour, votre fortune... tout cela est compromis, et que vous êtes menacé de retomber dans la triste condition d'où je vous ai tiré.

—S'il n'est besoin que de courage...

—Il faudra plus que cela.

—Quoi donc ?

—Du sang-froid et de l'habileté... Vous avez sir Jonathan dans votre jeu, et de l'autre côté de l'Océan on sait qu'on ne se moque pas impunément de lui ! mais, dans la circonstance présente, ce n'est peut-être pas assez.

—Je suis tout à vous.

—J'y compte bien.

—Que dois-je faire ?

—Pour le moment, presque rien, ou du moins, une chose qui ne peut que vous être agréable.

—Parlez ! parlez !

—Vous allez vous rendre chez M. Parville.

—Ah !...

—Il vous connaît... vous lui direz que vous venez de ma part ; la lettre que voici vous servira d'introduction auprès de lui, et je lui demande de vous permettre d'attendre dans ses bureaux, l'arrivée des dépêches que j'attends d'Amérique.

—Et quand ces dépêches seront arrivées ?

—Vous me les apporterez, rue du Helder, 14.

—Est-ce tout ?

—Pas encore... il se peut que vous me trouviez encore rue du Helder quand vous y viendrez, et, dans ce cas, la chose ira toute seule... mais il se peut aussi que j'en sois parti, et le concierge vous dira alors en quel endroit vous devrez vous rendre !

—Je me conformerai à ces instructions.

—Je vous en remercie... Une fois que vous vous en serez acquitté, selon ce que j'aurai appris, vous voudrez bien rentrer à votre hôtel des Champs-Élysées, où j'irai conférer avec vous. Est-ce dit ?

—C'est dit.

—Allez donc, mon ami, et espérons que nous sortirons sains et saufs de cette redoutable épreuve.

Max se fit conduire alors rue de Trévise, pendant que

sir Jonathan prenait à pied la direction de la rue du Helder.

Ce dernier était en proie à une grande agitation.

Ce qui lui arrivait était, en effet, bien imprévu, et au dépit d'avoir été joué, se mêlait la crainte de voir s'écrouler le plan qu'il avait élaboré avec tant de peine.

Jusque-là, cependant il ne pensait pas avoir à redouter autre chose, sinon de voir M. Renardin s'associer avec ce Cox qui s'était fait déjà son complice, à Cincinnati.

De Renardin, on eût peut-être bon marché. Mais avec Cox uni à l'ex-notaire, l'affaire devenait plus difficile à traiter.

Sir Jonathan sentait, tout en marchant, une colère aveugle sourdre dans son cœur; il se creusait l'esprit pour trouver un moyen de sortir de la situation terrible qui lui était faite, et dans sa rage impuissante, il cherchait âprement quelle vengeance il pourrait bien tirer du misérable qui s'était joué de lui!

Mais le plus pressé n'était pas de se venger; il avait hâte de revoir Renardin, et d'apprendre de lui ce qui s'était passé, et quelles allaient être les prétentions de Cox.

Il avait franchi la place de la Madeleine, et approchait de la Chaussée-d'Antin, sans qu'il se fût arrêté encore à aucune résolution.

Il arriva ainsi aux abords de la rue du Helder, et une fois là, comme il se disposait à pénétrer dans la rue, il fut frappé du mouvement insolite qui y régnait.

Il y avait çà et là, le long des trottoirs, quelques groupes compacts où l'on parlait avec animation. Plusieurs fenêtres étaient ouvertes, et l'on échangeait de l'une à l'autre des questions effarées.

Quelque événement venait de s'y passer qui éveillait la curiosité publique.

Sir Jonathan avançait difficilement... des sergents

de ville allaient et venaient sur la chaussée faisant circuler les curieux, et l'Américain aperçut à quelque distance un groupe plus considérable où péroraient deux ou trois commères avec force exclamations et gesticulations.

—Qu'est-il donc arrivé? demanda l'Américain, avec un frisson involontaire.

—Voyez... là! lui répondit-on.

Et on lui indiqua une maison, à vingt pas.

C'était la maison portant le n° 14, celle où habitait Renardin!

Il pressa le pas et tenta d'entrer dans l'allée.

—On ne passe pas... dit un sergent de ville, d'une voix impérieuse et brève.

—Mais, j'ai affaire dans cette maison, répondit sir Jonathan.

—Où allez-vous?

—Chez M. Renardin.

Le concierge écouta. Il se retourna brusquement.

—Vous allez chez M. Renardin? dit-il d'un ton singulier.

—Sans doute, fit Jonathan.

—Alors, vous ne savez pas ce qui est arrivé?

—Je ne sais rien du tout.

—Eh bien, M. Renardin est rentré il y a une heure environ, et il a trouvé dans son bureau...

—Quoi donc? achevez.

—Sa femme de ménage a été assassinée!



VI

Cependant, Max, sur l'invitation de sir Jonathan, s'était rendu chez M. Parville, pour lui remettre la lettre dont il était porteur...

Depuis qu'il avait passé la nuit au bal du banquier, Max n'était plus le même.

Il avait vu Edmée, il l'avait tenue dans ses bras l'espace d'un quadrille, et le souvenir qu'il conservait de cette nuit, brûlait encore son coeur et troublait sa pensée...

Le jour où Max devait revenir chez M. Parville, elle s'était levée avec les mêmes sentiments, un peu plus pâle que d'habitude, les yeux cernés, la poitrine gonflée de soupirs vagues et, pour ainsi dire, sans cause.

Après déjeuner, elle passa dans sa chambre, où Ursule la suivit.

La vieille gouvernante n'avait pas vécu jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, sans avoir observé le coeur humain, celui de la femme surtout !

Du premier coup d'oeil, elle avait remarqué le changement survenu dans l'attitude de l'enfant confiée à ses soins.

Et, chose bizarre, elle ne s'en était pas montrée alarmée.

Elle avait fait causer Edmée, et celle-ci, qui ne savait rien cacher, avait laissé deviner son gros secret.

La vieille Ursule, un peu par malice, avait cherché à pousser l'enfant jusque dans ses dernières confidences.

Ce n'était pas bien difficile.

Pendant qu'Edmée racontait pour la troisième fois les divers incidents du bal auxquels Max s'était trouvé mêlé :

—Et M. Anatole? insinuait la vieille gouvernante, en en l'observant de son petit oeil curieux.

—M. Anatole? répondait Edmée... je ne sais pas... il était là... j'ai dansé avec lui, et je ne me souviens plus de ce qu'il m'a dit... seulement, j'ai eu bien peur un moment.

—A quel propos?

—A propos d'un quadrille que j'allais accorder à M. Max, et que j'avais promis à M. Anatole, qui l'a réclamé...

—Et M. Max n'a rien dit?

—Il n'avait rien à dire, puisque je lui ai donné le quadrille suivant.

Ursule parut réfléchir.

—Ce M. Max est bien, dit-elle, le jeune homme qui était employé ici il y a quelques mois?

—Tu te le rappelles?

—Oui, oui, car je l'avais déjà remarqué.

—Il est, en effet, fort bien, très distingué, et il paraît si bon! C'est du moins ce qu'Yseult me disait hier encore.

—Moi, fit Ursule, dont le front s'obscurcit tout à coup, ce qui m'a frappé en lui, ce n'est ni la distinction, ni l'expression de bonté qui est sur ses traits.

—Qu'est-ce donc? interrogea vivement Edmée.

La vieille gouvernante remua lentement la tête.

—Voyez-vous, mon enfant, dit-elle, nous autres, vieilles femmes, nous avons bien vu des choses dans notre vie si longue, et les jours de notre vieillesse, nous les passons le plus souvent à nous rappeler.

—Eh bien?

—Eh bien, quand j'ai vu M. Max pour la première

fois, j'ai été saisie comme qui dirait d'une sorte d'épouvante.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a, entre les traits de ce jeune homme et ceux d'un autre enfant que j'ai bien aimé, une ressemblance extraordinaire.

— Vraiment, et quelle est cette autre personne ?

La pauvre vieille eut un sourire douloureux.

— Je vous ai parlé quelquefois de mes anciens maîtres, n'est-ce pas, ma bonne demoiselle, dit-elle, du duc de Kervenny, que j'ai servi longtemps au château de Trémor, et de son fils Roger, que j'ai pour ainsi dire élevé.

— Oui, je me souviens.

— Pauvre Roger... si vous l'aviez connu... c'était le cœur le plus brave et le meilleur... et le duc, son père, s'est bien cruellement repenti plus tard, de la sévérité qu'il avait montré à son égard.

— Il est mort ! fit Edmée.

— Oui... mort... bien loin... tout seul... là-bas... là-bas... pauvre cher trésor!... et j'ai bien pleuré, comme j'aurais pleuré mon propre enfant!... de sorte que, vous comprenez... quand je me suis vue en présence de ce jeune homme...

— M. Max ?

— M. Max, c'est cela... et que j'ai retrouvé sur son visage les traits de mon pauvre Roger...

— Est-ce possible ?

— On n'a pas idée de cela, voyez-vous ! C'est son regard même, le son de sa voix, et, ce qui est plus bizarre encore...

— Quoi donc ?

— N'avez-vous pas remarqué... là, au-dessus de la tempe gauche ?

— Oui, oui ! une petite mèche plus brune que les autres... tenez, à cette place...

La vieille Ursule prit les mains d'Edmée qu'elle serra dans les siennes.

— Ah ! vous l'avez bien regardé pour avoir remarqué cela ! dit-elle d'un accent ému.

Et comme Edmée rougissait à cette observation :

— Oh ! ne vous troublez pas, chère et pure enfant, continua-t-elle. Ce signe-là, ils le portent tous dans la famille de Kervenny ; Roger, le duc, son père, et le maréchal qui était le père du duc.

— Mais, quelle conséquence voulez-vous en tirer ?

— Aucune, hélas ! . . . Roger est mort, son fils n'a jamais donné signe de vie ! . . . Et il n'y a plus personne aujourd'hui, qui ait le droit de porter ce nom. Mais, c'est égal. Moi, après avoir vu M. Max, j'ai passé toute une nuit à pleurer mes chers morts !

Edmée garda le silence ; elle était fort émue, elle regardait la vieille gouvernante et l'observait, tout en se rappelant les traits de Max.

— Tout cela est bien singulier, reprit-elle enfin ; mais peut-être que l'attachement que vous portiez à votre jeune maître vous abuse encore à distance, car il y a bien longtemps que vous ne l'avez vu.

— Oui, bien longtemps, fit Ursule avec un frisson.

Et elle releva lentement les yeux vers Edmée.

— Mais, dites-moi, poursuivit-elle, comme si elle se fût obstinée dans ces souvenirs, qui renfermaient tout son passé heureux, dites-moi, ce M. Max, vous lui avez parlé ?

— Nous avons dansé ensemble.

— Je vous ai aperçus pendant le bal, j'allais et venais sans avoir l'air, sous prétexte de surveiller le service. Mais je ne vous perdais pas de l'oeil, et j'ai bien remarqué qu'il vous parlait avec tant de cœur . . . et que vous l'écoutez, vous, avec plus de bienveillance que vous en témoignez d'ordinaire aux autres jeunes gens . . . Ce n'est pas un reproche ! . . . Si vous l'avez distingué, c'est

qu'il le mérite... Il est beau d'une beauté différente de celle des autres... il a le regard ouvert et franc.... il regarde bien en face... et puis, le front est intelligent et pur... comme mon Roger! Voyons... répondez-moi... ne me cachez rien.

—Que voulez-vous savoir?

—Vous avez causé... que vous a-t-il dit?

—C'est que je ne me rappelle plus bien.

—Au moins... Savez-vous qui il est?

—Non.

—D'où il vient... ce qu'il fait... enfin!

—Je ne lui ai rien demandé de tout cela... Seulement, ce que j'ai appris, c'est qu'il a été présenté par un ami de mon père.

—Qui cela?

—Sir Jonathan...

—L'Américain?... fit la vieille Ursule, avec un cri étouffé.

—Qu'avez-vous? interrogea Edmée.

La gouvernante s'était déjà remise.

—Rien! rien... répondit-elle, en passant ses deux mains sur son front.

Puis, sourdement, comme se parlant à elle-même, elle ajouta :

—Sir Jonathan... l'Américain... qui a été l'ami de Roger!... mon Dieu!... est-ce que ce serait possible?

Edmée ne savait plus que penser, tout ce qui se passait lui semblait incompréhensible; vainement, elle cherchait à deviner la cause du trouble de la bonne vieille.

Elle voulut insister, et déjà elle se disposait à la presser de questions, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit et qu'une jeune soubrette entra.

—Qu'y a-t-il? demanda Ursule, visiblement contrariée.

—Que mademoiselle m'excuse, répondit la femme de chambre, en s'adressant à Edmée, mais il y a là un jeune

homme qui demande à parler à M. Parville, et comme monsieur est absent pour le moment, il prie mademoiselle de vouloir bien le recevoir.

—Mais c'est impossible, commença Edmée.

—Ce jeune homme a ajouté qu'il venait de la part de M. Jonathan.

—Ah ! Et il a dit son nom ?

—C'est M. Max, un ancien employé de la maison.

Edmée échangea un rapide regard avec Ursule, et celle-ci se tourna aussitôt vers la soubrette.

—C'est bien, fit-elle, en même temps ; introduisez M. Max au salon, et dites-lui que mademoiselle et moi, nous irons le trouver dans un instant.

Et dès que la femme de chambre eut disparu, elle alla vivement à Edmée qui était toute pâle.

—Voyons, voyons, ajouta-t-elle, d'un ton empressé, remettez-vous, chère enfant, et peut-être . . .

—Mais quel rêve faites-vous donc ? demanda Edmée.

—Quand on est vieille, on est obstinée . . . répliqua la gouvernante . . . Venez ! venez !

Quand elles pénétrèrent dans le salon, Max se leva et salua Edmée.

Il était aussi ému et aussi pâle que la jolie enfant.

—Vous voudrez bien, mademoiselle, dit-il, me pardonner la liberté que j'ai prise de m'adresser à vous en l'absence de M. Parville, mais j'étais chargé par un de ses amis d'une communication importante, et, au risque de vous importuner . . .

—Vous n'avez pas besoin de vous excuser, monsieur, répondit Edmée ; mon père ne sera pas longtemps absent, je crois ; et en attendant . . .

—Cet ami dont vous parlez, monsieur, intervint alors la vieille Ursule, c'est, à ce qu'on nous a dit, sir Jonathan, de Cincinnati.

—Lui-même, madame, répondit Max.

—L'homme aux neuf millions, comme on l'appelle.

—Précisément.

—Serait-ce un de vos parents?

—Non, madame.

—Vous êtes du même pays?

—Mais, c'est un ami de votre famille?

Max fit un geste de dénégation.

—Si cela pouvait être, répondit-il avec une pointe de mélancolie, j'en serais bien heureux, car, depuis que je suis au monde, j'ai toujours vécu seul, et, pour ainsi dire, abandonné!

—Eh quoi... votre mère? dit Edmée d'une voix tremblante...

—Ma mère et mon père sont morts!... répondit Max.

—Vous ne les avez pas connus?

—Jamais, ou, pour être plus vrai, je me rappelle vaguement un homme, dont le visage triste se penchait, la nuit sur mon berceau. C'est le seul souvenir qui me soit resté, et il faut que ma jeune imagination ait été vivement frappé.. pour que je l'aie conservé jusqu'à cette heure. J'avais trois ans à peine, et quelquefois encore il m'arrive, dans mon sommeil, de revoir ses traits empreints de mélancolie, et de sentir sur mes joues la douce chaleur de ses larmes.

—Et nul ne vous a dit depuis...? insista Ursule.

—Rien! répondit Max.

—Cependant, quelqu'un a pris soin de votre enfance?

—Un vieux et excellent serviteur qui ne m'a quitté que le jour où il est mort.

—Ainsi, il est parti sans vous avoir fait connaître le secret de votre naissance?

—La maladie qui l'emporta fut terrible et foudroyante. En moins de quelques heures, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, il fut enlevé sans pouvoir proférer une parole.

—Le malheureux ! fit Edmée.

—Oui, oui, bien malheureux, mademoiselle, répondit Max ; car, moi, qui ne l'ai pas quitté une seconde à ce moment suprême, je vis bien que ses regards, aveuglés par les larmes, me cherchaient obstinément. Ses lèvres remuaient dans le vide. Il cherchait à m'attirer contre lui, comme pour me faire quelque mystérieuse confiance ; mais la mort impitoyable attendait sa victime, et il retomba bientôt pour ne plus se relever.

En parlant de la sorte, le jeune homme avait passé sa main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur. Mais en relevant les yeux, il s'aperçut que les joues d'Edmée s'étaient couvertes de pâleur, et il s'arracha à ce douloureux souvenir.

—Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, en revenant à lui ; je vous effraye avec de pareils tableaux ; mais ce pauvre Bob était la seule personne que je connusse au monde, il m'aimait comme si j'eusse été son propre enfant, et chaque fois que j'évoque son souvenir...

—Ne vous défendez pas de vous être abandonné à cette émotion, monsieur, répondit Edmée ; elle vous honore autant qu'elle honore celui qui en est l'objet... et je comprends que vous lui restiez attaché.

Pendant cette dernière partie de l'entretien, la vieille Ursule n'avait pas cessé de regarder Max, et l'on eût dit qu'elle ne pouvait s'en détacher.

Mille questions affluaient à ses lèvres, qu'elle n'osait formuler. Son cœur battait avec force ; de temps à autre, une lueur éclairait son visage, et elle semblait agitée de quelque sentiment mystérieux et puissant qu'elle avait beaucoup de peine à contenir..

Enfin, elle fit un effort sur elle-même et se rapprocha.

—Pardon, monsieur Max, dit-elle avec un doux sourire et d'une voix presque timide, je vais être indiscre-

te peut-être, mais croyez bien que cette indiscretion n'a pas d'autre raison que l'intérêt que je vous porte.

—Ursule!... essaya d'interrompre Edmée.

—Non! non! laissez-moi, mademoiselle, continua la gouvernante, M. Max est un jeune homme trop bien élevé pour s'offenser des questions d'une vieille femme comme moi, et qui sait, d'ailleurs, s'il n'y a pas, dans cette rencontre, une de ces coïncidences bizarres d'où pourrait sortir quelque révélation importante?

—Que voulez-vous dire! fit Max, surpris d'un tel langage.

—Répondez-moi, monsieur; c'est bien à Cincinnati que vous êtes né, n'est-ce pas?

—Je vous l'ai dit.

—Sans doute: et vous avez, dès l'âge le plus tendre, été confié aux soins d'un serviteur du nom de Bob?

—C'est cela.

—Et ce serviteur? Qui était-il lui-même?

—Je l'ignore.

—Mais, si pendant les longues années que vous avez vécu ensemble, il ne vous a rien dit qui pût vous éclairer... après sa mort, vous avez dû trouver sur lui, ou parmi les objets qui lui appartenaient un indice, un document qui pouvait servir à dissiper l'obscurité qui vous enveloppait?

A cette question de la vieille femme, Max eut comme un tressaillement involontaire.

—Ah! vous voyez bien! fit Ursule avec un geste de triomphe.

Mais déjà Max remuait la tête avec découragement.

—Détrompez-vous, madame, répondit-il aussitôt, car le seul objet que j'ai trouvé après la mort de Bob, ne pouvait m'apporter aucune lumière.

—Qu'était-ce donc?...

—Un médaillon.

—Vous l'avez encore?

—Le voici.

—Et Max tendit à Ursule le médaillon dont il venait de parler.

Celle-ci s'en empara avec agitation, et se prit à l'examiner d'un oeil attentif et curieux.

C'était un bijou des plus modestes, qui n'offrait rien de particulier.

Un verre de pur cristal, qu'encadrait un cercle d'or et sous lequel on apercevait une mèche de cheveux noirs.

Rien de plus!... La pauvre vieille eut un mouvement de défaillance, et elle allait le rendre à Max, quand son doigt rencontra un ressort qu'il fit jouer machinalement...

Le médaillon s'ouvrit, et elle n'eut pas plus tôt jeté les yeux à l'intérieur qu'elle proféra un cri et devint blanche comme un suaire.

—Qu'avez-vous? fit Max interdit.

—Ursule! Ursule! dit Edmée.

La gouvernante les repoussa doucement... toute son attention s'était concentrée sur la partie du cercle d'or où posait le ressort, et ses regards s'allumaient, sa poitrine se soulevait avec effort.

—Lui! c'est lui! balbutia-t-elle comme se parlant à elle-même.

—Qu'y a-t-il donc? interrogea Edmée.

Elle acheva à peine.

Ursule venait de la prendre par la main, et l'avait entraînée avec autorité vers la fenêtre.

Puis, elle lui montra le médaillon.

—Tenez! là! regardez! dit-elle, à voix ardente; n'y a-t-il pas quelque chose de gravé?

—Sans doute.

—Des armes?

—En effet.

—Eh bien, rappelez-vous ces armes... mademoiselle!... Car ce sont celles des ducs de Kervenny.

—Grand Dieu ! mais alors ?

La vieille n'eut pas le temps de répondre, car à ce moment même, elle se retourna et aperçut sir Jonathan qui se tenait debout derrière elle.

—Silence ! dit ce dernier d'un ton impérieux et bas... ne dites à personne le secret que vous venez de surprendre... et surtout n'oubliez pas que la moindre imprudence pourrait compromettre les jours de celui qui vous est cher

Puis, se dirigeant vers Max, à qui il remit le médaillon qu'il venait de reprendre à Ursule :

—C'est vous que je cherche, continua-t-il vivement Il vient de se passer une chose terrible !... Il faut que je vous parle à l'instant même...

—Mais vous m'aviez dit...

—Ah ! ne perdez pas une seconde, mon ami, car c'est votre bonheur même qui est en jeu... et nous n'aurons jamais trop d'énergie, de courage et de résolution, pour conjurer le danger dont vous êtes menacé !

---

## VII

Nous avons dit, à la fin du chapitre précédent, que Jonathan, en apprenant ce qui s'était passé chez Renardin, n'avait pas été maître d'un premier mouvement, qu'il avait jeté un cri épouvanté.

C'est, qu'en effet, ce que l'on venait de lui dire était terrible dans la situation où il se trouvait, et confirmait toutes les appréhensions auxquelles il était en proie depuis quelques heures.

Là encore, il n'en pouvait plus douter, il retrouvait la main criminelle de ce Cox qu'il avait considéré comme un instrument docile, et dont il avait imprudemment fait son confident.

C'était décidément un des plus audacieux coquins de la libre Amérique, et il n'avait pas reculé devant un crime, pour assurer le succès du plan qu'il s'était tracé.

Dans le premier moment, sir Jonathan fut atterré, et le découragement fut bien près de s'emparer de lui.

Mais c'était un homme de résolution prompte, et il ne manquait pas non plus d'audace et d'énergie.

Il secoua bien vite cette défaillance passagère, et se raidit, soutenu par la colère et le désir de la vengeance.

Au bout de quelques minutes, il reprit donc possession de lui-même, et, s'adressant à un officier de paix qui venait d'arriver, il déclina son nom et sa qualité, dit qu'il était des amis de M. Renardin, et demanda qu'il lui fût permis de l'aller voir.

On le lui accorda, et, quatre à quatre, il monta sur-

le-champ les marches de l'escalier jusqu'à l'appartement de l'ex-notaire.

Il trouva ce dernier assis, terrifié, dans sa chambre à coucher auprès du lit sur lequel on avait déposé le corps de la malheureuse femme de ménage.

Le pauvre Renardin semblait frappé de stupeur.

On eût dit qu'il n'avait pas même conscience de ce qui s'était passé; une seule pensée sombre pesait sur son esprit, et tout ce qu'il faisait ne parvenait pas à la chasser.

Dès qu'il l'aperçut, Jonathan alla droit à lui, et lui frappa sur l'épaule.

Renardin se réveilla comme en sursaut, regardant l'homme qui était devant lui.

Tout d'abord il ne le reconnut pas: il avait bien autre chose en tête, et ne songeait guère à l'Américain, que, d'ailleurs, il avait peu vu...

Cependant, au bout de quelques secondes, il se prit à tressaillir, et se dressa droit et effaré.

Ce qu'il se rappelait, c'est que Jonathan était l'ami de Cox, et, dès ce moment, il n'avait plus, lui, aucun doute sur celui qui avait frappé la pauvre femme qui gisait à quelques pas, inanimée et sanglante.

—Vous! vous! balbutia-t-il, avec un éclair d'acier dans les yeux.

—Eh! sans doute, moi, répondit Jonathan... je passais, j'ai appris l'événement et j'ai cru bien faire en venant vous voir.

—Mais, que vous a-t-on dit?

—Qu'une femme avait été assassinée...

—Oui... oui... Tenez... la voilà..., c'est horrible... voyez!

Et d'un geste impérieux, il saisit le bras de l'Américain, et l'entraîna près du lit.

La femme était là, rigide, la poitrine ouverte d'un

coup de couteau, les cheveux en désordre, tombant raides sur ses maigres épaules nues.

La bouche s'était tordue dans une convulsion suprême; les deux yeux grands ouverts, conservaient encore comme une expression d'épouvante et d'horreur.

—Pauvre femme murmura l'Américain, en reculant de quelques pas; quel est le misérable?...

Renardin enfonça ses ongles crispés dans sa chair:

—Ne vous en doutez-vous pas?... répondit-il d'une voix sourde. Vous le connaissez bien cependant! Vous savez de quoi il est capable.

—De qui parlez-vous?

—De Baltime, ou Cox, si vous aimez mieux.

—Est-ce possible?

—Ne raillez pas devant la mort, monsieur Jonathan!

—Mais quel intérêt?...

—Vous le demandez!... Eh bien, venez encore... Suivez-moi, et quand vous aurez vu... vos derniers doutes tomberont devant la réalité.

Et, prenant les devants d'un pas saccadé, M. Renardin passa dans la pièce contiguë qui lui servait de bureau.

Les meubles en étaient bouleversés et jetés à terre: de nombreux papiers jonchaient le parquet; les cartons éventrés avaient été violemment dépouillés des documents qu'ils contenaient, et sur quelques-uns on distinguait des traces de sang.

Tout attestait que l'on s'était livré, là, à une perquisition acharnée et hâtive, à la suite de l'assassinat, et que cette perquisition avait la cause, le mobile principal du crime accompli.

Jonathan observa toute chose d'un coup d'oeil rapide, et se tourna vers son guide.

Ce dernier avait la face convulsée; un rictus hideux relevait le coin de sa lèvre; sa poitrine avait des rugissements de fauve.

—Là! c'est là! dit-il en fouillant de sa main irritée un des cartons, dont la fermeture d'acier pendait brisée; il le savait, le misérable; il savait que le feuillet était déposé en cet endroit, et c'est pour le voler, qu'il est venu, en mon absence, bien résolu d'avance à ne pas reculer devant un crime.

—Je commence à comprendre, fit Jonathan.

—Mais un pareil forfait ne restera pas impuni.

—Je l'espère bien.

—Je livrerai ce Cox au bourreau.

—Il n'aura que ce qu'il mérite.

—Et dès que le commissaire que l'on a envoyé chercher, sera arrivé, je le désignerai à la vindicte de la justice.

Jonathan remua la tête, et fit un geste énigmatique.

—Peut-être avez-vous tort de vous tant presser, dit-il en regardant son interlocuteur d'un air mystérieux.

—Prétendez-vous qu'il soit préférable qu'on le laisse échapper?

—Je ne dis pas cela.

—En ce cas, il n'y a qu'un moyen...

—Il y en a deux, monsieur Renardin, c'est moi qui vous l'assure: il y en a deux, et pour peu que vous le désiriez, je vous les ferai connaître.

Renardin regarda l'Américain comme s'il eût été effleuré par un soupçon.

—Auriez-vous par hasard, dit-il, l'intention de venir en aide à cet assassin?

—Je compte bien vous prouver le contraire, cher monsieur, repartit Jonathan; seulement, en ce moment, n'oubliez pas qu'il y a deux intérêts en jeu: celui de votre vengeance et celui de votre fortune.

—Que voulez-vous dire?

—Le feuillet n'a-t-il pas disparu?

—Sans doute.

—Ne seriez-vous pas heureux de le retrouver?

—Ce serait donc possible ?

—On peut essayer, du moins ; mais pour cela, il importe de ne rien précipiter, d'éviter surtout l'intervention de la police qui est curieuse, quelquefois bavarde, et j'estime qu'il sera toujours temps de recourir à ses bons offices, si nous voyons que nous ne réussissons pas, en agissant seuls.

—Vous pourriez avoir raison, fit Renardin, revenu de ses préventions.

—J'ai certainement raison ! dit Jonathan, et je vous promets de plus, que si vous me servez bien, je ferai pour vous ce que j'aurais fait pour Cox, si ce rusé coquin ne m'avait pas indignement mystifié.

—Enfin, que me conseillez-vous ? interrogea Renardin.

—Peu de chose : la police va venir avec le médecin chargé des constatations légales. Vous serez interrogé.

—Que faudra-t-il répondre ?

—Votre rôle est tout tracé : le crime a eu lieu pendant votre absence, et nul ne pourra suspecter votre déclaration quand vous direz que vous ne savez rien. En y réfléchissant même, il est très heureux que votre femme de ménage soit morte, car si la pauvre victime avait survécu à ses blessures, elle aurait pu gêner nos plans par sa déposition.

—Et quand l'interrogatoire aura eu lieu ?... demanda encore l'ex-notaire.

—Quand l'interrogatoire aura eu lieu, vous vous rendrez au Grand-Hôtel ; mais pas tout de suite. Ce soir !... Et si je n'y suis pas, vous y trouverez quelqu'un qui vous conduira près de moi ! Est-ce convenu ?

—Parfaitement.

—En ce cas, je n'ai plus rien à faire ici... suivez bien mes instructions, et comptez sur sir Jonathan... pour vous venger de Cox, et au besoin, pour vous tirer des griffes de M. le comte de Blangy.

En dépit de la fermeté avec laquelle l'Américain s'était exprimé, il était loin d'être rassuré sur les conséquences de l'événement qui venait de s'accomplir.

En réalité, un trouble profond s'était emparé de lui, et quand il se retrouva dans la rue, il se sentit assailli par mille appréhensions.

La partie était en effet très compromise... il avait affaire à un coquin des plus habiles, et il fallait jouer serré.

Mais comment? quel espoir lui restait de découvrir la retraite où il se cachait?

Sir Jonathan ne se laissait pas facilement abattre, mais, cette fois, la position était des plus critiques.

Cependant, il ne s'abandonna pas.

Sa première pensée fut de se rendre chez M. Parville.

M. Parville était absent; mais il savait qu'il trouverait Max, rue de Trévise et il avait à s'entendre avec lui.

Et puis, il attendait des dépêches, et, en effet, on lui remit deux télégrammes qui arrivaient de New-York, et dans lesquels on confirmait tous ses soupçons.

Baltimé et Cox n'étaient qu'une seule et même personne.

Il n'en doutait point!... mais cette certitude lui communiqua une nouvelle énergie.

Il ne voyait pas encore comment il parviendrait à tirer vengeance du misérable; toutefois, il avait débrouillé des situations plus compliquées, et il ne désespérait pas de réussir.

Quand il se trouva seul avec Max, il le fit monter dans son coupé et donna ordre au cocher de les conduire à l'hôtel de Brimborion.

Max avait déjà remarqué que Jonathan était plus agité que de coutume.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il, dès que la voiture eut gagné les boulevards.

—Je vous expliquerai cela, répondit Jonathan. Je suis obligé à une certaine discrétion, surtout envers vous, et j'estime même qu'il serait dangereux de vous initier à des mystères que je me réserve de vous faire connaître quand il en sera temps. J'espère que vous avez confiance en moi.

—Comme en mon père lui-même, s'il existait.

—Je n'en demande pas davantage, et ce que j'attends de vous, c'est une soumission aveugle, absolue, qui ne discute ni ne raisonne. A ce prix seul, je puis vous promettre qu'avant peu, vous deviendrez l'époux de mademoiselle Parville.

—Avec une telle perspective, vous me feriez aller au bout du monde.

—Nous n'irons pas si loin.

—Enfin, que voulez-vous de moi ?

—Je veux que vous vous reposiez sur sir Jonathan du soin de régler votre vie dans ses moindres détails... au moins pendant quelques jours.

—Que devrai-je faire ?

—Rien autre chose que ce que vous avez fait jusqu'à ce jour : Le matin vous irez au Bois... à onze heures, vous rentrerez à l'hôtel pour y déjeuner, vous y resterez jusqu'à quatre heures à laquelle vous ferez atteler de nouveau, et une fois de retour, vers sept heures, vous dînerez seul et ne sortirez plus : seulement...

—Seulement ?

—Vous recommanderez à votre valet de chambre de bien retenir le nom des personnes qui se présenteront à l'hôtel, pendant votre absence, et si, parmi ces personnes il en était une qui portât le nom de Cox ou de Baltime, toute affaire cessante, à quelque heure que ce fût, de jour ou de nuit, vous me feriez prévenir au Grand-Hôtel, où j'aurai donné des ordres en conséquence. Vous vous rappellerez bien cela.

—Baltime ou Cox... parfaitement.

—C'est à merveille.

—Est-ce que vous allez me quitter?

—Vous voici chez vous; mes affaires me réclament ailleurs, et je vais vous laisser; mais vous n'oublierez pas mes recommandations?...

—Vous m'avez parlé de mademoiselle Edmée, cher monsieur, et ma vie dût-elle en dépendre, je vous jure de faire ce que vous demandez.

Sur ces mots, le jeune homme descendit de voiture, et, après avoir adressé un dernier geste de la main à Jonathan, il disparut sous l'allée ombreuse qui conduisait à l'hôtel.

Sir Jonathan était déjà loin.

---

## VIII

Toute la journée se passa pour lui, en préparatifs mystérieux, en recherches acharnées, et quand la nuit vint, il n'avait encore arrêté aucun plan, ni pris aucune résolution dont il pût espérer grand'chose.

Un fait dominait la situation : il avait beaucoup réfléchi, chemin faisant, et il en était arrivé à cette conclusion rigoureuse, logique, que Cox n'avait pu dérober le feuillet de Cincinnati, que pour le revendre aux deux seules personnes qui eussent intérêt à le posséder.

Le comte de Blangy — ou Max !

En ce qui touchait Max, il avait pris ses précautions, il ne doutait pas que si Cox se présentait à l'hôtel Brimborion, il ne fût immédiatement instruit de sa présence.

Mais il n'en était pas de même pour le cas où Cox eût eu l'idée de s'adresser au comte.

Dans cette hypothèse, il avait demandé à la police française un agent éprouvé qu'il avait posté aux environs de la rue de Varennes, après lui avoir donné le signalement exact de celui qu'il s'agissait de *filer*.

Mais, dans les deux cas, ce qu'il importait surtout de savoir, c'était l'endroit où l'habile filou avait caché le document pour la possession duquel il n'avait pas hésité à commettre un crime.

Il était évident que Cox ne portait pas sur lui ce document, et en supposant que l'on parvînt, par ruse ou par violence, à se rendre maître de sa personne, il restait la difficulté redoutable de l'obliger à faire connaître

en quel lieu il détenait le feuillet auquel étaient attachés tant d'intérêts!...

Le soir venu, sir Jonathan n'avait reçu aucun avis émanant de Max, et avant de rentrer au Grand-Hôtel, il s'était fait conduire dans le quartier habité par le comte de Blangy.

—Quand il arriva, la rue était déserte, et il n'y trouva que son homme qui fumait sa pipe, à la porte d'un caboulot voisin de l'hôtel.

Il alla vivement à lui.

—Eh bien?... interrogea-t-il, n'avez-vous rien vu encore?

—Rien de décisif, répondit l'agent; seulement, vers six heures, il est venu un particulier qui répondait assez bien au signalement que vous m'avez donné.

—Ah! ah! et il s'est présenté à l'hôtel?

—Comme vous dites, mais le suisse lui aura dit probablement que le comte n'y était pas, car il est sorti presque aussitôt, et est venu prendre un *mêlé-cass* chez le mannezingue d'ou je l'observais.

—Que s'est-il passé alors?

—Oh! c'est un malin, car tout de suite il m'a flairé.

—Vraiment... et il ne vous a rien dit?

—Il s'en est bien gardé. Mais tout de même, il s'est douté de quelque chose, de sorte que je mettrais ma main au feu qu'il ne reviendra pas.

—C'est dommage.

—Cependant, si vous le désirez, je passerai la nuit.

—Jonathan réprima un vif mouvement de contrariété.

—Oui! oui! dit-il, comme se parlant à lui-même... nous aurons du fil à retordre avec lui.

—Faut-il continuer la faction? insista l'agent.

Jonathan allait répondre, quand tout à coup il se prit à tressaillir.

Le bruit d'une voiture lancée au galop venait de se

faire entendre dans une rue voisine, et presque aussitôt un coupé de maître déboucha dans la rue de Varennes, et continuant sa course effrénée, alla s'arrêter à la porte de l'hôtel du comte.

Sir Jonathan avait reconnu le cocher, il courut à lui.

—C'est moi que vous cherchez? dit-il à voix rapide.

—Ah! monsieur Jonathan! répondit le cocher, c'est vous, oui!... M. Max m'a dit de venir à fond de train, et de vous ramener de même.

La figure de l'Américain s'illumina.

Mais avant de prendre place dans la voiture, il fit signe à l'agent qui accourut.

—Montez sur le siège, ajouta-t-il, j'aurai peut-être besoin de vous, ne perdons pas de temps.

Quelques secondes après, le coupé repartit au galop de ses deux chevaux vigoureux, et, en moins de dix minutes, il atteignit la grille de l'hôtel Brimborion.

Jonathan sauta à terre, et se tourna brusquement vers l'agent qui descendait du siège.

—Vous allez attendre ici, lui dit-il, à voix brève; et si l'homme que je vous ai désigné, tentait de s'enfuir, vous le prendriez au collet, en appelant à l'aide.

—Cela sera fait! répondit l'agent.

L'Américain n'en dit pas davantage et s'éloigna.

Un valet l'attendait dans le vestibule.

—M. Max? demanda-t-il aussitôt.

—Il attend monsieur dans son cabinet, dit le valet.

—C'est bien, faites bonne garde, et ne laissez sortir sous aucun prétexte, l'homme que vous avez introduit auprès de votre maître. Y a-t-il longtemps qu'il s'est présenté?

—Une demi-heure au plus.

—J'arrive à temps, veillez avec soin et venez me retrouver au premier appel qui vous parviendra!

Sur ces mots il pénétra dans un premier salon qui attenait au cabinet de Max.

Sir Jonathan n'était plus le même, un air d'audace éclairait son front; sa poitrine se gonflait avec force; on eût dit que depuis quelques minutes, il respirait plus librement.

Une fois dans le salon, il s'arrêta et prêta l'oreille.

On entendait le bruit de deux voix animées, et il reconnut tout de suite celles de Max et de Cox.

Alors, il pressa ses tempes de ses deux mains, secoua énergiquement la tête, et alla frapper à la porte de communication.

—Entrez! dit la voix de Max.

Il poussa la porte et entra.

A sa vue Cox avait fait un mouvement.

Il ne s'attendait pas à la visite de l'Américain et en parut contrarié.

Jonathan, qui l'observait, lui envoya un geste amical.

—Ne vous dérangez pas, je vous prie, cher monsieur Cox, dit-il; M. Max est, vous ne l'ignorez pas, un de mes excellents amis, et je suis heureux de vous voir entrer en relations avec lui.

—Monsieur venait m'offrir d'acheter certain papier auquel, paraît-il, ma fortune est attachée, dit Max, en serrant la main de Jonathan.

Ce dernier approuva d'un signe de tête.

—Je connais cela, répondit-il. M. Cox est un homme habile entre tous, et je m'attendais à le voir réussir. Ça, voyons, cher monsieur, vous êtes donc parvenu à découvrir la cachette où ... Renardin avait placé le fameux document, et vous êtes disposé à le vendre? Eh bien! causons amicalement, à cœur ouvert, et dites-nous...

—M. Cox me demande de lui souscrire une obligation de trois millions pour le cas où j'entrerais en possession de l'héritage du duc de Kervenny.

—Trois millions! fit Jonathan, en se rejetant en ar-

rière. Ce n'est vraiment pas trop cher, et je ne vois aucune bonne raison pour refuser. Seulement, il y a une difficulté.

—Laquelle? fit Cox, en dressant l'oreille.

—Je suppose que vous n'avez pas sur vous le parchemin que vous nous offrez à si bon marché.

—Il est en lieu sûr, répondit Cox. Mais, dès que M. Max aura signé l'obligation que je demande...

—Vous irez chercher le document...

—Comprenez-vous?

—A merveille. Mais c'est ici que se dresse l'obstacle dont je parlais; car vous admettez facilement qu'ayant eu la bonne fortune de vous rencontrer, je ne renonce pas volontiers au plaisir de vous garder le plus longtemps possible.

—Que voulez-vous dire? fit Cox en se levant à demi.

—Eh! pardieu, la chose la plus simple, cher monsieur, répliqua Jonathan, puisque nous voici en présence, je compte bien que nous ne nous séparerons qu'après avoir réglé notre petite affaire.

—Comptez-vous donc me retenir ici?

—Je n'ai pas d'autre intention, et vous ne sortirez de cet hôtel que lorsque vous m'aurez dit en quel endroit je pourrai aller moi-même chercher le feuillet que vous avez dérobé à ce bon M. Renardin.

—Ah! prenez garde! dit Cox, en fouillant vivement sa poche, d'où il tira un revolver.

Sir Jonathan ne le quittait pas de l'oeil; d'un bond, il se précipita sur lui et lui saisit les deux poignets qu'il serra comme dans un étau.

Sous cette pression brutale et rapide, le revolver glissa des mains de Cox, et alla rouler sur le parquet.

Sir Jonathan ébaucha le sourire *interne* qui lui était familier.

—Vous avez eu tort, dit-il aussitôt, de vous attaquer à un descendant de *Bas-de-Cuir*; si vous aviez pris la

peine de vous renseigner, tout le monde, à New-York, vous aurait dit que je suis un homme de résolution et l'on vous aurait cité quelques traits de ma vie des *placers*, qui vous eussent mis en garde contre une trop grande confiance en vous-même. Mais il est inutile de s'étendre davantage sur ce sujet, et j'estime qu'il est préférable, pour vous comme pour moi, de causer tout de suite de nos petites affaires... Voyons, mon excellent monsieur Cox, êtes-vous disposé à me faire la confiance que j'attends de votre bonne volonté?

Cox haussa les épaules.

—C'est une plaisanterie, dit-il, en cherchant à se dégager.

—Un Américain ne plaisante jamais en affaires... repartit Jonathan... mais je tiens à mettre tous les bons procédés de mon côté... et il ne dépendra pas de moi... que vous ne vous retiriez satisfait.

—Enfin... que me voulez-vous?

—Je vous l'ai dit.

—Mais vous savez bien que je ne céderai pas!...

—Si c'est votre dernier mot, je n'insiste pas; et puisque la douceur est impuissante, je me vois, bien à regret, obligé de recourir à des moyens exceptionnels.

—Que prétendez-vous faire?

—Ca... c'est mon secret! mais avant qu'il soit long-temps, vous l'aurez pénétré sans peine.

Puis, repoussant du pied le revolver qui était tombé sur le tapis, il lâcha les mains de Cox, et alla presser un bouton électrique qui se trouvait placé à droite de la cheminée.

Pendant ce temps, Cox avait bondi vers la porte, mais au moment où il atteignait le seuil, cette porte s'ouvrit d'elle-même, et un domestique appréhendait solidement le fuyard au collet.

Ce dernier proféra un cri de rage.

—Là! fit Jonathan, en s'adressant au valet; mainte-

nant, conduisez monsieur à la chambre rouge, et après l'y avoir enfermé à double tour, laissez-le réfléchir jusqu'à demain matin.

L'infortuné Cox essaya bien de lutter encore, mais un second valet était venu se joindre au premier, et à eux deux, ils eurent vite raison de la résistance qui leur était opposée.

Quand Jonathan et Max se retrouvèrent seuls dans la pièce du rez-de-chaussée, il y eut un moment de silence presque solennel.

Max ne comprenait pas les raisons qui faisaient agir l'Américain, et il était bien près de juger sévèrement sa conduite.

Jonathan fronça les sourcils.

— Tout ceci me regarde, répondit-il nettement, et réservez votre pitié pour de meilleures occasions. Nous jouons une partie dangereuse dans laquelle il faut à tout prix réussir, et puisqu'il se montre réfractaire à la persuasion, résignons-nous à user de violence.

— Mais ce misérable ne parlera pas.

— Ça... c'est une autre affaire.

— Que ferez-vous, s'il s'obstine à se taire ?

Jonathan eut encore une fois ce sourire étrange, auquel il s'abandonnait dans certaines situations critiques.

— Prenez patience... et vous verrez, répondit-il... aussi bien, je ne vous quitte pas... je tiens à surveiller moi-même notre prisonnier... et je vous promets, sous peu, de vous faire assister à un spectacle dont on ne vous a pas souvent régalaé dans votre Europe civilisée.

Max ne fit plus d'autre objection... il était tard... il gagna sa chambre, pendant que l'Américain gagnait la sienne.

Le lendemain, rien d'extraordinaire ne se passa.

Le matin, vers onze heures, Jonathan, accompagné

d'un valet, se fit ouvrir la porte de Cox, et trouva ce dernier occupé, selon son habitude, à tailler un morceau de bois...

Jonathan essaya de le faire causer... mais Cox ne répondit pas à ses questions, et se renferma dans un mutisme complet.

Toutefois, quand Jonathan se retira, il lui lança un regard de haine et de mépris.

— Si vous n'avez rien autre chose à me proposer, lui dit-il, sur un ton railleur, vous pouvez vous dispenser de revenir.

Jonathan s'inclina.

— Soit ! soit ! répondit-il, j'attendrai que vous me fassiez appeler.

Et il sortit.

Le soir, quand il se mit à table avec Max, ce dernier paraissait soucieux.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? demanda l'Américain... je vous trouve l'air préoccupé... auriez-vous quelque inquiétude au sujet de mademoiselle Edmée ?

— Ce n'est pas cela, répondit Max.

— Qu'est-ce alors ?

— Je songe à notre prisonnier, et je vous attendais avec impatience pour obtenir de vous quelques éclaircissements sur ce que m'a dit Tom.

— Que vous a dit votre valet ?

— Cet après-midi, comme je lui demandais s'il avait fait porter quelques aliments à M. Cox, il m'a répondu que vous lui aviez défendu.

— Ah ! ah ! Tom est un serviteur fidèle, et il observe exactement les instructions qu'on lui donne.

— Vous avez donc vraiment donné cet ordre ?

— Parbleu !

— Votre intention n'est pas cependant de priver ce misérable de nourriture ?

— On peut aller neuf jours comme cela !

—Enfin, il est impossible que vous ayez formé le projet de le laisser mourir de faim.

—Pourquoi pas ?

—Max fit un soubresaut, et la pâleur envahit ses traits.

—Ah ! Ce serait horrible ! balbutia-t-il épouvanté.

Jonathan fit un mouvement imperceptible des épaules.

—C'est selon, répondit-il froidement, et cela dépend de la manière de voir ! d'ailleurs, tout est relatif en ce monde, et ce qui prend le nom de cruauté dans certaines circonstances, pourrait s'appeler justice dans d'autres. Or, nous avons besoin que cet homme parle, et puisque nous le tenons à notre discrétion, nous serions bien naïfs, je dirai même bien coupables si nous n'ussions pas envers lui des moyens qu'un heureux hasard met à notre portée.

Au surplus, ajouta Jonathan, je vous l'ai dit, et je tiens à le répéter ; c'est moi que tout ceci regarde, et je n'ai pas pour habitude de décliner les responsabilités que j'encours ! Ne vous occupez donc plus de maître Cox, cet homme m'appartient, et ne compromettez pas le succès de mes efforts par une commisération, qui, de toutes façons, serait ici fort mal placée !

---

IX

Le lendemain matin, vers onze heures, Jonathan venait de rentrer à l'hôtel, quand Tom, le valet particulièrement préposé à la garde de Cox, vint le trouver dans sa chambre, où il s'était rendu, en attendant le déjeuner.

Dès qu'il aperçut le fidèle serviteur, Jonathan alla à sa rencontre.

—Viens-tu déjà m'annoncer que le déjeuner est prêt? demanda-t-il d'un ton ironique.

—Tom fit un geste négatif.

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, répondit-il.

—Et de quoi donc?

—Je sors de chez le prisonnier.

—Il n'est pas malade, je suppose.

—Non, sir Jonathan... il est au contraire en parfaite santé. Seulement, il commence à être inquiet.

—Vraiment!

—Il a faim!... Voilà bientôt quarante-huit heures qu'il n'a mangé, et, comme je lui ai dit que vous aviez ordonné de ne lui faire servir aucune nourriture, il demande à vous parler.

Jonathan fit quelques pas vers la porte.

—Ce cher Cox! dit-il, je serais au regret de le faire attendre. Passez devant, monsieur Tom, et veuillez, je vous prie, m'accompagner jusqu'à la chambre de notre détenu.

Tom prit les devants, ainsi qu'on l'y invitait, et peu après il introduisait l'Américain auprès de Cox.

Ce dernier était assis auprès de la fenêtre, l'attitude accablée, les bras ballants, le front penché.

Au bruit que fit Tom en ouvrant la porte, il se redressa brusquement, et son regard, subitement éclairé, s'attacha sur Jonathan, qui venait de franchir le seuil.

— Vous ! vous ! enfin, balbutia-t-il d'une voix qui s'étrangla dans son gosier.

Jonathan avait renvoyé Tom et s'avavançait lentement.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas de Cox, il s'arrêta :

— Parbleu ! dit-il, je suis ravi de vous voir en si bonne disposition, mon cher monsieur ; vous avez désiré me parler . . . et, vous voyez, je m'empresse de me rendre à votre appel. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

Cox serra ses deux poings crispés avec une rage concentrée.

— Ah ! trêve de raillerie . . . grommela-t-il, vous savez aussi bien que moi ce que j'ai à vous demander ; et ce que je veux, c'est que vous disiez jusqu'où vous comptez pousser cette plaisanterie atroce.

— Vraiment, cher monsieur, repartit Jonathan, vous finirez par me donner une bien mauvaise opinion de votre pénétration ; je croyais qu'il ne devait vous rester, depuis hier, aucun doute sur mes intentions.

— Voulez-vous donc me laisser mourir de faim ?

Jonathan protesta du geste.

— Loin de moi une pareille pensée ! répliqua-t-il avec un sourire bienveillant, car vous n'avez qu'un mot à prononcer pour qu'à l'instant même Tom vous apporte un déjeuner que Brébant ou Riche ne désavouerait pas !

— Et si je refuse à prononcer ce mot ?

— J'en aurai le cœur déchiré, cher monsieur Cox, mais, dans ce cas, je me verrai obligé de maintenir les ordres que j'ai donnés.

Et comme son interlocuteur se laissait tomber sur

son siège, la lèvre tordue par la colère, l'oeil injecté de fureur, il s'assit tranquillement à quelques pas de lui et continua :

— Mon Dieu, dit-il, vous avez tort, je vous assure, de vous mettre en cet état, la colère est la pire des conseillères, et vous avez mieux à faire que de l'écouter : est-ce que je me suis plaint, moi ? quand j'ai découvert que vous m'aviez joué ; me suis-je répandu en vaines récriminations ? Loin de là, j'ai admiré au contraire, l'adresse que vous aviez déployée en cette circonstance, et ayant perdu la première partie, j'ai tenté de prendre ma revanche. C'était légitime, convenez-en.

Vous m'aviez piqué au jeu... et nul ne pouvait le trouver mauvais. Or, aujourd'hui,—j'ai à peu près réussi. — Vous êtes en mon pouvoir... Toutes mes précautions sont prises pour que vous ne puissiez pas sortir de cet hôtel, et vous n'en sortirez que lorsque vous m'aurez donné satisfaction, — on a son amour-propre, que diable ! et vous reconnaîtrez vous-même que je ne fais rien en ceci, qui excède mon droit le plus rigoureux.

— Enfin, dit Cox, dans le cas où je consentirais à faire ce que vous exigez, quelles conditions ?...

— Oh !... aucune, cher monsieur, interrompit sèchement l'Américain ; on ne traite pas avec un ennemi que l'on a forcé dans ses derniers retranchements ; vous vous rendrez sans condition... ou, sinon...

— Et vous croyez que je serai assez naïf...

— Je ne sais pas... et je ne veux rien préjuger. Mais soyez assuré, dès à présent, que je ne bougerai pas de la position que j'ai prise. Voyons, consentez-vous ?

— Je refuse.

Jonathan se leva.

— Il était bien inutile de me déranger, dit-il, et j'aurais mieux fait de déjeuner. Je vous laisse... mais, croyez-moi, monsieur Cox, ne prolongez pas trop une situation qui ne peut que s'aggraver ; et ne vous expo-

sez pas à un redoublement de souffrances qui n'ont aucune chance de m'attendrir.

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent à la suite de cette conversation, et vers la fin du second jour, Jonathan commençait à s'inquiéter du silence gardé par Cox, quand, au sortir de table, vers sept heures, Tom vint lui annoncer que le prisonnier demandait de nouveau à lui parler.

Il se rendit sur-le-champ auprès de lui.

Cox était allongé sur un divan, la poitrine oppressée, le visage blême, l'oeil fiévreux; une sueur glacée perlait à ses tempes; il tenait son front serré entre ses deux mains.

Jonathan s'approcha doucement.

—Eh bien... eh bien... dit-il avec enjouement, comment nous trouvons-nous, depuis ces quarante-huit heures que j'ai passées sans vous voir? Avons-nous réfléchi?

—Oui! oui! répondit Cox, en se soulevant d'une main défaillante... je vais mourir.

—Eh non... vous n'en êtes pas là, et j'espère qu'avant peu, pourvu que vous nous y aidiez, nous vous aurons rendu vos forces. Etes-vous décidé à parler?

—J'y consens.

—Allons donc, — que vous disais-je... vous pouviez vous épargner bien des souffrances.

—Mais, si je parle? insista Cox.

—Si vous parlez, sir Jonathan, qui n'a jamais manqué à sa parole, s'engage, sur son honneur, à vous faire libre, dès que le feuillet de Cincinnati sera entre ses mains.

—Vous le jurez!

—Je le jure.

Le misérable eut encore une seconde de suprême hésitation; mais la faim lui déchirait les entrailles; il était près de défaillir. Il se résigna à un aveu complet.

Jonathan écoutait avidement et recueillait chaque parole, chaque indication avec une âpre attention.

Quand Cox eut fini, il se laissa retomber sur le divan, inerte, sans force et presque sans voix.

Jonathan marcha vivement au bouton de sonnerie qu'il poussa, et allant à Tom, qui accourut aussitôt à cet appel :

— Tom, dit-il, d'un ton impériefx, je vais sortir : dans une demi-heure au plus je serai de retour. D'ici-là, faites donner un bouillon à cet homme, ajoutez-y un verre de vieux bordeaux, et veillez sur lui jusqu'à mon retour. — Plus que jamais, vous m'en répondez !

Et il sortit.

Le coupé attendait attelé devant la marquise ; il y monta rapidement et jeta ces mots au cocher :

— Rue Contrescarpe, 25.

Et la voiture partit.

Or, pendant que ces faits se passaient, d'autres événements se préparaient chez M. Parville et chez le comte de Blangy.

Ce dernier n'était pas resté inactif de son côté, à la suite du crime commis chez Renardin, et il avait compris de suite, comme Jonathan, que l'assassinat n'avait pu avoir pour mobile que le vol de l'important document.

Les personnes qu'il avait interrogées à ce sujet ne lui avaient laissé aucun doute sur ce point, et quoique Renardin n'eût fait aucune déclaration précise, ses soupçons s'étaient affirmés par la connaissance qu'il avait eue des menées de l'Américain depuis le sinistre événement.

Un instant même il avait cru que Jonathan pouvait bien être l'instigateur, sinon l'auteur même du crime.

Mais cette pensée ne fit qu'effleurer son esprit, et si pendant quelques jours elle suffit à lui communiquer les plus mortelles appréhensions, elle disparut bientôt,

quand il eut reçu la visite de Cox, qui ne le trouvant pas, lui avait laissé quelques mots, ambigus pour tout autre, mais tout à fait significatifs pour le comte.

Cox disait qu'il désirait voir M. de Blangy le plus tôt possible : qu'il avait d'importantes communications à lui faire de la part d'un citoyen de Cincinnati, et qu'il prendrait la liberté de le venir voir dans la soirée.

Le comte l'avait attendu vainement toute la nuit.

Cox n'était pas venu...

En sortant de chez le comte, il s'était rendu auprès de Max. Dans la situation où il se trouvait, il n'avait pas de temps à perdre : il avait hâte de tirer le meilleur parti possible du précieux document dont il venait de se rendre possesseur... Peu lui importait, à lui, de le vendre au comte ou à Max. Il s'était dit que l'un et l'autre étaient également intéressés à le lui acheter, et il avait imaginé de le mettre à l'enchère.

Sa cupidité le perdit, et nous avons dit, comment Jonathan, averti à temps, l'avait surpris chez Max et fait prisonnier.

Cependant, M. de Blangy ignorait ce qui avait eu lieu et attendait toujours.

Sa position était des plus critiques.

Les dépenses exagérées de son fils, les pertes énormes qu'il avait faites lui-même à la Bourse et qu'il ne pouvait plus dissimuler longtemps, tout cela lui faisait une obligation impérieuse de brusquer le dénouement ; or, il ne voyait d'issue possible que dans le mariage d'Anatole avec mademoiselle Parville, et surtout, dans l'entrée en possession de l'héritage du duc de Kervenny.

Sur le premier point, il avait la parole de M. Parville. Sur le second, il avait la démarche de Cox.

Malheureusement, ce dernier n'était pas revenu.

C'était très alarmant.

Le comte ne vivait plus ; il avait envoyé à plusieurs reprises son fidèle Langlois auprès de Renardin : mais

ce dernier ne savait rien ou faisait semblant de ne rien savoir, il jouait le désespoir, la crainte et ne donnait aucun renseignement dont on pût profiter.

Le comte se décida alors à faire une tentative auprès de M. Parville, et ce même soir où nous avons vu Cox céder enfin à Jonathan, il se rendit chez le banquier, bien résolu à lui arracher un consentement définitif au mariage d'Edmée avec son fils.

Il trouva M. Parville seul avec sa fille et Ursule.

M. Parville parcourait les journaux du soir; Edmée était assise au piano; la vieille gouvernante s'occupait à quelque travail d'aiguille.

Le banquier accueillit la visite du comte avec une véritable effusion, et alla à sa rencontre, les mains tendues.

—Qu'êtes-vous donc devenu, cher comte? dit-il; voilà quelque temps déjà qu'on ne vous a vu, et je suis heureux, vraiment, de votre aimable visite.

—Mille grâces, cher monsieur, répondit le comte; j'ai eu beaucoup d'occupations, qui m'ont pris tout mon temps... et il m'a été impossible...

Edmée s'était levée, le comte s'interrompit, puis alla à elle:

—Ne vous dérangez pas, ma chère enfant, dit-il, je serais désolé de vous être importun; je passais près d'ici... je me suis rappelé que j'avais à causer avec M. Parville, et, au risque d'être indiscret...

—Vous ne le serez jamais, dit le banquier, vous le savez bien; mais dites-vous vrai, et avez-vous réellement à m'entretenir de quelque objet important?

—C'est précisément cela.

—Voulez-vous que nous passions dans mon cabinet?

—Nullement, nous sommes fort bien ici... et pendant que mademoiselle Edmée continuera ses études, nous pourrons causer tout à notre aise.

M. Parville et le comte allèrent s'asseoir sur un divan circulaire qui occupait le milieu du salon.

Ils tournaient ainsi le dos à Ursule et à Edmée, et leur conversation ne pouvait être entendue.

Cependant M. Parville avait regardé plus attentivement le comte, et il avait été frappé de l'expression préoccupée de son visage.

—Qu'y a-t-il donc, interrogea-t-il; auriez-vous quelque sujet de contrariété?

Le comte remua lentement la tête.

—C'est un peu cela, répondit-il, et vous seul pouvez rendre la tranquillité à mon esprit.

—Moi! ah, parlez! de quoi s'agit-il?

—De mon fils Anatole.

—Que lui est-il arrivé?

—Oh! rien qui m'inquiète sérieusement, quoique, depuis quelques semaines, je le trouve bien changé.

—Qu'a-t-il donc?

—Il est heureux.

—Et cela vous trouble? fit Parville.

—C'est que je ne l'ai jamais vu ainsi.

—Bon! cela lui passera.

—Enfin, en quoi puis-je vous être utile dans cette occurrence?

—Ne le devinez-vous pas?

M. Parville fit un mouvement et se disposait à répondre quand le comte poursuivit.

—Je ne prétends pas faire un éloge excessif de mon fils, dit-il, mais je puis bien dire que si, comme tous les jeunes gens de son âge, il s'est abandonné quelquefois aux amours faciles, il a su garder intact un cœur loyal et pur, et qu'il apportera dans le mariage toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur d'une femme. Il y a quelques mois, il n'avait jamais aimé encore et il n'a fallu rien moins que la grâce et la beauté de la

jeune fille qu'il a distinguée pour lui ouvrir les yeux et éveiller son cœur.

—Et cette jeune fille, l'aime-t-elle? demanda M. Parville.

—Anatole ne me l'a pas dit, et avant de l'interroger lui-même, il a voulu savoir s'il ne rencontrerait pas d'obstacle de la part de son père.

M. Parville eut un geste plein de bonhomie.

—Ne prolongeons pas davantage ce mystère, mon cher comte, répondit-il, car je n'entends pas me dérober à l'explication que vous sollicitez. C'est de mon Edmée qu'il s'agit, n'est-ce pas, et nous avons déjà parlé de ce projet... Moi, vous ne l'ignorez pas, je ne demande pas mieux; votre recherche est de celles dont on ne peut qu'être honoré, et je vous assure d'avance que j'y donnerai volontiers mon consentement... Mais c'est le bonheur de mon enfant, qui est ici en jeu, et il est bien juste que l'on ne fasse rien sans consulter. J'ai toujours eu l'intention de la laisser libre de son choix; je ne la contraindrai jamais à une union, quelque brillante qu'elle soit, et le jour où elle mettra sa main dans celle d'un époux, c'est que son cœur sera d'accord avec ma raison. Je ne crois pas que je puisse mieux répondre à la démarche que vous voulez bien faire en ce moment, et si vous le voulez, nous pouvons sur-le-champs interroger l'enfant.

Le comte interrompit vivement M. Parville.

—Non! dit-il, attendez, et laissez-moi vous adresser auparavant une question qui me semble des plus importantes.

—Laquelle? fit le banquier étonné.

—Mademoiselle Edmée est assez jolie et assez riche pour permettre de supposer que ma demande n'est pas la première qui vous ait été adressée. — Mon fils est-il à l'heure où je parle, le seul prétendant qui se soit mis sur les rangs?

—L'enfant est si jeune, répondit M. Parville, que, jusqu'à présent, à part quelques présentations banales et sans importance...

—Alors, vous êtes libre de tout engagement?

—Tout à fait libre.

—De sorte que si mademoiselle Edmée, voulait bien agréer la recherche d'Anatole...

—Je ne mettrais aucun obstacle à l'union des deux jeunes gens.

Le comte respira, et faisant un effort sur lui-même, comme s'il eût pris une grave résolution :

—Interrogez donc votre charmante jeune fille, cher monsieur, dit-il d'un ton un peu ému, et Dieu veuille que sa réponse ne vienne pas détruire le bonheur que mon fils a rêvé!

—Edmée!... dit alors la voix de M. Parville.

La jeune fille jouait une mélodie de Schubert. A l'appel de son père, elle s'arrêta brusquement, et se retourna vers lui, inquiète et troublée.

Puis, se levant lentement du piano où elle était assise, elle marcha jusqu'à son père, vers qui elle éleva son beau regard plein de curiosité soucieuse.

Discrètement, le comte s'était retiré à quelques pas.

Bien qu'il se contînt et cherchât à dissimuler l'émotion profonde qu'il éprouvait, cependant, à certains mouvements qui venaient parfois contracter ses lèvres, il était facile de voir qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire.

C'était, en effet, un moyen décisif, et toute son âme semblait s'être concentrée pour surprendre la réponse d'Edmée. dans l'accueil que, par son attitude, elle allait faire aux questions de son père.

Mais une autre épreuve, bien plus redoutable, lui était réservée, et M. Parville avait à peine adressé quel-

ques paroles à sa fille, quand le timbre de l'appartement retentit, et vint suspendre toute conversation.

— Ursule ! dit le banquier, voyez qui est là, et veuillez dire que je ne reçois personne.

Ursule s'était déjà levée, prête à obéir, lorsque la porte du salon s'ouvrit et livra passage à l'Américain.

— Sir Jonathan ! fit Parville avec une exclamation de joie.

— Lui !... s'écria le comte, étouffant un cri de colère,

L'Américain était entré.

Son visage rayonnait ; dans sa tenue, d'ordinaire si correcte, se trahissaient certaines négligences inexplicables : il ne prit garde ni à Ursule, ni au comte de Blangy, et s'avança les mains tendues vers le banquier.

— Excusez-moi, cher monsieur, dit-il, excusez-moi ; quand je vous aurai appris le motif de ma visite, j'espère que vous voudrez bien pardonner ce qu'elle a d'un peu insolite.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea le banquier qui fit mine de vouloir éloigner Edmée.

— Votre charmante enfant n'est point de trop, dit Jonathan ; car, si je ne me trompe, c'est de son bonheur qu'il s'agit.

— De son bonheur !... répéta machinalement M. Parville.

Une vive rougeur avait envahi les joues d'Edmée. L'Américain sourit comme eût fait *Bas-de-Cuir* lui-même.

Et il reprit :

— Je vous ai présenté dernièrement, dit-il, un jeune homme qui avait été un moment employé dans vos bureaux, et qui, depuis, est devenu subitement riche.

— Max ! fit M. Parville.

— Précisément.

— Quel rapport ?

—Mon Dieu, il est très simple... Car, je ne crois pas être indiscret en vous annonçant que ce jeune homme est amoureux fou de mademoiselle Edmée.

—Jonathan! voulut interrompre le banquier.

—Et que, de son côté, poursuivit impertubablement l'Américain, mademoiselle Edmée ne le voit pas tout à fait sans plaisir.

Le banquier fronça le sourcil, pendant qu'une pâleur douloureuse se répandait maintenant sur les traits de sa fille.

Décidément, M. Parville trouvait que Jonathan allait trop loin, et il se disposait à le lui faire observer quand le comte intervint.

Il avait fait quelque pas et se trouvait à côté de l'Américain.

—Est-ce que par hasard, dit-il, sur un ton ironique, sir Jonathan viendrait demander pour son protégé la main de mademoiselle Parville?

Jonathan s'inclina.

—Mille pardons, monsieur le comte, dit-il, imitant le ton de son interlocuteur, je n'avais pas eu l'honneur de vous voir!... mais vous intervenez à propos pour rendre à ma démarche sa raison sérieuse et pratique... C'est en effet, la main de mademoiselle Edmée que je viens demander à son père.

—Pour M. Max?

—Oh! il ne s'appelle plus de ce nom banal.

—Depuis quand?

—Depuis une heure.

—Et quel nom porte-t-il maintenant?

—Nous l'appellerons, si vous le voulez bien, le duc Roger de Kervenny!...

Et pendant que le banquier, Edmée et Ursule, se rapprochaient frémissants, le comte jeta un cri rauque, et saisit le bras de l'Américain.

—Le duc! balbutia-t-il éperdu. Ah! c'est faux, on

vous a menti. Ne croyez pas à ce que vous dit cet homme, et je le défie de produire un acte légal, une preuve matérielle de la naissance du fils de Roger. Ou cet enfant est mort, entendez-vous? ou s'il vit à l'heure qu'il est, il ne peut prétendre qu'à la part que l'on fait d'ordinaire aux bâtards!

Tandis que le comte parlait de la sorte, la gorge serrée, l'oeil injecté de sang, sir Jonathan avait tiré de sa poche un parchemin qu'il présenta à M. de Blangy au moment où celui-ci finissait.

—Voici la preuve que vous exigez, monsieur le comte répondit-il froidement; c'est le feuillet arraché jadis par une main criminelle au registre de Cincinnati, et croyez moi, quand je vous assure qu'il n'y manque rien de ce qui peut justifier les revendications du fils de Roger.

—Infamie! infamie! murmura le comte.

Par un mouvement rapide, peut-être inconscient, il étendit en même temps la main vers le précieux feuillet; mais Jonathan l'avait déjà remis dans sa poche.

—Nous nous reverrons, monsieur le comte, ajouta-t-il tranquillement; et je vous donnerai alors toutes les justifications complémentaires que vous pourrez désirer! En attendant, permettez-moi de m'entretenir quelques instants, seul, avec M. Parville, dont les conseils me sont indispensables, pour la suite à donner à l'instance que je vais former dès demain.

Sur ces mots, l'Américain entraîna M. Parville vers son cabinet pendant que le comte gagnait la porte, en proie au plus violent désordre.

Toute la nuit, le malheureux resta debout.

Il était atterré, anéanti et se voyait perdu.

C'était la ruine, la honte, le déshonneur même... Car, depuis quelque temps, les folies de son fils, ses propres spéculations avaient creusé le gouffre, que la fortune du duc de Kervenny eût pu seule combler.

Que faire? il ne le savait pas.

Mille pensées confuses traversaient son cerveau ; il ne pouvait s'arrêter à aucune.

Parfois, cependant, une fugitive lueur d'espoir se présentait encore à lui, et il se disait que peut-être sir Jonathan avait menti ; qu'il n'avait pas entre les mains le document dont il avait parlé ; que ce n'était là qu'une ruse à laquelle il avait recours, pour l'amener à une transaction !

Mais cette supposition ne résistait pas à la réflexion.

Il connaissait trop bien l'Américain pour croire qu'il eût agi et parlé avec autant d'autorité, s'il n'avait pas eu en sa possession la pièce authentique arrachée au registre de Cincinnati.

Il ne fallait pas se bercer d'illusions, et mieux valait encore regarder en face la situation terrible qui lui était faite.

A mesure que la nuit avançait, des frissons le mordaient à la peau, et de sombres idées lui venaient.

Ce ne pouvait être que par surprise, que sir Jonathan s'était approprié le document dont il le menaçait.

Par surprise ou par crime !

Il se rappelait l'assassinat commis chez Renardin, et n'était pas éloigné de croire que l'assassin avait été payé par l'Américain.

Il le supposait capable de tout ! . . . et avec un pareil homme, il n'y avait pas à hésiter quand il s'agissait de représailles.

— Ah ! s'il avait pu le tenir à son tour, une heure ! il n'eût reculé devant aucune violence.

L'aube en blanchissant les rideaux de sa chambre, le trouva éveillé, pâle, frissonnant, la moiteur aux tempes, comme s'il sortait d'un cauchemar atroce. Jamais il ne s'était senti brisé à ce point.

Il se jeta sur un divan, rompu de fatigue, la tête alourdie par une si longue veille, et s'endormit tout d'un coup, d'un sommeil de plomb.

Quand il se réveilla, il était plein jour.

Il se redressa avec énergie, et alla à son cabinet de toilette, où il plongeait à plusieurs reprises sa tête brûlante dans l'eau fraîche.

Puis il sonna et un domestique parut.

— Mon fils est-il à l'hôtel ? interrogea le comte, après avoir achevé ses ablutions.

— M. le vicomte n'est pas rentré, cette nuit, répondit le valet.

— Dès qu'il rentrera, vous lui direz que je désire lui parler.

— Oui, monsieur.

— Il n'y a pas de lettre pour moi ? Personne n'est venu me demander ce matin ?

— Il n'y a pas de lettre pour monsieur le comte... mais il y a là dans l'antichambre, une personne qui désire lui parler... et qui attend.

— Quelle personne ?

— Un homme de quarante-cinq ans environ... type américain... mise modeste.

— Et comment s'appelle cet homme ?

— M. Cox.

— Le comte tressaillit.

— N'est-ce pas ce même M. Cox, dit-il, qui s'est présenté à l'hôtel, il y a quelques jours, pendant mon absence... et qui n'est pas revenu ?

— C'est lui-même.

— Eh bien ! faites-le entrer, à l'instant ; et veillez à ce que personne ne vienne me déranger pendant que je serai avec lui.

Le valet sortit, et quelques secondes après, il introduisit M. Cox auprès de son maître.

Cox était réconforté depuis la veille ; il avait bien dormi, et un reste de pâleur témoignait seulement du rude jeûne que Jonathan lui avait fait subir.

Il entra d'un pas délibéré et vint saluer le comte, qui l'observait profondément depuis son entrée.

—Je prie monsieur le comte de m'excuser, dit-il, si j'ai pris la liberté de me présenter devant lui sans l'avoir prévenu, comme il convenait; mais il y a à cela des raisons que vous apprécierez, je l'espère, dès que je vous les aurai fait connaître.

—C'est vous qui êtes déjà venu il y a quelques jours?

—Oui, monsieur le comte, c'est moi! et si je vous avais rencontré alors, nous ne serions pas, vous et moi, dans la douloureuse situation qui nous est faite.

—Que voulez-vous dire? fit le comte, surpris de ce langage.

—Je veux dire que si la chance avait voulu que vous ne fussiez pas absent, le jour où je me suis présenté, il n'y aurait point à cette heure, d'autre héritier du duc de Kervenny, que le comte de Blangy, et M. Cox, qui vous parle, voguerait vers l'Amérique avec deux bons millions en poche.

Le comte regarda son interlocuteur avec curiosité.

La fermeté de son accent, l'audace de son regard, l'aplomb de son maintien, tout l'étonnait dans cet homme qu'il ne connaissait pas encore; et un vague espoir se faisait jour à travers l'obscurité qui l'enveloppait.

—Comment vous y seriez-vous donc pris, dit-il, pour mettre le comte de Blangy en possession de l'héritage du duc?

—Tout simplement en lui vendant pour un bon prix l'acte dont j'étais le détenteur et que sir Jonathan m'a forcé de lui donner pour rien.

—Eh quoi! vous vous êtes laissé dépouiller?

—Il l'a bien fallu.

—Vous m'avez pourtant l'air d'un homme qui ne se laisse pas facilement duper.

—Et vous avez raison, monsieur le comte, mais il est des situations où les résolutions les plus énergiques doi-

vent céder ; et sir Jonathan m'a placé dans une de ces situations.

— Expliquez-vous.

— Voici . . .

Et Cox raconta à M. de Blangy ce qui lui était arrivé à l'hôtel de Brimborion.

En l'écoutant, le comte était devenu de plus en plus soucieux, et quand le récit fut achevé, il releva le front, et arrêta son regard sur son étrange interlocuteur.

— Ainsi, dit-il, le feuillet de Cincinnati est entre les mains de l'Américain ?

— Ne le saviez-vous pas ?

— Je le savais depuis hier, mais je voulais douter encore.

— Vous voyez que sir Jonathan ne s'est pas endormi ! Il a dû faire toute diligence pour établir les droits de son protégé.

— Ah ! le malheur me poursuit . . . Perdu ! je suis perdu ! murmura le comte en laissant tomber sa tête accablée dans ses deux mains.

— Bah ! qui sait ! fit Cox en baissant la voix.

M. de Blangy frissonna, et, se dressant brusquement, il darda sur Cox deux yeux où brillait une curiosité intense.

— Mais puisque vous vous êtes laissé dépouiller par cet homme, dit-il, pourquoi êtes-vous venu vers moi ?

Cox cligna de l'oeil.

— Voilà la question, répondit-il, et si vous me voyez aujourd'hui, c'est que je désirais causer avec vous.

— A quel propos ?

— A propos de l'héritage, parbleu !

— Tout n'est-il pas fini ?

— Moi . . . je ne désespère jamais tant qu'il me reste une chance.

— Une chance ?

Cox se rapprocha encore.

—Je me suis renseigné, monsieur le comte, continua-t-il, et je ne vois aucune inconvenance à vous dire, que je connais la position terrible dans laquelle vous vous trouvez!... Vous comptiez sur l'héritage du duc pour relever votre nom, et cet héritage venant à manquer, vous êtes perdu... peut-être déshonoré.

—Enfin! enfin! où voulez-vous en venir?

—A vous demander la part que vous feriez à l'homme qui vous rendrait tout ce que vous êtes menacé de perdre.

—C'est donc possible?

—Je m'y engage.

—Par quel moyen?

—Répondez d'abord à ma question... et je vous ferai connaître ensuite le procédé élémentaire auquel j'aurai recours.

Le comte s'était mis à parcourir la chambre à grands pas; le sang brûlait ses artères, sa poitrine était près d'éclater; ce qu'on lui faisait entrevoir était impossible, irréalisable; et pourtant, il croyait!

—Voyons! voyons... insista-t-il, c'est vrai? Vous ne me trompez pas?... Vous m'assurez...

—Cela dépend du prix que vous y mettez, répondit cyniquement Cox.

—Mais... fixez-le vous-même.

—Etes-vous disposé à me donner deux millions?

—Ah! je le jure... Parlez... parlez!

Cox approuva du geste.

—Du reste, dit-il, nous prendrons nos précautions en conséquence, car j'ai toujours estimé que les actes valent mieux que les serments.

—Vous me faites mourir d'impatience.

—Nous y voici, monsieur le comte. Nous y voici! et je m'étonne vraiment que cette idée ne vous soit pas venue déjà.

—Quelle idée?

—Ne vous semble-t-il pas, en effet, que le seul obstacle qui s'oppose à ce que vous héritiez du duc, c'est ce jeune Max, fils de Roger.

—Eh bien ?

—Eh bien, quand on est fermement résolu à atteindre son but, on n'hésite pas d'ordinaire et on supprime les obstacles.

—Un crime ! fit le comte d'une voix étranglée.

—Ne vouliez-vous pas le supprimer légalement ? C'était un crime, ça aussi !

—Jamais... jamais.

—Réfléchissez.

—Ah ! vous me faites horreur.

Un hideux rictus tordit la lèvre de Cox.

—A votre aise, monsieur le comte, dit-il en s'inclinant avec un respect exagéré, et je n'aurai garde d'insister devant une si honorable répugnance, mais, croyez-moi, réfléchissez. Je serai encore à Paris pendant quelques jours, et je me présenterai chaque matin à votre hôtel... et j'espère que vous vous souviendrez avec intérêt de la proposition que je vous ai faite.

Il salua profondément et se retira.

Ainsi qu'il l'avait promis, chaque matin, à partir de ce jour, on le vit revenir à l'hôtel et demander à parler au comte de Blangy ; mais chaque fois, quelques minutes après, il sortait sans avoir été reçu.

Seulement, le quatrième jour, il ne revint pas ! et les valets racontèrent plus tard que le comte s'était enfermé avec lui et qu'ils avaient passé deux grandes heures ensemble.

Que s'étaient-ils dit ? quelle sombre trame avaient-ils ourdie ?

C'est ce que le lecteur ne tardera pas à apprendre.

X

Les quelques jours qui s'écoulèrent à la suite de ce que nous venons de raconter, furent une longue suite d'enchantements pour Max et Edmée.

Jonathan avait communiqué à M. Parville l'acte authentique qui établissait les droits incontestables de Max à l'héritage du duc de Kervenny; il lui avait raconté l'histoire du fils de Roger, l'amour qu'il éprouvait pour Edmée, et le banquier s'était parfaitement laissé convaincre.

Il ne demandait du reste qu'à être convaincu, et autour de lui, chacun semblait s'entendre pour exercer une pression à laquelle il eût été bien difficile de se soustraire.

Edmée ne cachait pas son bonheur. Son visage rayonnait; chaque fois que l'on prononçait devant elle le nom de Max ou de Roger de Kervenny, une vive rougeur montait subitement à ses joues; elle ne s'était jamais montrée plus expansive avec son père, et ce dernier la surprenait bien souvent en longue conversation avec Ursule.

De quoi parlaient-elles ainsi?—De Roger.

La vieille gouvernante ne se possédait pas de joie! Elle avait reporté sur le fils tout l'amour maternel qu'elle avait jadis témoigné au père, et elle ne cessait de le regarder, de lui prendre la main, de lui raconter les années heureuses qu'elle avait passées au château de Trémor.

Max, lui, se laissait faire.

C'était une ivresse à laquelle il n'y avait pas d'équivalent.

Il écoutait l'excellente vieille avec attendrissement, lui adressait mille questions qu'elle ne se lassait pas de satisfaire, et, en dernière analyse, il revenait toujours sur le compte d'Edmée, sans se rassasier jamais des détails interminables dans lesquels s'oubliait la bonne Ursule.

M. Parville était donc bien circonvenu, et, comme nous le disions, il se laissait faire.

D'ailleurs, depuis quelques jours, de mauvais bruits lui étaient revenus sur le comte de Blangy et sur son fils.

On disait le comte ruiné, compromis, on ne parlait de rien moins que d'une exécution prochaine à la Bourse.

Il en est qui supportent stoïquement ces coups de la fortune et ne s'en portent pas plus mal !

Mais pour le comte, dans la situation qu'il avait occupé jusqu'alors, c'était une catastrophe, dont il ne devait pas se relever.

Sur ce point, M. Parville n'était pas homme à transiger, et il avait plus d'une fois frissonné à la pensée du danger que sa fille et lui-même avaient couru.

Aussi apportait-il une certaine complaisance empreinte à favoriser l'amour de Max et à hâter le bonheur de sa fille !

Les deux jeunes gens étaient donc heureux, puisque tout semblait concourir à éloigner d'eux toute appréhension.

Max et Edmée se voyaient tous les jours ; la plupart du temps devant M. Parville ou devant Ursule, mais souvent aussi seuls ; et alors, c'étaient de douces causeries où leurs cœurs s'épanchaient sans contrainte, où ils se rappelaient naïvement les premières et douces impressions de leur amour.

—Moi, disait Max, du jour où je vous ai vue, je vous ai aimée... Je n'avais encore rien éprouvé de semblable; c'était une vie nouvelle, une initiation à des sentiments inconnus, à peine pressentis; il me semblait que jamais je n'avais été plus heureux... et pourtant, que de craintes! que de troubles! C'était une folie! je me le disais et je le sentais bien! mais on ne raisonne pas avec de pareils sentiments. Que m'importait ma pauvreté, la distance qui nous séparait? Il n'y avait rien que je ne fusse capable de tenter pour vous mériter. Et puis, je peux bien vous le dire, à présent; la première fois que mon regard rencontra le vôtre... pardonnez-moi, mais il me sembla y surprendre une sympathie particulière, sorte de tendresse, de pitié peut-être, que j'accueillis, moi, avec une joie folle;—dès le premier jour, je crus que je ne vous étais pas indifférent, et j'augurai qu'un moment viendrait où vous pourriez m'aimer aussi,—vous rappelez-vous cela?

—Oui! oui! je me le rappelle.

—Chère Edmée!

—Ce fut d'abord une surprise, un étonnement, quelque chose comme un frisson qui me fit presque peur! j'avais déjà rencontré bien des jeunes gens, chez mon père, ou ailleurs, et je n'avais rien éprouvé de pareil. Quand je vous vis pour la première fois, je vous trouvai causant avec mon père. C'était bien simple; pourtant, je devins toute rouge! je ne sais pas pourquoi, par exemple: vous me saluâtes; je vous rendis votre salut, et ce fut tout! mais, une fois de retour dans ma chambre, j'étais tout autre qu'une heure auparavant. C'est bien étrange, n'est-ce pas?

—Vous m'aimiez!...

—J'étais confuse, tremblante, presque honteuse.

—Moi! je rentrai chez moi, effrayé, n'osant pas m'avouer la cause du désordre qui s'était emparé de moi. Dès ce moment je me pris à vous aimer avec l'oubli de

toute choses, n'osant rien espérer, me berçant des illusions les plus insensées, jusqu'au moment où votre père me signifia que je ne devais plus reparaître dans ses bureaux!... Ah! si vous saviez comme je fus malheureux alors et quelles sombres idées hantaient mon cerveau.

Edmée lui serra les mains pendant que la pâleur envahissait ses joues.

—Ne parlons plus de cela, dit-elle avec un radieux sourire. Ces cruelles épreuves ont été éloignées de nous, et nous n'avons plus rien à redouter de l'avenir.

—C'est vrai...

—Par un hasard providentiel, vous avez pu reprendre votre nom.

—Et ma jolie Edmée s'appellera bientôt la belle duchesse de Kervenny!... Vous avez raison, chère âme bien-aimée, ne pensons qu'au bonheur promis; et je veux chasser à jamais ces douloureux souvenirs qui ne peuvent qu'attrister votre front...

Un soir, les deux jeunes gens étaient dans le salon de l'hôtel Parville. Ursule les avait quittées pour surveiller le service de la maison. Parville était sorti pour affaires, après le dîner; les deux amoureux assis près l'un de l'autre, non loin de la cheminée, devisaient du seul sujet qui les intéressât, c'est-à-dire de leur amour.

Ce jour-là, Edmée était soucieuse et préoccupée; Max, attentif à tout ce qui la touchait, n'avait pas tardé à s'en apercevoir.

—Qu'avez-vous donc? demanda-t-il, avec un commencement d'inquiétude.

—Mais je n'ai rien, répondit Edmée, en s'efforçant de sourire.

—Ah! vous ne pouvez plus me tromper désormais, repartit Max, car je sais lire sur vos traits, les moindres impressions qui passent sur votre cœur. Or, il y a un nuage sur votre front, un voile sur vos yeux d'ordi-

naire si limpides... et je suis bien sûr qu'il est survenu quelque chose qui vous inquiète et qui vous trouble... n'est-ce pas vrai?

Edmée eut un geste mélancolique.

—C'est vrai... répondit-elle.

—Vous êtes inquiète?

—Oui...

—Pourquoi?

—Je n'en sais rien.

—Quelle folie!

—Non... mon ami, non... ce n'est point folie. C'est un pressentiment. Je n'ai jamais été ainsi... il me semble que je suis menacée... il y a comme des menaces de malheur autour de nous... Enfin... j'ai peur.

—Que craignez-vous?

—Ah! je suis trop heureuse, depuis quelque temps. C'est l'excès de ce bonheur qui m'épouvante.

—Chère Edmée.

—N'éprouvez-vous rien de semblable vous-même?

—Moi, non!... Quel malheur redouterions-nous... puisque aucune puissance humaine ne pourrait nous séparer désormais?

Edmée passa la main sur son front.

—Vous avez raison, dit-elle, c'est insensé ; mais, malgré tout ce que j'ai pu dire, depuis ce matin, je suis triste, et j'ai parfois comme des envies de pleurer!...

Max allait répondre ; il avait pris les deux mains de l'enfant dans les siennes, et l'attirait doucement contre sa poitrine, quand la porte du salon s'ouvrit.

Ursule entra : elle tenait à la main une lettre qu'elle vint remettre à Max...

Ce dernier la reçut étonné.

—Une lettre pour moi? interrogea-t-il. Qui donc peut m'écrire?

—C'est un commissionnaire qui l'a apportée à l'instant, répondit Ursule, et il a dit qu'elle était pressée.

Max l'ouvrit sur-le-champ, et c'est avec une profonde stupéfaction qu'il lut la signature.

La lettre était signée de Laura, et voici ce qu'elle contenait :

“ Monsieur Max,

“ J'espère que vous ne m'avez pas tout à fait oubliée, et que vous ne refuserez pas de me rendre le service que j'ai à vous demander. J'ai absolument besoin de vous parler ce soir même, je serai chez moi, à partir de dix heures et croyez que c'est plus encore dans votre intérêt que dans le mien, que je vous supplie de ne pas manquer à l'appel que je vous adresse.

Laura.”

Max resta un moment indécis, après la lecture de ce billet.

Il ne pensait guère à Laura ; pour tout dire, il l'avait presque oubliée.

Toutefois, il lui conservait au fond du cœur, un souvenir reconnaissant pour le passé commun, et il ne savait que faire.

—A votre tour, dit Edmée en remarquant son trouble ; voilà que vous avez l'air soucieux ! Qui donc vous écrit ?

Max lui tendit la lettre qu'elle parcourut.

—Quelle est cette personne qui s'adresse à vous ? demanda l'enfant sans songer un instant à mal.

—Une jeune fille que j'ai connue, quand j'étais malheureux... répondit Max.

—Elle aura appris votre nouvelle fortune.

—C'est vraisemblable.

—Eh bien... il ne faut pas hésiter, mon ami... c'est si bon de faire le bien !

—Alors, vous m'engagez...

—Mais sans doute... allez... allez... et demain, vous me direz ce que vous aurez fait.

Max ne fit pas d'autre objection.

Cette lettre avait éveillé sa curiosité : le souvenir des jours passés dans sa pauvre mansarde lui était revenu plus vif, depuis un moment ; il se rappelait la sollicitude que lui avait témoignée la jolie fille, et se demandait avec intérêt quel service elle avait à réclamer de lui.

Il ne doutait pas que Laura eut appris sa nouvelle situation ; et il était curieux de savoir ce qu'elle-même était devenue.

Il relut sa lettre, et en arrivant à sa signature, il vit qu'elle lui donnait son adresse, boulevard Haussmann.

Cela l'éclaira tout de suite.

Elle devait avoir fait fortune ! et il ne chercha pas longtemps à deviner par quels moyens.

Laura était une des plus belles filles qu'il eût jamais rencontrées ; elle avait dû être fort recherchée. Sans doute, elle avait accepté d'un autre, ce que lui, Max, n'avait pas voulu lui donner.

—Mais sous l'empire de quelle pensée lui écrivait-elle?... et quel sens donner à cette phrase énigmatique soulignée dans sa lettre :

*C'est plus encore dans votre intérêt que dans le mien ! . . .*

Il était près de dix heures... Il monta dans sa voiture, et donna à son cocher l'adresse de la jeune femme.

Quelques minutes plus tard, il sonnait à la porte de son hôtel ; une bonne au minois éveillé vint lui ouvrir.

—Mademoiselle Laura ? demanda-t-il en pénétrant dans l'antichambre.

—Monsieur est bien monsieur Max ? fit la jeune camériste, accompagnant cette question d'un regard effronté.

—Moi-même ! répondit Max.

—Mademoiselle attend monsieur... et si vous voulez me suivre.

Max suivit la petite bonne, traversa un salon luxueusement meublé, et arriva enfin à un boudoir où une lampe voilée répandait sur tous les objets une vaporeuse et douce lumière.

Au dehors, à travers la fenêtre, on apercevait les grands arbres d'un parc.

—Mademoiselle prie monsieur de vouloir bien l'attendre, dit encore la camériste.

Puis, fermant la porte, elle disparut, le laissant seul dans cette pièce pleine de parfums énervants et capiteux.

Et alors seulement, pendant quelques minutes, il put à son aise examiner ce délicieux retrait où se trouvaient réunies toutes les excentricités ruineuses du caprice et de la fantaisie.

---

IX

Max en fut ébloui un moment ; s'il avait pu conserver le moindre doute sur la position de Laura, ses doutes se fussent dissipés à l'instant.

Certes, il n'aimait pas la jeune femme ; son cœur était trop occupé, pour qu'il y eût place pour un autre sentiment ; et cependant, il éprouva comme une sorte de tristesse à la pensée de sa chute, et ne put s'empêcher de lui donner un regret.

Mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à ces idées, car, presque aussitôt, la porte du boudoir s'ouvrit et Laura vint à lui, la lèvre souriante, et la main tendue.

La jeune femme portait une robe de satin qui dessinait toutes les grâces de sa taille ; elle avait les bras presque nus, et ses longs cheveux faisaient comme un diadème à son beau front.

Elle lui serra les mains avec effusion et vint prendre place sur un divan où elle le fit asseoir.

— Vous êtes venu et je vous en remercie, dit-elle d'une voix un peu émue. . . Vous n'avez pas oublié notre pauvre petite mansarde, mais j'avais peur cependant.

— Pourquoi donc ? fit Max, dégageant doucement ses mains de son étreinte.

— On m'a dit que vous êtes riche maintenant.

— C'est vrai.

— Et duc.

— Duc aussi, en effet ! . . . Mais je serais bien méprisable si ma nouvelle fortune m'avait changé au point de me faire oublier ceux que j'ai connus et qui m'ont témoi-

gné un sérieux intérêt quand j'étais malheureux; et puis, il y a une certaine jouissance, une fois échappé aux angoisses de la misère, à se rappeler les rudes épreuves par lesquelles on a passé, et je me croirais indigne de bonheur si je ne me souvenais toujours combien vous m'avez été bonne et dévouée aux mauvais jours que nous avons traversés.

Laura ferma les yeux et appuya fortement ses deux bras sur sa poitrine, comme si une sensation douloureuse l'eut prise au cœur.

—Ah! j'avais fait un beau rêve! dit-elle alors d'un ton vague; et qui sait si je n'aurais pas pu être sauvée alors... ce sera l'éternel regret, l'implacable remords! voyez-vous! et ce souvenir revient bien souvent dans mes nuits agitées et folles... Ah! je n'étais pas née pour cette honte, et l'on ne voit pas ce que cachent d'épines les fleurs dont nous parons nos fronts.

En parlant ainsi, la jeune femme passa sa main frémissante dans ses cheveux et secoua énergiquement la tête.

—Mais à quoi bon revenir sans cesse sur ces pensées douloureuses?... poursuivit-elle d'un ton presque farouche; ce qui est fait est fait, et l'on ne peut retourner en arrière... Le rêve que j'avais formé s'est évanoui; je ne veux plus y penser... et ce n'est pas pour vous dire ces choses que je vous ai prié de venir.

—Vous avez donc à me parler?

—C'est cela.

—A quel propos?

—A propos de choses graves.

—Vraiment!

Comme Max se prenait à sourire, un pli profond creusa le front de la jeune femme.

—Oh! ne riez pas, dit-elle; car depuis hier, je suis hantée par les appréhensions les plus sombres.

—A cause de moi?

—Précisément.

—Que puis-je avoir à craindre ?

—Tout !... Ah ! vous êtes bon, vous ; vous avez une nature loyale et droite, et vous ne croyez pas facilement au mal ; pourtant, il vous eût suffi de réfléchir un instant pour comprendre que votre fortune a cruellement déçu bien des intérêts et que la haine veille sur vous.

—La haine !... répéta Max, cherchant à comprendre.

Laura se rapprocha.

—Voyons ! dit-elle d'un ton âpre ; vous voilà riche, vous voilà duc... et bientôt, dit-on, vous allez épouser la fille de M. Parville... une enfant belle, riche aussi et qui vous aime... eh bien, n'avez-vous jamais pensé que cet héritage, en possession duquel vous allez entrer, ce titre que vous venez de revendiquer, ont pu être convoités par un autre ?

—Le comte de Blangy ?

—Et cette jeune fille ! Edmée ! croyez-vous que vous soyez seul à l'aimer et à la désirer ? N'est-il pas un autre homme dont sa beauté a attiré les regards et allumé les sens ?

—Anatole ?

—Oui, Anatole, qui voyait dans cette union, un avenir assuré de fortune et d'amour, dont vous l'avez dépouillé brusquement, et qui vous hait, à cette heure, pour toutes les déceptions, tous les tourments auxquels sa vie est désormais condamnée.

—Mais que peut-il contre moi ?

—Lui ! je le crois honnête encore... et il ne cédera pas sans combat aux conseils perfides qu'on lui donne... Mais les autres !... ceux qui l'entourent, ceux qui avaient échafaudé leur propre avenir sur le sien... N'espérez pas qu'ils acceptent sans lutte le sort qui leur est fait ; ils tenteront tout avant de se résigner.

—Ah ! je ne les crains pas.

—Vous avez tort...

—Mon droit est indéniable.

—Sans doute.

—Et rien ne prévaudra contre les constatations légales que Jonathan a entre les mains.

Laura ébaucha un sourire.

—Vous êtes confiant, dit-elle, et vous ne savez pas à quelles terribles résolutions peuvent s'abandonner de pareils hommes... Pour vous écarter de la succession du duc de Kervenny, ils ont essayé de vous supprimer légalement; ils n'hésiteront pas, s'il le faut, à aller jusqu'au bout.

—Que voulez-vous dire? dit Max un peu ébranlé.

—Vous comprenez, n'est-ce pas?

—Un crime!

—Ils sont capables de tout.

—Le comte?

—Le comte, ou Renardin, ou, un certain M. Cox, qui ne me paraît pas avoir apporté beaucoup de scrupules d'Amérique!

Max fit un mouvement.

—Cox! répétait-il, comme avec un frisson. Vous le connaissez!

—Il vient ici souvent, depuis quelques jours! le comte tient, avec ces deux hommes, de fréquents conciliabules qu'il n'ose tenir chez lui; ils se réunissent dans une pièce contiguë à ma chambre à coucher, et plus d'une fois, j'ai entendu qu'ils prononçaient votre nom. Ah! prenez garde, mon ami, je vous le répète, ces hommes sont capables de tout. Vous êtes l'unique héritier du duc, et n'oubliez pas que, vous mort, toute votre fortune irait au comte de Blangy!

Il y eut un moment de silence. Max réfléchissait, pendant que Laura l'observait avec anxiété.

Enfin le jeune homme releva la tête.

—Tout ceci est grave, en effet, dit-il, et je ne sais

comment reconnaître l'intérêt que vous me témoignez. Croyez que j'en garderai le souvenir, et que je tiendrai compte de vos avis.

—Je vous ferai connaître ce que j'aurai appris, dit encore Laura.

—Moi-même, de mon côté, je veillerai.

—Et si quelque danger était à redouter...

Elle allait continuer... elle se contint brusquement, et prêta l'oreille.

—Qu'avez-vous? fit Max étonné.

—Silence, répondit Laura en se levant, pour aller, avec précaution, jusqu'à la fenêtre...

Puis, au bout de quelques secondes:

—Il y a quelqu'un dans le parc, dit-elle à voix basse et oppressée.

—Qui cela peut-il être? interrogea Max.

—Renardin... peut-être; ou Cox.

—C'est ce que nous allons vérifier.

Déjà Max avait fait quelques pas vers la porte; Laura courut à lui et le retint.

—Non! non! dit-elle d'un ton plein d'autorité, ne sortez pas! vous n'êtes point armé, ils vous tueraient!

z—Laissez-moi! vos craintes sont puérides.

—Par grâce, je vous en prie.

—Eh non! revenez à vous! il y aurait lâcheté à reculer.

—Max! Max!

Mais ce dernier s'était dégagé des bras de la jeune femme.

Laura n'y tint plus.

—Eh bien, soit! dit-elle en le suivant, puisque vous le voulez, j'irai les affronter avec vous.

Et jetant un voile sur ses cheveux, une mante sur ses épaules, elle passa devant Max et l'entraîna vers le parc.

Mais ils n'allèrent pas loin ainsi, car ils avaient à

peine fait quelques pas que Laura s'arrêta glacée d'effroi.

Renardin et Cox leur barraient le passage.

—Ah! misérables! cria la jeune femme, que voulez-vous? qui vous a donné le droit de pénétrer ici?

Pour toute réponse, Renardin entoura sa taille de ses deux bras vigoureux, pendant que Cox se ruait sur Max en brandissant un poignard.

C'en était fait de ce dernier peut-être, et il était destiné à périr dans cet odieux guet-apens, quand un incident inattendu vint tout à coup changer la face des choses.

C'était Anatole.

Il arrivait par la grille qui donnait sur le boulevard, et entendant du bruit, il était accouru.

D'un geste rapide et prompt, il arracha son poignard à Cox et alla dégager Laura qui jeta un cri de triomphe.

—Ah! c'est bien, cela! c'est bien! dit-elle éperdue.

—Qu'y a-t-il donc, et à qui en veulent ces hommes?

—Demandez-le à eux-mêmes.

Anatole qui ne comprenait rien encore, s'était tourné vers Cox et vers Renardin; mais ces derniers avaient jugé prudent de ne point se prêter à un interrogatoire indiscret, et ils venaient de fuir.

Alors son regard chercha Max, et il tressaillit.

Du premier coup d'oeil, à la lueur d'un bec de gaz, il l'avait reconnu!...

—Vous! dit-il... vous!... ici... à cette heure... ah! vous allez m'expliquer...

Mais Laura voulut lui prendre le bras et l'entraîner dans l'hôtel.

—Venez venez... insista-t-elle; il faut que je vous parle. Ce que vous avez fait prouve que vous ignoriez l'odieux guet-apens que l'on avait préparé. Et quand vous connaîtrez dans quel but ces misérables se sont introduits ici...

Anatole résista à l'instance de la jeune fille.

La vue de Max l'avait rendu à toute sa colère. C'était son rival!... le fiancé préféré d'Edmée, et il sentait sa poitrine se soulever de fureur.

Il abandonna le bras de Laura et alla droit à Max.

—Pardon, monsieur, dit-il, en l'entraînant à quelques pas... C'est le hasard qui nous met aujourd'hui en face l'un de l'autre, et vous ne trouverez pas mauvais que j'en profite pour obtenir de vous une explication.

—Que voulez-vous savoir? fit Max, qui, de son côté, n'était pas moins ému, ni moins irrité peut-être.

—Vous êtes le fils du comte Roger?

—Oui, monsieur.

—Et vous avez demandé à M. Parville la main de sa fille?

—Qu'il a bien voulu m'accorder.

—Vous n'ignorez pas cependant que mademoiselle Edmée m'avait été promise!

—Je le savais en effet, et l'on m'avait dit en même temps, que vous n'étiez pas aimé!

—Monsieur?

—N'est-ce pas la vérité?

—Eh! qu'importe!... si je l'aime! car si elle ne doit pas m'appartenir, j'entends qu'elle n'appartienne à personne.

Max s'inclina ironiquement.

—Je ne vois pas bien comment vous pourrez empêcher que cela soit, répondit-il, sur un ton railleur.

—Il y a un moyen.

—Lequel?

—Et je saurai au moins si le fils de Roger a hérité du courage de son père.

—Un duel!... fit Max, l'oeil subitement traversé par une lueur d'acier.

Mais il se contint.

—Soit, monsieur, ajouta-t-il aussitôt, d'une voix plus

calme ! soit ! je suis tout disposé à vous édifier complètement sur ce point, comme sur les autres. Demain, si vous voulez envoyer vos témoins à mon hôtel, vous pouvez être assuré du bon accueil qu'il leur sera réservé.

Puis, ayant salué Laura, plus morte que vive, il gagna sa voiture qui l'attendait sur le boulevard.

---

XII

Une heure après cette scène, le comte de Blangy attendait seul, dans ce cabinet somptueux, où nous l'avons déjà vu... et il se promenait de long en large, le visage altéré, les sourcils contractés, en proie à une agitation, à une inquiétude qu'il n'essayait pas de dissimuler.

Tout à coup, il suspendit sa promenade heurtée, et marcha vivement vers l'un des coins de la chambre.

Il y avait là une porte dérobée qui donnait sur le jardin, et il venait d'y entendre frapper.

Il se pencha.

—Est-ce vous, Cox? demanda-t-il, la voix étranglée, le corps frissonnant.

—C'est moi, ouvrez! répondit la voix de Cox.

La porte s'ouvrit et il entra...

Il était essoufflé... la figure un peu pâle, les traits légèrement convulsés.

—Eh bien? interrogea le comte, sans oser le regarder en face.

—Raté!... répondit Cox.

—Et quoi!... ce Max.

—Aussi bien portant que vous et moi!

—Cependant...

—Ah! oui, cependant... le coup était bien préparé... et pendant dix secondes, je l'ai tenu au bout de mon poignard... mais votre imbécile de fils est venu se jeter en travers, et nous avons dû fuir.

—Anatole était là! il vous a vu... il sait!....

Le comte eut un geste d'horreur... Cox haussa les épaules.

—Eh non ! il ne sait rien, répliqua-t-il ; et c'est là qu'est tout le mal ; car s'il avait été mis dans la confiance... peut-être qu'il nous aurait laissé faire.

—Lui ! quelle odieuse supposition...

Cox fit entendre un ricanement cynique.

—Le voilà bien avancé maintenant... dit-il avec impudence ; il a sauvé le jeune Max, et ce sera à recommencer... sans compter qu'il va avoir un bel et bon duel sur les bras.

—Que dites-vous ?

—Eh ! pardieu... rien que de logique... les deux jeunes gens ne s'aiment pas : ils en veulent à la même femme, et quand il y a deux coqs pour une poule, on joue volontier des ergots.

—Un duel ! répéta le père... mais ce n'est là qu'une supposition... ils ne se sont pas provoqués.

—C'est Renardin qui a tout entendu... il est resté en arrière, et d'après ce qu'il m'a rapporté... je crois que ça y est !

—Ils doivent se battre !

—Demain ou après-demain.

—Ah ! tout m'accable ! C'est horrible... que faire ?

Le comte s'était laissé tomber accablé sur un divan ; Cox se rapprocha doucement de lui.

—Voyons ! voyons ! dit-il d'une voix insinuante, il ne faut pas se laisser abattre ainsi, que diable ! On est homme, et tout n'est pas perdu.

—Qu'espérez-vous donc encore ? fit le comte en regardant son interlocuteur avec étonnement.

—Il ne faut jamais désespérer.

—Mais ce duel !

—Il aura lieu.

—Et s'il tue mon fils ?

—Il ne le tuera pas !

Cox eut un sourire énigmatique.

—Cela, dit-il, c'est mon affaire!... Le marché tient toujours, n'est-ce pas?... Et vous n'allez pas vous montrer susceptible sur l'honnêteté des moyens. Vous avez raison; laissez-moi agir, combiner, et, demain, je vous dirai ce que j'aurai préparé... est-ce convenu?

—Ah !quand donc verrai-je la fin de mes tourments?

—Quand nous vous aurons débarrassé du jeune Roger de Kervenny; et, à moins que le diable ne s'en mêle...

En parlant ainsi, Cox se dirigeait vers la porte.

—Vous partez? fit le comte... quand vous reverrai-je?

—Demain.

—Et vous me direz?

—Je vous ferai connaître le résultat de mes réflexions et de mes préparatifs.

—A demain, alors.

—A demain.

Cox s'éloigna.

Pendant, à la suite de la rencontre avec Anatole, Max était rentré à son hôtel, plus agité et plus ému que ne le comportait la situation.

C'était sa première affaire, et de quelque courage que l'on soit doué, on ne peut pas toujours, en pareille occasion, se défendre d'une certaine appréhension.

Max savait admirablement manier une épée, et ce n'était pas la rencontre en elle-même qu'il redoutait.

Mais il y avait Edmée, dont le coeur allait être déchiré, et il ne songeait pas sans trouble, au chagrin qu'elle éprouverait, si quelque propos indiscret lui donnait le soupçon du danger qu'il allait courir.

L'amour s'alarme facilement; il craignit de ne pas assez bien lui cacher lui-même ses préoccupations.

Aussi, résolut-il de se faire excuser le lendemain auprès de la jolie enfant, et de ne reparaitre devant elle, qu'après le duel.

Il dormit mal cette nuit-là ; et le jour suivant, il ne sortit pas.

Il ne voulait voir personne... mais il avait compté sans Jonathan.

Comme il achevait de déjeuner, il le vit accourir.

—Eh bien ! eh bien ! fit l'Américain ; que se passe-t-il ? Je sors de chez Parville, et j'y ai appris que vous étiez indisposé ; est-ce que vraiment vous êtes souffrant ?

—Nullement, répondit Max, avec un peu d'embarras.

—Alors, pourquoi cette défaite ?

—Parce que je me bats demain.

—Vous !... Avec qui ?

—Avec Anatole de Blangy.

Jonathan fit un mouvement.

—Oh ! oh ! dit-il, voilà du nouveau, vous l'avez donc rencontré ? où cela, à quelle heure, enfin ?...

Max lui raconta toute l'histoire de la veille.

Le front de l'Américain se rembrunit.

—Cela vient bien mal, dit-il ; et je ne vois vraiment quel moyen employer pour éviter un malheur.

—Pensez-vous que je cherche à me dérober ? fit Max vivement.

—Je ne pense à rien de semblable, répliqua Jonathan ; mais vous conviendrez qu'à la veille de vous marier avec une jolie petite bourgeoise qui fera, ma foi, une bien belle duchesse, il serait désagréable de vous faire estropier par un méchant petit crevé qui n'a maintenant plus rien à perdre.

—Mais je sais manier une épée.

—C'est ce que nous verrons !...

—D'ailleurs, il est trop tard maintenant... et je ne vois pas...

—Vous avez raison ; tout ce que nous dirions ne servirait de rien. Il importe d'aller au plus pressé ; voyons : vous ne connaissez personne à Paris qui puisse accepter d'être votre témoin ?

—Je ne connais que vous.

—C'est ce que je voulais dire : eh bien ! c'est moi qui serai votre second.

—Je n'osais vous le demander.

—Et pourquoi donc ? n'étais-je pas l'ami de votre père, ne m'a-t-il pas assisté bien souvent, dans des combats autrement redoutables. Ca me connaît, et s'il vous arrivait malheur, je serais là près de vous, comme j'étais près de lui, à l'heure terrible.

—Cher monsieur Jonathan... que ne vous devrai-je !

—Comme l'a dit un de vos poètes : les enfants n'ont qu'à être heureux pour n'être pas ingrats !... Je ne vous demande rien autre chose... mais, passons aux choses sérieuses... quand devez-vous vous battre ?

—Je ne sais... j'attends les témoins de M. Blangy.

—Quand doivent-ils venir ?

—Oh ! je suis sûr qu'il n'a pas moins d'impatience que moi, et ils ne peuvent tarder. Eh ! tenez !... le timbre du concierge vient de se faire entendre. Ce doit être ceux que nous attendons.

Ainsi que le disait Max, deux personnes venaient de passer devant la loge du concierge qui les avait annoncées, et, peu après, un valet prévenait Max, que deux amis de M. Anatole de Blangy demandaient à lui parler.

—C'est bien ! répondit Jonathan, faites entrer ces messieurs au salon et dites-leur que je vais aller les trouver.

Puis, ayant échangé encore quelques paroles rapides avec Max, il alla rejoindre les amis du jeune Blangy.

Son absence dura à peine un quart d'heure. Quand il revint, toutes les conditions de la rencontre étaient arrêtées.

On devait se battre le lendemain matin, à six heures, dans le bois de Vincennes, non loin de la Porte-Jaune. L'arme choisie était l'épée.

Max reçut ces nouvelles avec la plus parfaite tran-

quillité: seulement, quand il pensa à Edmée, la pâleur envahit ses joues et son coeur se prit à battre violemment.

—Je vois ce que c'est! fit Jonathan, qui l'observait, mais il faut songer à cela le moins possible, car vous avez besoin de tout votre sang-froid, et il importe que votre main ne tremble pas.

—Oh! soyez assuré que je ne faiblirai pas, répliqua énergiquement Max.

—J'y compte bien.

—Seulement!

—Quoi donc?

—Si vous saviez come je l'aime!

—Et!... je le sais bien.

—Et... si je devais mourir dans cette rencontre... tout est possible!

—Parbleu!

—Je voudrais, au moins, emporter le souvenir d'une parole d'amour.

—Ca se comprend et si cela dépendait de moi!

—Est-ce possible?

—Ce serait cruel! Songez donc, la pauvre enfant est loin de se douter du danger que vous allez courir, et vous la tueriez en lui inspirant le soupçon.

—Que faire?

—Attendre.

—Pauvre et chère Edmée!... il me semble que sa vue doublerait mon courage.

—Vous êtes un enfant. Prenez garde! Anatole ne tremble pas, lui, et sa haine n'a pas besoin d'excitant. Soyez homme; allez faire des armes, pour vous remettre la main, et demain matin, à cinq heures, je viendrai vous prendre.

—Allez donc! fit Max... Je ferai ce que vous me conseillez; mais je vais bien penser à elle.

Jonathan s'éloigna; et peu après, conformément à

l'avis que lui avait donné l'Américain, Max se rendit à une salle d'armes qu'il avait l'habitude de fréquenter.

Il y resta une heure au moins, au bout de laquelle il alla faire un tour au Bois.

Quand il rentra il était bien soucieux et se sentait repris par l'ardent désir de voir Edmée.

Mais il avait promis à Jonathan, il ne voulait pas manquer à sa parole.

Il traversa le vestibule, et allait gagner son cabinet, quand un domestique courut à lui.

—Qu'y a-t-il? demanda Max étonné.

—Que monsieur me pardonne, répondit le valet, mais pendant son absence, il est venu deux personnes pour le voir.

—Deux personnes... Qui cela?

—Une jeune dame et une vieille.

—Ont-elles laissé leur nom?

—Elles ont fait mieux... elles ont demandé à attendre monsieur.

—Où sont-elles donc?

—Au salon!...

Max eut comme un frisson qui l'envahit tout entier, et il marcha d'un pas rapide et fiévreux vers la pièce désignée.

Il n'osait s'abandonner à l'espoir qui l'avait saisi... et pourtant, tout lui disait qu'il ne devait pas se tromper.

Et, en effet, il n'eut pas plus tôt poussé la porte, qu'un cri accueillit son entrée, et qu'Edmée vint se jeter dans ses bras.

---

XIII

Dans le fond de la pièce, Ursule se tenait debout, immobile et pâle.

—Max! Max! fit Edmée, en étouffant mal les sanglots qui s'engageaient dans sa gorge, ce n'est pas vrai ce qu'on vient de m'apprendre: dites, dites! vous ne vous battez pas demain avec Anatole?

—Qui vous a dit?... balbutia Max, en serrant la pauvre enfant éperdue contre sa poitrine.

—Eh! qu'importe, repartit vivement Edmée, est-ce vrai? répondez! Mon Dieu, ne me trompez pas, avouez la vérité, ne me laissez pas plus longtemps dans cette épouvantable incertitude.

Et comme Max se taisait, n'osant prendre aucun parti:

—Horrible! c'est horrible! dit-elle en se dégageant, pour prendre sa tête dans ses mains, et plonger ses doigts dans ses cheveux. Ainsi, on m'a dit vrai! vous vous battez demain, à cette même heure, je serai veuve, avant d'être épouse.

—Edmée!

—Non, laissez-moi! vous ne savez pas! moi, d'abord, si vous mourez, je ne vous survivrai pas!

—Ne parlez pas ainsi.

—Ah! c'est que vous ne savez pas combien je vous aime! depuis que ma mère est morte je n'ai jamais aimé personne; à partir du jour où je vous ai vu, j'ai fait le rêve de vivre près de vous... toujours, saintement appuyée sur votre coeur! je ne connaissais rien de la vie;

il me semblait qu'aucun malheur ne pouvait plus me menacer, puisque vous étiez là pour me défendre. Et maintenant ! maintenant ! . . .

Elle alla cacher sa tête affolée dans les bras du jeune homme.

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Max d'un ton âpre, ne m'ôte pas la force dont j'ai tant besoin . . .

—Mais vous vous battrez !

—Il le faut.

—Et si vous alliez succomber dans ce duel fatal.

—Non ! je ne crains rien, j'ai pour moi ton amour et mon droit ! et je saurai défendre cette vie qui t'appartient !

Edmée regarda Max à travers ses larmes ; et elle eût comme une dernière hésitation qui, un moment, glaça la parole sur ses lèvres .

—C'est que . . . balbutia-t-elle profondément troublée.

—Qu'avez-vous ? fit le jeune homme inquiet.

—J'avais espéré . . .

—Quoi donc ?

—Est-ce que vraiment . . . cette rencontre ? . . .

—Ah ! n'achevez pas, n'achevez pas, chère enfant bien-aimée, ne diminuez pas l'homme que vous avez distingué, et auquel vous avez résolu de confier le soin de votre vie ! mon honneur est désormais le vôtre, je ne puis accepter que l'on y porte atteinte, je n'ai pas cherché ce duel, mais il aura lieu, parce qu'il n'y a aucun moyen honorable de s'y soustraire et si je meurs . . .

—Mon Dieu !

—Si je meurs, vous garderez pieusement mon souvenir qu'aucune tache n'aura souillé, et vous resterez fière de moi ! N'essayez donc pas de me faire revenir sur ma résolution qui est irrévocable, et fortifiez-moi, au contraire, si je faiblissais, en me rappelant le prix qui m'attend, si je sors sain et sauf de cette rencontre.

Edmée s'affaissa sur un siège, et pendant quelques secondes, elle garda le silence, sanglotant et pleurant.

Elle tenait les mains jointes, l'attitude accablée, les lèvres blêmes, les joues baignées de larmes.

Max s'agenouilla à ses pieds.

—Edmée, dit-il à voix douce et tendre, je voulais vous cacher ce qui va se passer, pour éloigner de vous les douloureuses appréhensions auxquelles vous êtes en proie, jusqu'à demain. Dites-moi que vous serez courageuse et forte, et que vous ne m'en voulez pas.

—Vous en vouloir, moi ! fit Edmée, en secouant la tête ; moi, qui donnerais ma vie même pour sauver la vôtre.

—Vous comprenez bien, n'est-ce pas... que ce que je fais, il fallait que je le fisse.

—C'est vrai !

—Et s'il m'arrivait malheur...

Edmée frissonna.

—Ah ! si le duel devait vous être fatal, dit-elle blanche comme un suaire, les sourcils contractés, l'oeil presque farouche ; je jure, Max, que ma vie serait désormais finie, et que ne pouvant être à vous, je ne serais jamais à un autre.

—Chère... chère Edmée !... interrompit vivement Max en la prenant de nouveau dans ses bras. Ah ! ne craignez rien ! Avec de pareilles paroles, je puis affronter mille morts.

Or, pendant que cette scène avait lieu chez le fils du duc Roger, voici ce qui se passait chez le comte de Blangy.

Le comte n'avait pas revu Cox ; et il l'attendait, en proie à mille inquiétudes poignantes.

Quel nouveau projet avait imaginé M. Cox ? il ne le lui avait pas fait connaître ; mais il le savait homme de ressources, et se fiait à lui !

Cox avait dit : on ne tuera pas votre fils, et je vous

débarrasserai de Max, c'est-à-dire du fils de Roger de Kervenny.

Tout était là.

Car ce n'était pas à Max, non plus qu'au futur époux de mademoiselle Edmée Parville qu'il en voulait. C'était à l'héritier du duc, qui venait lui arracher une fortune si longtemps convoitée ?

Depuis la veille, le comte avait vu son fils, et ce dernier lui avait confié qu'il se battait le lendemain avec Max.

Anatole parla de cette rencontre en homme qui a l'habitude des armes et qui ne redoute pas de se trouver en face d'un adversaire. Le comte, lui, se contenta de lui donner quelques conseils, lui recommandant surtout de se ménager jusqu'au lendemain et d'aller faire un tour chez son maître d'armes.

Ce fut tout !

Le fils était brave, et le père attendait la communication que Cox devait lui faire dans la journée.

Il l'attendit jusqu'au soir, et commençait déjà à s'inquiéter, quand, vers huit heures, comme la nuit venait, il entendit frapper à la porte du parc.

Il alla ouvrir.

C'était Cox.—Il respira.

—Enfin ! dit-il avec un soupir de soulagement.

—Ah ! dame ! repartit Cox en souriant, on prétend ici que Paris n'a pas été fait en un jour, et je le crois volontiers. J'ai eu fort à faire depuis hier ; ce n'est pas chose facile que de combiner une pareille machine.

—Alors c'est fait ?

—Vous verrez si Cox sait travailler.

—De quoi s'agit-il ?

—Je vous expliquerai cela en route.

—Comment, en route ! fit le comte avec un haut-le-corps.

—Eh ! sans doute... répliqua Cox... je vous emmène...

—Où cela ?

—Oh ! je ne vous banderai pas les yeux... et vous pourrez vous rendre compte.

—Mais qu'ai-je besoin?...

—Vous... non !... mais moi, c'est différent.

—Je ne comprends pas.

—Eh bien, cher monsieur et comte ; comme on dit, de ce côté de l'Océan, nous allons mettre les points sur les *i*, et j'espère que vous comprendrez !...

En même temps, sans faire de façon, il s'assit à côté du comte, non moins surpris que blessé de cette singulière attitude.

Mais Cox ne prit pas garde à l'étonnement de ce dernier ; il poursuivit, d'un ton calme et net :

—Je vous ai promis hier, dit-il, de vous débarrasser de ce Max, qui est venu si malencontreusement se jeter en travers de nos projets ; mais il y a à cela quelque danger, vous en conviendrez, et j'y cours pour mon compte le risque de la pendaison.

—Après, après ?

—Après ? Eh bien j'ai pensé qu'il n'est pas juste que vous soyez appelé à recueillir tout le fruit de ma tentative, sans que vous me donniez des garanties. Oh ! vous m'avez promis, je le sais, une somme respectable dont se peut contenter un homme qui a comme moi des goûts modestes et simples... mais il arrive trop souvent que l'on oublie les promesses faites dans une heure d'effusion, et je tiens à ce que vous ne puissiez pas vous dérober, une fois le coup fait.

—Et pour cela ?

—Pour cela, il n'y a qu'un moyen .

—Lequel ?

—C'est de vous attribuer dans l'affaire une part de responsabilité.

—Comment?

—Soyez tranquille d'ailleurs, car je vous ai fait cette part tout à fait acceptable : vous viendrez avec moi. Vous assisterez au drame qui se prépare, comme simple spectateur, et il vous sera loisible de prétendre, après, que vous n'étiez là, que par intérêt pour votre fils qui jouait sa vie. Mais le cas échéant, et si vous cherchiez à renier la dette souscrite, l'engagement pris, j'interviendrais, moi aussi, et je saurais donner à votre présence sur les lieux, toute la signification qu'elle doit avoir.

—Je n'accepterai jamais de pareilles conditions, dit le comte, avec énergie.

—Alors, il n'y a rien de fait ! répliqua Cox ; nous laisserons les événements suivre leur cours... votre fils recevra bel et bien un coup d'épée, car le jeune Max est très fort !... et, de plus, vous serez ruiné et déshonoré.

—Déshonoré ! répéta le comte, avec un frisson, en roulant sa tête entre ses mains.

Cox fit entendre un ricanement.

—Ah ! il ne faut pas se faire illusion, poursuivit-il, et vous le savez mieux que moi. Vous êtes à bout de ressources et de crédit. Demain, si Max n'est pas assassiné, vous serez exécuté à la Bourse, votre hôtel sera vendu, et il ne vous restera pour tout avenir qu'une existence misérable, honteuse... criminelle même ! Songez-y... ce n'est pas moi qui ai fait cette situation... C'est vous seul, soit dit sans vous offenser. Eh quoi ! vous étiez né avec un nom honorable, un titre, une fortune ! Vous pouviez prendre votre chemin sur les hauteurs de la vie, et vous avez préféré dégringoler de ces sommets vertigineux où vous maintenait la considération qui s'attache à tout ce qui est élevé ou paraît supérieur. Vous avez donné votre esprit et votre cœur aux sentiments les plus bas, et avez roulé jusqu'aux bords de l'abîme, sans essayer même un effort honnête. Et voilà qu'aujourd'hui, quand vous êtes perdu, perdu à jamais,

vous repoussez les seules chances qui puissent s'offrir à vous de ressaisir fortune, honneur et considération ! Allons, permettez-moi de vous le dire, monsieur le comte, ce n'est pas seulement enfantin, c'est bête !

Le comte ne répondit pas ; pendant quelques secondes, il demeura le front penché, les deux mains pressées sur sa poitrine.

— C'est bête ! . . . continua Cox . . . d'un ton ironique ; car, après tout, qu'est-ce que je demande ? la chose la plus simple et la moins compromettante.

Vous montez avec moi dans le fiacre qui est en bas. Nous nous rendons ensemble au bois de Vincennes, et là, vous attendez la fin de l'aventure ! Qui donc y trouvera matière à soupçon ? vous ignorez ce qui se passe et nul, excepté moi, ne peut affirmer que vous vous y êtes rendu, poussé par un autre sentiment que l'amour paternel ! voyons ! n'est-ce pas clair ?

Le comte était ébranlé.

— Encore ! murmura-t-il . . . si je savais . . .

— Il est préférable que vous ignoriez tout ! répliqua Cox . . . seulement, avant de partir, vous laisserez ici un mot pour M. Anatole.

— Que puis-je lui dire ?

— Tout ce que vous voudrez, mais je tiens à ce qu'il sache qu'avant de se rendre à Vincennes, vous désirez l'entretenir quelques instants.

— Où cela ?

— Ici.

— Mais je n'y serai pas.

— C'est ce qu'il faut.

— C'est ce qu'il faut : ne vous inquiétez de rien, écrivez toujours et reposez-vous sur moi pour le reste.

Le comte ne réfléchissait plus, car il sentait bien qu'il n'y avait plus de place pour l'hésitation. Le lendemain, si Max vivait encore, il était ruiné, déshonoré, comme

l'avait dit Cox, et l'héritage du duc pouvait seul le sauver.

Il écrivit et remit la lettre à Cox.

—Fort bien ! approuva ce dernier ; je me charge de faire tenir la missive à son adresse, et nous n'avons plus à nous occuper du jeune homme.

Venez donc, monsieur le comte, et chemin faisant, ainsi que je vous l'ai promis, je vous expliquerai comment, demain, M. le comte de Blangy pourra à son tour se faire appeler le duc de Kervenny !

---

#### XIV

Le lendemain, vers cinq heures du matin, le comte de Blangy était assis près d'une fenêtre ouverte, au premier étage du restaurant de la Porte-Jaune.

Le jour commençait à poindre.

Une buée transparente s'élevait des bois environnants, et les rayons du soleil levant déchiraient peu à peu le voile de brume qui enveloppait l'horizon.

Une belle journée s'annonçait.

Le ciel était pur, avec des tons d'orange sur la ligne extrême... Quelques nuages blancs, légèrement irisés voguaient dans l'air, poussés par une brise nonchalante, et l'on commençait à entendre ces milles bruits insaisissables qui semblent les premiers tressaillements de la nature qui s'éveille et s'étire.

Spectacle grandiose et saisissant ; mais le comte y paraissait particulièrement insensible.

Il ne regardait pas... n'écoutait rien ; il s'absorbait dans une pensée unique.

Il se rappelait !

La veille, Cox lui avait raconter ce qui devait se pas-

ser, et de ce qu'on lui avait dit, il n'avait retenu qu'une chose...

Chose terrible, redoutable, dont le souvenir amenait à chaque instant un frisson à sa chair, une sueur moite à ses tempes!...

C'était le dénouement!

Ah! certes, le comte était tombé bien bas... du sommet où le hasard l'avait fait naître, il avait roulé dans les bas-fonds les plus abjects.

Il était perdu, ruiné... et à cette situation extrême qu'il s'était faite, il ne voyait d'issue que dans le crime.

Il n'y avait pas à hésiter!

Et pourtant!

Chaque fois que l'idée de ce qui se préparait revenait à son esprit, un tremblement convulsif agitait ses membres, la pâleur envahissait ses traits, sa poitrine se gonflait près d'éclater.

Il était au bord de l'abîme, et le vertige le prenait rien qu'à en sonder l'épouvantable profondeur.

Avoir eu tout: fortune, titre, honneurs, et dégringoler jusqu'à se faire le complice d'un assassin!

C'était horrible; il sentait ses os se glacer.

Mais quoi!

C'était le dernier et suprême effort; de son énergie, dépendait le sort de son fils, l'intérêt supérieur de sa propre considération; il se voyait près de sombrer, et dans cet effondrement, il ne voulait pas repousser la seule chance de salut qui s'offrit à lui!

Au surplus, un trouble profond s'était emparé de lui. Ce n'est que vaguement, confusément, qu'il se souvenait des dernières confidences de Cox.

Max allait venir. Max, le fils du comte Roger, duc de Kervenny, était le dernier obstacle à écarter de la route; et Cox se chargeait de ce soin.

Comment s'y prendrait-il? Blangy avait à peine

écouté. S'agissait-il d'un meurtre ! C'est à peine s'il se le rappelait.

Ce dont il se souvenait seulement, c'est qu'on lui avait assuré que le duel n'aurait pas lieu, et que Max n'irait pas jusqu'au lieu du rendez-vous !

Et le comte écoutait !

Son regard inquiet cherchait à percer cette buée que les premiers feux du jour ne déchiraient pas assez vite...

Depuis une heure, Cox l'avait quitté.

Tant qu'il avait été près de lui, il s'était senti plus calme. Mais à partir du moment où il s'était éloigné, il avait vainement cherché à maîtriser l'agitation qui l'avait saisi.

Une demi-heure s'écoula de la sorte.

De temps à autre, il se levait, allait et revenait à travers la chambre, les deux mains crispées, les yeux démesurément ouverts et follement fixes.

Il en est du crime, comme de toute choses, en ce monde. Cela ne s'apprend pas tout de suite : il faut un apprentissage.

Le comte en était à ses débuts...

A chaque instant, il regardait la pendule.

Elle marquait cinq heures moins le quart.

Il n'y avait plus que peu de temps à attendre...

Tout à coup il s'arrêta au milieu de la chambre, et ses joues se couvrirent d'une blancheur mate, pendant que les ailes de son nez se pinçaient.

Un bruit venait de se faire.

C'était un roulement de voiture encore lointain, mais dont le bruit approchait rapidement.

Il étouffa un cri d'effroi, et pendant quelques secondes, colla la paume de ses deux mains sur ses oreilles.

Encore quelques minutes... les dernières !

On eût dit que sa vie même se jouait en ce moment...

Enfin, un coup de feu retentit, et il s'affaissa lourdement, inerte, sans force et sans voix, sur le divan, ca-

chant sa tête dans ses doigts, en proie à une sorte d'hébétément ou de folie.

C'en était fait.

Le crime était consommé!...

Cette fois, Cox avait tenu sa promesse!

Il resta un long moment abattu, la poitrine sifflante, courbé sur lui-même, n'osant courir à la fenêtre, pour y aller chercher la confirmation de l'espoir criminel que la détonation venait de faire naître en lui.

Cependant cette détonation avait été entendue de quelques domestiques du restaurant, et un mouvement s'était opéré alentour.

On parlait avec animation; les plus curieux avaient quitté l'établissement en quête de renseignements.

Le comte se dressa et prêta l'oreille.

—C'est un guet-apens! disait une voix.

—Un homme vient d'être assassiné à quelques pas, répondait une autre voix.

—On appelle au secours!... ajoutait un troisième.

Le comte se traîna jusqu'à la porte qu'il ouvrit d'une main frémissante.

Il appela et on accourut.

—Que se passe-t-il? interrogea-t-il d'une voix étranglée.

—Monsieur, répondit l'homme auquel il s'adressait; on ne sait pas bien encore juste; mais il paraît qu'une voiture vient de verser... elle a rencontré un obstacle, mis à dessein dans l'allée, et pendant que l'on tentait de la relever, un misérable a tiré sur l'un des voyageurs et l'a blessé grièvement.

—Ah! courez! courez vite! fit le comte, et revenez au plus tôt m'apporter des nouvelles.

Le domestique disparut et le comte marcha rapidement vers la fenêtre.

Le jour était venu... l'avenue s'éclairait, on distinguait, à deux cents mètres, à travers les derniers voiles

edla buée, un groupe animé, composé de sept à huit personnes, qui s'agitaient autour d'un coupé renversé en travers de la voie.

Dans le premier moment, le comte ne distingua qu'imparfaitement les personnes qui composaient le groupe... mais au bout de quelques minutes, il vit un homme s'en détacher et courir vers la Porte Jaune.

Il tressaillit, et s'accrocha à l'appui de la fenêtre pour ne pas tomber. Cet homme, il l'avait reconnu tout de suite.

C'était Jonathan...

Jonathan, un des témoins de Max!...

Emporté alors, par un sentiment plus puissant que sa volonté même, il quitta son poste d'observation, et descendit les premières marches de l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

Il arriva à la salle commune, comme Jonathan en ouvrait la porte extérieure et y faisait lui-même son entrée.

A la vue du comte, il s'arrêta comme frappé de stupeur.

—Vous! vous! s'écria-t-il, avec un geste d'épouvante....

—Qu'y a-t-il donc? demanda le comte.

—Qu'êtes-vous venu faire ici?... pourquoi y êtes-vous à cette heure?...

—J'avais appris, balbutia le malheureux... qu'une rencontre devait avoir lieu entre mon fils et Max, et j'étais venu...

—Pour voir si M. Cox avait bien exécuté vos ordres, interrompit violemment Jonathan, et si le fils du duc Roger avait bien été assassiné!...

—Que dites-vous?

Jonathan prit avec une autorité farouche le bras du comte, et se pencha haletant vers lui.

—Ah! n'essayez pas de nier! poursuivit-il du même ton âpre: je sais tout, ou plutôt, je devine le rôle odieux

que vous avez joué dans tout ceci ! après avoir été faussaire, vous avez voulu devenir assassin. La fortune et le titre de ce malheureux Max ne vous suffisaient pas, il vous fallait encore sa vie même ! et vous n'avez pas eu peur de votre infamie ; vous ne vous êtes pas dit qu'il est une justice immuable à laquelle on ne peut toujours impunément se soustraire, et que l'arme dont vous vous serviez pourrait bien un jour se retourner contre vous-même.

—Que signifie?...

—Mais non ! tenez, je serai moins cruel que vous ne l'avez été, et je ne veux pas insulter davantage au malheur qui vous frappe, quoique vous ne l'avez que trop mérité.

—Ah ! expliquez-vous... de quel malheur parlez-vous !

Il y eut une seconde de silence terrible... Jonathan pressait ses tempes de ses deux mains, et son regard s'abaissait sous le regard plein d'effluves troublés que lui jetait le comte.

—On ne pense pas à tout ! répondit-il, au bout d'un instant, et M. Cox, qui est pourtant un habile coquin, n'avait pas prévu que le hasard, plus juste souvent que les hommes, pouvait déjouer ses combinaisons... C'était la voiture de Max qui devait venir, c'est le jeune duc que la balle de l'assassin devait atteindre, et à l'heure qu'il est...

—Qu'est-il arrivé ?

—Voyez !

En ce moment, un bruit de voix, scandé par les pas mesurés et lents de quelques hommes, se fit entendre, et le comte effaré tourna ses regards vers la porte.

Sur le seuil, trois hommes venaient d'apparaître, portant entre leurs bras un blessé dont il ne pouvait encore distinguer les traits.

A côté des trois hommes, marchait un médecin, l'air

grave, le front soucieux, qui suivait le funèbre cortège, tenant dans sa main, la main de la victime.

C'était lugubre.

Chacun observait un silence profond, et il y eut comme un temps d'arrêt, quand on aperçut la figure désespérée et livide du comte.

Ce dernier n'avait rien vu, rien deviné.

Il espérait encore!

Mais quand il eut reconnu Max qui était là, à deux pas derrière le moribond, tout son cœur sembla près d'éclater.

Il ne fit qu'un bond vers le blessé!...

—Qui donc est là? murmura-t-il, en comprimant ses lèvres glacées.

Et quand il atteignit le groupe, un grand cri déchira sa poitrine, et il tomba sur ses genoux, à côté du malheureux que l'on venait de déposer sur un divan.

—Lui! lui! dit-il, en prenant sa tête dans ses mains, par un geste affolé de douleur, mon pauvre enfant!...

Et il saisit ses mains froides, et se mit à les baiser avec transport, comme s'il eut voulu y rappeler la chaleur sous son souffle paternel.

Mais Anatole était inerte et immobile, les joues blêmes, les bras ballants le long du divan.

—C'est moi, parle! répons-moi! continuait l'infortuné père; ah! ma vie, ma vie! ma vie! pour un mot de ses lèvres.

Puis se tournant brusquement vers le docteur qui gardait son attitude silencieuse et sombre:

—Docteur! supplia-t-il, éperdu, il n'est pas mort, n'est-ce pas? On ne me l'a pas tué... Vous me répondez de lui... Dites... dites... un mot... un seul!...

C'était terrible!

Le docteur se taisait, ému par les accents de cette douleur si navrante et si vraie, et il n'osait avouer toute la vérité.

Cependant, il fallait en finir.

Il se pencha une fois encore, vers le blessé, consulta son pouls, puis laissa doucement retomber la main qu'il venait de prendre.

—Eh bien? fit le comte qui suivait chacun de ses mouvements avec une épouvantable anxiété.

—Le malheureux jeune homme a été frappé en plein cœur, répondit le docteur.

—Mais il n'est pas mort?

—Du courage!

—C'est impossible! Ce serait affreux! docteur!

—Tout est fini!

Le comte eut un suprême sanglot et roula à terre.

On s'empressa de le relever, et de lui prodiguer les soins que réclamaient son état.

C'était facile, il ne s'agissait que d'une syncope, dont quelques sels eurent vite raison, et quand il sortit de cette défaillance passagère, ce fut pour fondre en larmes, sans souci de s'offrir ainsi en spectacle aux témoins de cette scène douloureuse.

Il ne restait plus là d'ailleurs que le docteur et Jonathan.

Pendant l'évanouissement du comte, les hommes qui avaient apporté le blessé s'étaient discrètement retirés, et Jonathan était allé vivement à Max.

—Votre présence ici est tout à fait inutile, dit l'Américain; et l'humanité vous commande de ne pas ajouter à la douleur de ce père aujourd'hui bien puni!... Partez donc sans tarder, et rendez-vous auprès d'Edmée qui doit vous attendre avec bien de l'impatience. Je ne doute pas que dans quelques minutes, je ne sois en mesure d'aller vous rejoindre.

—Ah! vous ne sauriez croire à quel point je me sens ému et navré, dit Max, sur un ton de compassion sincère.

—J'en suis convaincu, répondit l'Américain; et cela

fait l'éloge de votre bon cœur ; mais tout est bien qui finit bien, comme dit l'immortel Shakespeare, et quand je songe que c'est vous qui pourriez être là, à cette heure, étendu sans vie, sur ce divan de restaurant... J'avoue que le dénouement auquel nous venons d'assister ne m'inspire que des regrets modérés. Allez donc, mon ami, et félicitons-nous d'en être quittes à si bon marché.

Quand la douleur du comte se fut un peu calmée, et qu'il eut recouvré une partie de ses facultés, il se tourna vers le docteur et lui serra la main avec effusion.

—Je vous remercie de toute mon âme, monsieur, lui dit-il ; il n'a pas dépendu de vous que mon fils ne me fût conservé ; mais désormais votre présence devient inutile. Pardonnez-moi.

—Je vous comprends, monsieur, et je vous laisse avec votre enfant!...

Le docteur salua alors profondément, et, ayant fait un signe à Jonathan, ils sortirent tous les deux et gagnèrent le bois.

Le comte était resté seul.

---

## XV

Chose bizarre !

En dépit de l'évidence, le malheureux avait peine à croire à ce que le docteur lui avait dit.

Le corps de son enfant était là, livide, glacé, les membres empruntant déjà la rigidité de la mort, le pouls ne battait plus. Les yeux étaient clos, et pourtant il s'obstinait dans un dernier et fol espoir.

Mais cela ne dura pas longtemps, et il lui fallut bien s'arracher à cette illusion, si chère qu'elle fut.

**Mort ! il était bien mort !**

Ces yeux ne se rouvriraient plus pour lui sourire, ces lèvres resteraient décolorées et muettes, et lui, le père, allait vivre désormais misérable, avec le remords du passé et l'épouvante de l'avenir.

Une terrible expression de colère se peignit sur ses traits, à cette pensée qui traversa son cerveau comme un éclair.

Et il pensa à Cox, qui avait été en tout ceci l'instrument fatal du plus terrible des châtimens.

La haine souleva sa poitrine, un voile de sang passa devant ses yeux, et ses ongles labourèrent son crâne avec une fureur aveugle et sauvage.

Où était-il ? Il avait fui sans doute ; il avait eu peur... mais qu'importe ! il saurait bien l'atteindre et se venger.

Il songeait à se venger.

Le malheur ne l'avait pas instruit ; il ne se disait pas que le châtiment qu'il subissait en ce moment était la juste punition des crimes qu'il avait médités. Il accusait tout le monde, excepté lui !

Que n'eût-il pas donné pour tenir, ne fût-ce qu'une minute, ce Cox au bout de son revolver ; avec quelle âcre volupté il l'eût immolé sur le corps inanimé de son fils !

Il secoua la tête à la manière des fauves et se dressa la main armée d'un poignard qu'il venait de tirer de la poche de son paletot.

Mais presque aussitôt, un rugissement profond s'échappa de sa poitrine, et il bondit vers la porte.

Pendant qu'il était agenouillé auprès de son fils, un homme était entré, sans qu'il l'entendit.

C'était Cox !

A cette vue, son visage resplendit d'une joie farouche, il se rua vers l'Américain la main levée, et le menaçant de son arme.

Mais Cox se contenta de lui prendre le bras, d'un geste prompt et vif, et de lui enlever son poignard qu'il rejeta au milieu de la chambre.

—Ah! misérable!... misérable! cria le comte....  
c'est toi! toi! qui l'as assassiné!

Cox haussa les épaules et eut un ricanement.

—Que ce soit moi ou un autre, répondit-il avec calme: cela importe peu, puisque le mal est fait... pour mon compte, je ne regrette qu'une chose, et c'est les deux millions que j'y perds.

—Fais-toi! Fais-toi! tu n'es donc venu que pour insulter à mon malheur.

—N'en croyez rien.

—Qui t'amène?

—Votre intérêt et le mien...

—Et que puis-je avoir désormais de commun avec toi?....

Cox ébaucha un sourire.

—Pardieu! répliqua-t-il, vous en parlez bien à votre aise, monsieur le comte: ce que nous avons de commun, c'est le crime qui vient d'être commis et pour lequel je puis être recherché.

Eh bien, je ne veux pas que cela soit, entendez-vous... parce que si j'étais arrêté, je pourrais être amené, pour ma défense, à dire des choses qui vous seraient désagréables, et qu'en somme tant que je ne serai pas menacé, je n'ai aucune envie de vous faire de la peine.

Le comte recula de deux pas avec stupeur.

—Quelle nouvelle épreuve m'est donc réservée? balbutia-t-il, gagné tout à coup par une terreur subite.

—Aucune épreuve, monsieur le comte, repartit Cox; car il s'agit tout simplement pour vous de me cacher dans votre hôtel, jusqu'au moment où je pourrai gagner l'Amérique en toute sûreté.

—Et tu as cru que je prêterais les mains à une pareille infamie?

—J'en suis convaincu.

—Eh bien... tu te seras trompé cette fois encore, car

mon premier soin sera de te livrer à la justice à laquelle tu rendras compte enfin de tes forfaits !

Cox s'inclina avec un geste ironique.

— Comme il vous plaira, dit-il, sans rien perdre de sa placidité railleuse, livrez-moi à la justice si le cœur vous en dit, et il ne se passera pas quarante-huit heures avant que vous ne soyez vous-même appréhendé au corps, et arrêté comme mon complice.

— Tu me dénoncerais ?

— C'est le meilleur moyen que j'aie d'attendrir mes juges. Songez-y donc : moi, je ne suis qu'un criminel sans importance, et ma cause ne provoquerait aucune pitié, si je reste seul... mais que je me présente devant la cour avec le comte de Blangy ; que je dise et que je prouve... que ce comte m'a poussé à un crime qui devait lui rapporter neuf millions !... mon humble personne disparaît aussitôt, je ne suis plus qu'un malheureux fasciné, séduit, entraîné, et j'accapare à mon profit tout le bénéfice des circonstances atténuantes.

Le comte mordait ses lèvres avec rage...

— Non ! non !... murmurait-il... la mesure est comble... je préfère en finir tout de suite...

— Ce que je vous propose est pourtant bien acceptable...

— Assez ! assez !...

Cox allait continuer : il s'arrêta court.

Une main venait de se poser sur son épaule, et l'étreignait comme dans un étau de fer.

Il se retourna et reconnut Jonathan.

Ses sourcils se froncèrent.

— Jonathan ! balbutia-t-il, partagé entre la curiosité et l'appréhension.

— Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir de nous revoir, monsieur Cox, dit Jonathan d'une voix mordante ; en tout cas, ma présence profitera à quelqu'un, et je vois que j'arrive à temps pour débarrasser M. de Blangy...

—Auriez-vous, par hasard, l'intention de me faire arrêter? interrogea Cox.

—Ah! par grâce!... intervint le comte, encore sous l'influence de ce dernier.

Jonathan le rassura du geste.

—Ne craignez rien, monsieur, dit-il en même temps; j'ai entendu les dernières paroles de ce misérable et j'espère qu'il reviendra à de meilleurs sentiments.

—Vous croyez! fit Cox, d'un air de défi.

—J'en suis sûr, mon gentleman...

—Eh bien, je jure, moi, que si vous appelez la police à votre aide, à l'instant même je dénonce M. le comte de Blangy, et toute la honte rejaillira sur lui...

—C'est ce que nous allons voir!...

Jonathan marcha vers la porte qu'il ouvrit, et sur le seuil de laquelle trois hommes attendaient.

—Emparez-vous de cet homme! dit-il d'une voix ferme et claire, en désignant Cox.

Les trois hommes se précipitèrent sur ce dernier, et l'un d'eux lui mit les menottes, avec une sûreté de mouvement qui témoignait d'une longue habitude.

Cox se laissa faire sans protester: il avait son plan, et ne doutait pas qu'il dût se tirer à bon compte de ce mauvais pas en y entraînant le comte.

Mais Jonathan n'avait pas fini.

Quand ses hommes se furent emparés du bandit, il se pencha vivement vers l'un d'eux, celui qui paraissait être le chef, et, à voix basse et rapide:

—La voiture est en bas? demanda-t-il, du même ton calme, comme s'il se fut agi de la chose la plus naturelle.

—Oui, sir Jonathan, une voiture à quatre places, répondit celui qu'il interrogeait.

—C'est bien.—Quelle heure est-il?

—Six heures.

—Et le train part?...

—A neuf.

—Tout cela est à merveille. Vous arriverez au Havre vers deux heures de l'après-midi et pourrez prendre passage à bord du *Washington*, qui part à trois heures : *all right!*

Cependant, durant ce rapide colloque, Cox s'était senti subitement intéressé, et avait prêté une oreille avide.

Sur les derniers mots prononcés par Jonathan, un frisson avait mordu sa chair.

Il regarda autour de lui d'un air inquiet :

—Ah ! ça . . . où me conduisez-vous donc ? dit-il, avec un vague soupçon du danger qu'il courait.

Jonathan fit ce sourire silencieux auquel il s'abandonnait volontiers dans les circonstances exceptionnelles.

—Au fait, répondit-il, je tiens à mettre jusqu'au bout tous les bons procédés de mon côté, et il est de convenance élémentaire, que l'on vous donne connaissance de l'itinéraire que vous allez suivre.

Donc, cher monsieur Cox, apprenez que ces messieurs veulent bien vous accompagner jusqu'au Havre.—Une fois là, ils s'embarqueront avec vous sur le *Washington*, où une cabine a été retenue à votre intention, et ils ne vous quitteront qu'après vous avoir remis entre les mains de la *Déetective* de New-York.

—Mais cela est impossible ! protesta Cox. On n'en a pas la droit.

—Oh ! nous avons pris toutes nos précautions, cher monsieur : tout le monde sait en Amérique, que Jonathan est un homme pratique, et qu'il ne s'exposerait pas à être pris en faute. Or, depuis le jour où vous m'avez joué si indignement, j'ai voulu me procurer des renseignements sur le compte d'un aussi habile coquin.—Cela m'a été facile ; et ayant appris que vous étiez malheureusement soupçonné d'avoir criminellement arraché un feuillet au registre de Cincinnati, j'ai demandé et obtenu

nu que le gouvernement américain réclamât votre extradition.

Cox eut un mouvement de rage, aussitôt contenu par les menottes qui lui entraient dans les chairs.

—Vous allez donc être emmené en Amérique, continua Jonathan, sans se laisser émouvoir. Vous aurez à y répondre du crime qui vous est imputé, et comme la justice américaine est la meilleure justice des deux mondes, je ne doute pas que vous ne sortiez pur de cette épreuve.

—Ah ! vous me payerez cher cette infamie, hurla Cox en se débattant, c'est un abus indigne ; malheur à vous, si jamais je me retrouve en votre présence !

—Il me sera toujours agréable de vous voir, cher monsieur... soit en Europe, soit en Amérique... mais pour le moment, nous avons de plus graves occupations ; *time is money*, vous le savez comme moi, et je tiens à ce que vous ne manquiez pas le train.

Jonathan fit alors un signe aux agents de la *Détective* qui attendaient, et ceux-ci enlevèrent prestement leur homme malgré la résistance énergique qu'il tenta de leur opposer.

Quelques minutes plus tard, Cox était *emballé* dans le fiacre à quatre places, et partait pour la gare du Havre.

Pendant qu'il s'éloignait, le comte de Blangy s'était agenouillé de nouveau auprès de son fils... et la tête dans les mains, il pleurait et sanglotait.

---

## XVII

Depuis la mort du duc de Kervenny, le château de Trémor était resté inhabité.

Au lendemain du jour où l'on avait conduit au cime-

tière le dernier représentant d'une race énergique de gentilshommes campagnards, tous les serviteurs avaient été congédiés par le comte de Blangy; Ursule, la fidèle gouvernante avait trouvé asile chez M. Parville, et jamais une créature humaine n'en avait franchi le seuil.

Vers le commencement de la quatrième année, un fait vraiment extraordinaire se passa, qui vint donner un aliment inattendu aux bavardages et aux cancans des comères du pays.

On était au mois d'avril 1880.

Ce jour-là, vers trois heures du matin, la *Marie-Jeanne*, un joli petit côtre, monté par le pilote Jéroth et deux hommes d'équipage, était sorti du port de Loquémot et avait gagné le large pour pêcher.

Jéroth était un des meilleurs marins de la côte, et il ne restait jamais longtemps en mer... En moins de deux heures, il eut pris ce qu'il voulait de poisson, et la brise s'étant mise à fraîchir, il revint vers Loquémot toutes voiles dehors.

Il avait pris la barre, et surveillait les deux hommes attentifs à la manoeuvre...

Or pour gagner la côte, par l'aire du vent qui soufflait, il fallait ranger, au plus près, la falaise au sommet de laquelle se dresse l'imposante silhouette du château de Trémor.

Le vieux manoir est, comme on dit en terme de marine, un *amer*, et tous les marins du littoral savent qu'il faut venir reconnaître la tourelle de son aile gauche, pour s'engager avec sécurité dans la passe difficile qui mène à Loquémot.

Jéroth connaissait cette particularité mieux que personne; dès qu'il approchait de la falaise, il ne quittait plus la vieille tourelle de l'oeil, et rien au monde ne l'eût fait déroger à cette habitude invétérée d'observation.

Cependant, ce jour-là, pour la première fois de sa vie

peut-être, à peine fut-il en vue du château, qu'un cri de stupéfaction s'échappa de ses lèvres, et qu'il lâcha un moment la barre pour se dresser debout dans la chambre du côté.

—Qu'y a-t-il donc, patron? demanda un des deux hommes qui tournaient le dos à la côte.

Mais déjà Jéroth avait repris tout son sang-froid, et gouvernait de façon à éviter l'écueil près duquel il passait.

Quand il fut entré dans la passe, et qu'il n'eut plus rien à redouter, il regarda celui qui l'avait questionné:

—Tu me demandes ce qu'il y a, Penker, dit-il, en dirigeant sa main libre vers le château de Trémor. Eh bien, regarde, mon garçon.

Les deux hommes se retournèrent en même temps, et ayant regardé dans la direction qu'on leur indiquait, une même exclamation de surprise leur échappa à leur tour.

Leur surprise comme la stupéfaction de leur patron, était surabondamment justifiée.

Le château, la veille encore silencieux et morne, lugubre et sombre, avait pris tout à coup comme un air de fête: les volets étaient ouverts; les glaces des fenêtres étincelaient aux feux rouges du soleil levant, et on voyait aller et venir alentour de nombreuses équipes d'ouvriers jardiniers, terrassiers, couvreurs, qui s'empressaient autour du vieux manoir, avec une activité, un bourdonnement qui rappelaient de loin le mouvement sonore qui se fait autour d'une ruche.

Cà! dit l'un des marins, est-ce que par hasard le duc serait revenu?

—Le duc est mort il y a beau temps, répondit Jéroth.

—C'est son fils, alors?

—Son fils, le comte Roger, l'avait précédé dans la tombe. C'était le meilleur de la famille, et il est parti le premier.

—Faut croire, en ce cas, que le château a été vendu.

—Possible... à moins que... le comte de Blangy...

—Oh! c'est un vilain oiseau, celui-là, interrompit Penker; et je n'aimerais guère le voir venir par ici.

Ces nobles-là, voyez-vous patron, il n'en faut plus, et moins il y en aura, mieux ça vaudra.

Jéroth fit un geste mystérieux.

—Allons, assez causé... mon bonhomme, dit-il, ouvre l'oeil à laisser arriver! je vois un rassemblement là-bas, sur la grève, et je m'étonnerais bien s'il n'y était pas question du château de Trémor.

Quelques minutes plus tard, la *Marie-Jeanne* accostait le port de Loquémot, et une fois que les voiles eurent été carguées et le poisson mis à terre, les trois hommes s'empressèrent d'aller se mêler au groupe qui s'était formé non loin de là et qui devait leur apprendre les nouvelles du pays.

L'effet qui s'était produit depuis le matin était général et grand.

Le château de Trémor était sorti tout à coup de son long silence; le mouvement et la vie venaient d'y rentrer avec autorité, et si l'on ignorait encore le nom du nouveau propriétaire, on savait du moins qu'il avait l'intention évidente de rendre au domaine des Kervenny sa splendeur d'autrefois.

Au surplus, on ne s'en tint pas à ces bruits; les plus curieux traversèrent bientôt le bras de mer qui sépare Loquémot de la pointe de Trémor, et ils allèrent rôder autour du manoir.

Il y avait là un grand nombre d'ouvriers; on retournait le jardin, les uns enlevant les plantes parasites, les autres traçant des allées; on apercevait à travers la grande grille d'entrée, les valets qui se multipliaient, époussetant les appartements; les tapissiers posant les tentures, et au milieu de ce remue-ménage affairé, une femme âgée, mais droite et verte encore, qui distribuait

ses ordres, surveillant tout d'un oeil exercé, stimulant le zèle de chacun par une bonne parole ou un sourire invitait.

Le visage de la vieille rayonnait, et parfois on la voyait s'arrêter au milieu du jardin, pour contempler le château ressuscité, d'un air mélancolique et attendri.

Le pilote Jéroth qui n'était pas le moins curieux de la bande des indiscrets, était arrivé des premiers, et s'était arrêté auprès de la grille.

Il regardait comme les autres, et aurait voulu pénétrer à l'intérieur.

Mais la grille était fermée, et il était impossible, sans escalade d'en franchir le seuil.

Tout à coup, il fit un mouvement, et poussa un soupir de soulagement.

Il venait d'apercevoir la vieille qui passait à quelques pas de lui.

—Eh mais!... s'écria-t-il... je n'ai pas la berlue... c'est Ursule! Ohé... Ursule, est-ce qu'on est devenue fière, qu'on ne reconnaît plus son vieux Jéroth?

Ursule, car c'était bien elle, s'était retournée à cet appel, et en apercevant le pilote, elle venait d'accourir.

—Ah! ah! c'est toi, Jéroth, dit-elle en souriant... Eh bien, pourquoi n'entres-tu pas?...

—C'te bêtise!... Puisque c'est fermé, donc.

—Attends, attends! je vais t'ouvrir.

Et prenant une clef à un trousseau qui pendait à sa ceinture, elle l'introduisit dans la serrure, et la grille tourna aussitôt sur ses gonds.

Jéroth entra.

—Eh bien, dit-il en pressant les mains de la bonne vieille; vrai! ça me fait plaisir de vous revoir.

—Et à moi donc! fit Ursule.

—Ah! ça, vous vous êtes toujours bien portée, au moins?

—Très bien, et toi?

—Comme vous le voyez ; mais, en voilà du nouveau, dites donc !... Est-ce que le comte Roger est revenu dans ce monde ?

—Hélas ! non, mon pauvre Jéroth. Celui-là est mort et c'est, on peut dire, le seul chagrin qu'il nous ait jamais fait.

—Mais alors, pourquoi tout ce branle-bas... si ce n'est pas...

—Vous verrez ça... vous verrez ça.

—Enfin, qui va habiter ici ?

—Vous ne devinez pas ?

—Est-ce que ce serait le comte de Blangy, par hasard ?

—Dieu merci, ce n'est pas lui ! fit Ursule en pâlisant légèrement, et au contraire, c'est quelqu'un que vous aimerez tous et qui vous aimera, comme si c'était son père.

—M. Roger ?...

—Précisément.

—Il avait un fils ?

—Et un beau garçon... un coeur excellent que vous allez voir arriver dans huit jours, avec sa belle jeune femme ! Il y aura des fêtes, et tous les malheureux seront contents... Ah ! Jéroth... tenez... je suis bien joyeuse de ne pas être morte, pour voir le bonheur du fils de mon bien-aimé maître.

Ursule aurait continué longtemps sur ce ton, mais elle avait de nombreux ordres à donner encore ; à chaque instant, on venait réclamer sa présence, et force lui fut de quitter le brave pilote.

Du reste, celui-ci savait tout ce qu'il voulait savoir, et le soir, à la pointe du petit port de Loquémot, on fit cercle autour de lui pour écouter ce qu'il rapportait du château.

Huit jours se passèrent dès lors, pendant lesquels les travaux furent poussés avec cette espèce de fièvre qui accomplirait des miracles, et lorsque, dans l'après-midi

du neuvième jour, un superbe landau amena à Trémor le duc et la duchesse de Kervenny, tout se trouvait prêt pour recevoir les jeunes époux.

Il y avait à peine dix jours qu'ils étaient unis : c'était un enchantement auquel rien au monde ne saurait être comparé.

Les paysans, les pêcheurs vinrent à l'envie féliciter la jeune épousée.

On avait fait du vieux manoir un nid charmant et abrité pour les jeunes amoureux. On était alors au mois d'octobre.

Ils n'avaient pas une heure de satiété !

Puis, quand vint l'automne, ils quittèrent leur douce solitude et allèrent continuer leur rêve en Italie, d'où ils ne revinrent que vers la fin de février.

Cette année-là fut, on se le rappelle, particulièrement rigoureuse.

La neige tomba avec violence, le froid fut excessif, et quelques traîneaux firent leur apparition sur les boulevards et aux Champs-Élysées.

Edmée était revenue un peu lasse de son dernier voyage ; mais le bonheur la rendait forte, et elle ne songeait pas à se plaindre.

Max avait fait l'acquisition d'un nouvel hôtel, ne voulant pas aimer sa jeune femme là où avait aimé Brimbion.

La nouvelle habitation avait été installée pendant leur absence, par les soins intelligents de Jonathan, et on pouvait s'en rapporter à lui, pour tous les aménagements qui rendent la vie si facile.

Jonathan avait quitté Paris à plusieurs reprises, depuis que le fils de son ami voyageait ; il s'était rendu en Amérique où il avait suivi les débats de l'affaire Cox, et assisté à sa condamnation.

Puis, il était revenu en France.

Une fois ou deux il s'était informé du comte de Blan-

gy, mais on n'avait pu fournir sur son compte aucun renseignement précis.

Quant à Renardin, il savait qu'il était mort misérable dans un bouge de la cité.

Mais l'un et l'autre l'intéressaient peu désormais, et il donna toute son attention à diriger l'aménagement de l'hôtel du jeune duc.

D'ailleurs, le soin de ses affaires devait le rappeler bientôt de l'autre côté de l'Océan, et quand Max et Edmée revinrent, il faisait ses préparatifs de départ.

Les deux jeunes époux tentèrent bien de le retenir espérant qu'il finirait par se fixer en Europe, mais Jonathan était né voyageur et aventureux, et la vie civilisée n'avait rien qui l'attirât, ou tout au moins qui pût le retenir.

Un soir donc, vers huit heures, Edmée et Max étaient seuls après dîner, et se disposaient à sortir pour se rendre à je ne sais quel théâtre, où l'on donnait une pièce nouvelle.

La voiture était attelée, et Max allait donner l'ordre de faire avancer, quand Jonathan se présenta.

—Ah! vous venez avec nous, dirent en même temps Edmée et Max.

Jonathan remercia du geste.

—Je ne vais pas avec vous, répondit-il. Mais rien ne s'oppose à ce que vous veniez avec moi.

—Où allez-vous donc? interrogea la jeune femme.

Une ombre passa sur le front de l'Américain.

—Je vous ai raconté naguère, dit-il, d'un ton presque grave, dans quelles circonstances bizarres autant que dramatiques, j'avais rencontré le jeune homme qui est aujourd'hui le duc de Kervenny, et qui s'appelait alors tout simplement Max.

—Oui... oui... je me rappelle... fit Edmée, avec un frisson involontaire.

—A la bonne heure, continua Jonathan; voyez-vous,

il ne faut jamais oublier cela, et il est bon toujours de se retourner vers l'humble passé d'où l'on est parti.

. —Est-ce donc à *l'Asile de nuit* que vous allez? dit Max, étonné.

—Oui, mon ami.

—Et vous voulez qu'Edmée...

Edmée eut un geste vif et prompt, et un éclair radieux sillonna son regard :

—Ah! Jonathan a raison, dit-elle vivement, il ne faut être ni oublieux, ni ingrat. Max... quel plus noble usage ferons-nous de notre fortune, si nous ne nous en servons pas pour venir au secours des infortunes que nous avons connues et dont nous avons souffert.

Et s'adressant à Jonathan :

—Venez! venez! ajouta-t-elle... et soyez remercié, mon ami, pour la bonne pensée que vous avez eue.

Il était huit heures et demie quand ils pénétrèrent dans la cour d'entrée de l'asile du boulevard Vaugirard.

Le vent soufflait âpre et froid; la neige gelée couvrait les pavés, une longue file de malheureux stationnait devant la porte, s'écoulant peu à peu et finissant par disparaître, un à un, dans la grande salle d'attente.

Jonathan était fort connu des maîtres de l'oeuvre, on le savait généreux, et l'on était accouru au devant de lui.

En quelques mots, il expliqua la situation de Max, et bien que les femmes ne soient pas généralement admises dans l'Asile, du moins à cette heure de nuit, on fit exception pour Edmée, et, avant que le signal du coucher ne fut donné, on lui permit de parcourir les dortoirs.

L'impression qu'elle en ressentit fut saisissante et lugubre, et plus d'une fois, il lui arriva de serrer le bras de Max, ou de fermer les yeux devant cette terrible vision.

Ce soir-là, l'asile avait reçu un plus grand nombre de clients qu'à l'ordinaire. L'hiver est la dure saison

pour les malheureux qui n'ont ni pain ni feu; on ne peut plus coucher sous les ponts, ni sur les bancs des squares ou des boulevards, et l'on se réfugie à l'Asile où l'on trouve un abri contre la neige, et d'énormes poêles où l'on peut aller réchauffer ses membres glacés par le froid.

Le regard ne rencontrait là que des visages pâles aux yeux vitreux, aux lèvres bleues et grelottantes. Horrible tableau! sur lequel quelques rares becs de gaz jetaient une lueur douteuse, qui mettait en saillie tous ces haillons repoussants de la misère et du vice, et leur imprimaient un cachet sinistre.

Car, il y a de tout dans ces établissements, nous l'avons déjà dit; et bien souvent, le crime est allé dormir là quelques heures, côte à côte avec ces pauvres victimes de la vie, qui meurent quelquefois, sans avoir pu pénétrer la cause des tortures qu'elles ont subies!

—Horrible! horrible! balbutia Edmée, profondément émue, Max, je t'en conjure; ne restons pas plus longtemps ici.

—Tu le veux? fit Max.

—Du reste, nous en avons assez vu! approuva Jonathan.

Et ils quittèrent la salle Saint-Jean où ils venaient de pénétrer.

Mais pour gagner la porte de sortie il fallait traverser la première salle d'attente où plus de cinquante malheureux se trouvaient réunis, les uns assis sur des bancs, les autres se chauffant debout au poêle qui en occupait le milieu.

Edmée et Max avaient pris les devants... Jonathan venait à vingt pas derrière.

A un moment, Max vit qu'il s'arrêtait.

—Ne venez-vous pas? mon ami, dit-il en se retournant.

Jonathan lui fit un signe de la main qui voulait dire

qu'il allait répondre, et au grand étonnement des deux personnages, il alla droit à un homme qui était assis à quelques pas, seul, le front penché et l'attitude sombre.

Edmée alla se réfugier avec Max dans le bureau en attendant l'Américain.

Cinq minutes au plus, au bout desquelles ils le virent reparaître.

—Eh bien, fit Max, qui donc vous a retenu tout à l'heure ?

Jonathan ne répondit pas, et marcha d'un pas résolu vers la sortie.

Une fois sur le boulevard, il ouvrit la portière de la calèche, en invitant Max et Edmée à y prendre place.

—Mais vous-même, fit Max étonné, ne venez-vous pas?...

—Moi ! répondit Jonathan, je pars demain pour le Havre, d'où le *Washington* m'emportera vers New-York, et j'ai bien des choses à faire, d'ici là. Vous êtes heureux ! vous n'avez plus besoin de moi... et je ne reviendrai à Paris que pour nommer votre premier enfant, comme c'est convenu !

—Il est donc impossible de vous retenir ? insista Max.

—Vous me connaissez !

—Mais, dites-moi au moins, quelle figure de connaissance vous avez rencontrée tout à l'heure à l'Asile ?

Le front de l'Américain se rembrunit.

—Vous voulez le savoir, dit-il d'un ton un peu troublé.

—S'il n'y a pas d'indiscrétion?...

—Il n'y en a aucune.

—Donc c'est?...

—Le comte de Blangy!...

FIN



po:  
peu  
squ  
où  
poël  
par

L

yeux  
rible  
taien  
ces ha  
impri

Car

vons c  
là que  
de la  
nétrer

—H

émue, i  
temps i

—Tu

—Du

than.

Et ils  
de pénétr

Mais p

la premiè  
heureux se  
les autres  
le milieu.

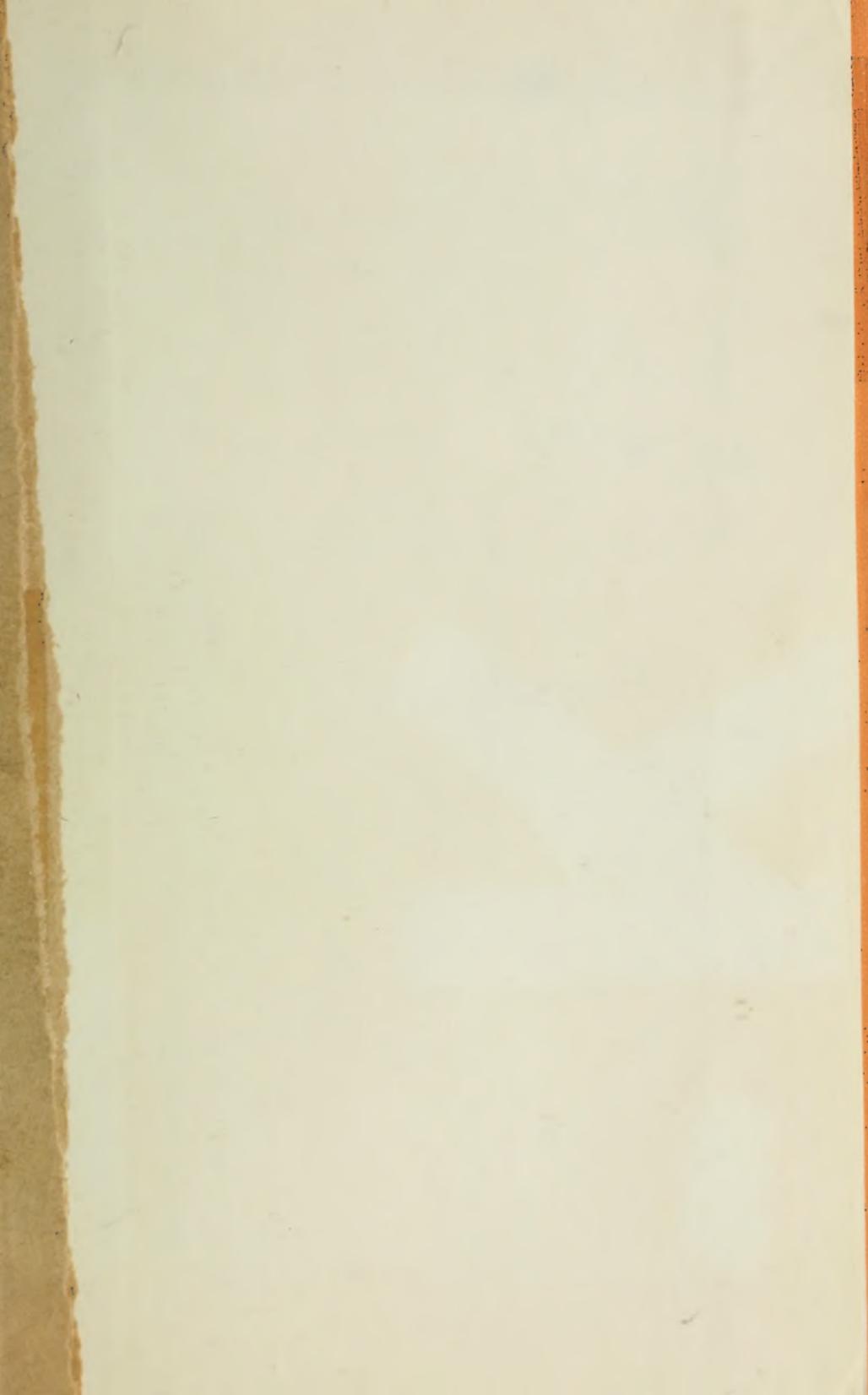
Edmée  
venait à vi

A un me

—Ne ven  
nant.

Jonathan

353640 · 3 386



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of  
Date Due

 JUN 11 '83

 JUN 09 '83

P.E.B.

26 JUIN 1996

MORISSET

JUN 21 1996

CE



a 39003



003937330b

CA PQ 2484

.Z2H6 1906

COO ZACCONE, PIE L'HOMME AUX

ACC# 1228625

